P745

DU MÊME AUTEUR

Dieu en nous..... 4f »

Vivre avec Dieu..... 2 50

Le Christ dans nos frères..... 5 »

Ames Réparatrices..... 0 60

Jusqu'aux sommets de l'union divine : « Consummata » 4 50

Apostolat de la Prière, Toulouse, 9, rue Montplaisir.

L'Idée réparatrice..... 4 50

Paris, Beauchesne, 117, rue de Rennes.

L'Idée de Patrie..... 1 »

Immolations fécondes..... 10 »

Paris, Bloud et Gay, 3, rue Garancière.

Prédication « réelle » et « irréelle »..... 2 75

Paris, Éditions Spes, 17, rue Soufflot.

Avec la collaboration du P. BESSIÈRES.

L'Unique (sur la Dépopulation)..... 4 20

Paris, Lethielleux, 10, rue Cassette.

Toulouse, *Apostolat de la Prière*, 9, rue Montplaisir.

DANS LE CHRIST JÉSUS

NIHIL OBSTAT :

Catalauni, die 3ª julii 1922.

P. GÉNY.

IMPRIMATUR :

Insulis, die 7ª julii 1922.

C. JOURDIN

Raoul PLUS

DANS LE
CHRIST JÉSUS

... « *in Christo Jesu.* »
(Saint Paul, 164 fois,
saint Jean, 24 fois.)

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE
(30e Mille).

ALMA COLLEGE
242.31
LIBRARY
P745
Alma, California

TOULOUSE
APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
9, RUE MONTPLAISIR 9,
—
1924

2260

Aux lecteurs de " DIEU EN NOUS *",*

pour qu'ils puissent mieux comprendre

et goûter

LE RÔLE DU CHRIST JÉSUS

dans notre histoire divine.

INTRODUCTION

« In Christo Jesu. *Dans le Christ Jésus* ». *Il n'y a pas dans le Nouveau Testament de formule plus souvent répétée : cent soixante quatre fois dans saint Paul, vingt-quatre fois dans saint Jean. Il n'y a pas dans tout le dogme chrétien de formule plus pleine. Il n'y a pas non plus de formule plus incomprise, au moins dans ses côtés profonds.*

On connaît, du Christ, ses trente-trois années de vie sur la terre, son existence silencieuse au tabernacle, c'est tout.

Il est une autre vie du Christ — qu'on ne connaît pas, que nous voudrions faire connaître — ou du moins aider à mieux connaître.

Quelle est cette autre vie du Christ?

***

Un jour Saul de Tarse s'en allait à Damas pour persécuter les chrétiens. Une lumière le terrasse en chemin, et, d'en haut, une voix lui crie : « Je suis Jésus que tu persécutes ».

Quoi donc? Quel est ce Jésus? Paul persécute les chrétiens. Mais que peut-il sur le Christ

déjà crucifié voilà plusieurs mois et remonté au ciel?

La voix qui ne trompe point a pourtant dit : « Je suis Jésus que tu persécutes ».

« Le Christ » *et* « les chrétiens » *seraient-ils même chose?*

— Oui, justement. Les chrétiens que Saul persécute, ils sont Jésus.

C'est de ce Jésus-là, du Jésus que nous sommes, *que nous voudrions parler. Trop peu savent qu'il existe.*

On dit : christianus, alter Christus, « *le chrétien est un autre Christ* », *et rien de plus vrai. Mais on ne doit pas s'y méprendre.* « *Autre* », *ici, ne signifie pas* « *différent* ». *Nous ne sommes pas un Christ différent du Christ vrai. Nous sommes, par destination, le Christ, le seul qui existe, le Christ unique :* Christus facti sumus, *comme parle saint Augustin. Nous n'avons pas à devenir* autre chose *que Lui; nous avons à devenir* Lui.

Comment, et dans quelle mesure, et jusqu'à quelles conséquences, nous essayerons de le marquer; c'est tout l'objet de ce livre.

Doctrine bien audacieuse, sans doute. L'audace n'en revient pas à nous, mais au texte inspiré, à l'Eglise qui nous la livre et l'interprète, aux Pères qui l'ont tant de fois exploitée, — en dernière analyse à quelqu'un d'assez bien qualifié pour le savoir, au Maître Lui-même, à Jésus-Christ.

Nous ne pouvons songer, dès le début, à aligner ici les textes. Ils viendront en leur temps au long

de ce travail. Les principaux sont dans toutes les mémoires. Ce n'est pas qu'on les ignore. Mais peut-être n'en extrait-on pas, pour la pratique de la vie, la plénitude de suc qu'ils renferment.

*Le chrétien ne fait qu'*un *avec Jésus. Jésus n'est pas* tout Lui, *sans nous. Il n'est pas tout Lui si nous ne sommes* un avec Lui. *Incorporés à Lui, nous composons partie intégrante de son unité totale.*

*Corollaire immédiat : ne faisant qu'un avec Jésus nous ne faisons tous, nous, les unis à Jésus, qu'*un entre nous.

Donc, pour être complet, ce travail exige deux parties. On peut, en effet, considérer notre Incorporation au Christ :

Ou du point de vue des relations de CHAQUE *chrétien* AVEC JÉSUS-CHRIST;

Ou du point de vue des relations ENTRE EUX *de* TOUS *les membres du Christ.*

C'est, dans le premier cas, le problème de la nature vraie de la vie chrétienne individuelle : *Par le fait que nous sommes un avec Jésus-Christ, notre vie à chacun doit être Jésus-Christ* : Mihi vivere Christus est. — *Cela seul nous occupera dans le présent volume.*

Il s'agit, dans le second cas, de la nature vraie de l'Église *ou, comme l'on dit, de* la Communion des Saints. *Par le fait que nous sommes tous unis au Christ Jésus, nous ne formons* ensemble *qu'un seul corps, le Corps mystique du Christ* : unum cor-

pus sumus in Christo. — « Le Christ dans nos frères » *traite de ce beau sujet.*

***

On se méprendrait à vouloir trouver en cette double étude une méthode de spiritualité. *Notre but est bien plutôt d'insister sur ce qui constitue* le fondement de toute spiritualité.

Dans « la maison du Père » il y a beaucoup de demeures. Tel choisit pour vertu maîtresse la pauvreté, ou bien l'humilité, ou bien la charité, et cela avec d'indéfinies nuances. Cet autre adoptera comme ressort de son ascèse telle vérité doctrinale de préférence : le dogme eucharistique, par exemple, ou le Sacré Cœur ou encore l'imitation du Christ ou de la Vierge dans tel ou tel mystère. Ici l'on mettra au premier plan les vues d'ordre pratique, et là plutôt les aperçus spéculatifs. On ne trouve guère deux Instituts religieux sans différences au moins de détail, non plus que deux âmes allant à Dieu par des attraits absolument identiques.

Mais par delà les très réelles diversités de détail qui montrent l'incomparable richesse de l'Eglise de Dieu, il ne faut pas oublier le commun point d'origine, ici plus apparent, là moins visible, mais partout obligatoirement existant : à savoir l'ensemble des vérités dogmatiques d'où découlent toutes les spiritualités particulières. Quelles que

soient la nuance ou la profondeur, ou l'étendue des nappes d'eau où viennent puiser les différentes Ecoles spirituelles, la source ultime alimentant ces nappes est UNE : « *la source qui jaillit jusqu'à la Vie éternelle* ».

Sainte Thérèse comme sainte Gertrude ou Marguerite-Marie sont compagnes de la Samaritaine; tous les maîtres de la vie spirituelle, au long des siècles, ont été des familiers de la margelle symbolique où jaillit l'Eau Vive.

Il n'y a au monde qu'un seul puits de Jacob.

Parlant d'un sujet, d'ailleurs tout différent du nôtre, saint Paul, au chapitre troisième de sa première Lettre aux Corinthiens, *reproche aux nouveaux convertis de se réclamer les uns d'Apollo, les autres de Paul, et d'accuser ainsi les points de divergence, au lieu de voir, au delà d'Apollo et de Paul, le seul personnage qui importe* : Jésus-Christ.

Inopportune, ici, toute idée de blâme. Retenons seulement la thèse de fond : — l'unique assise est LE CHRIST JÉSUS.

Des monographies ou des études publiées ces derniers temps ont fait connaître au grand public la spiritualité dominicaine ou bernardine, la spiritualité ignatienne, bénédictine, sulpicienne, etc...; et l'on ne peut que tirer profit de ces lectures et des comparaisons enrichissantes qu'elles suggèrent.

Applaudissant aux travaux qui s'attachent ainsi à noter les caractères spécifiques de chaque

spiritualité ou les méthodes traditionnelles adoptées et pieusement gardées par chaque *Ecole ou* chaque *famille religieuse, nous voudrions pour notre compte rappeler que, sous les différences plus ou moins accusées, la vie spirituelle,* toute *vie spirituelle, n'est que — mais qu'elle est, au sens fort du mot, —* la vie CHRÉTIENNE perfectionnée; *qu'elle consistera donc essentiellement à mener, avec le moins de déchet possible, et suivant le mode meilleur qui sera pour chacun le plus fructueux, la pleine* VIE DANS LE CHRIST.

PLAN D'ENSEMBLE

LIVRE PREMIER

Le fait de notre Incorporation au Christ.

CHAPITRE I

Son énoncé.

CHAPITRE II

Sa portée.

CHAPITRE III

Son utilisation.

LIVRE II

Le comment de notre Incorporation à Jésus-Christ.

CHAPITRE I

Jésus-Christ nous divinise par son *Esprit.*

CHAPITRE II

La dévotion à l'Esprit Saint, dévotion *chrétienne* par excellence.

LIVRE III

Origine de notre Incorporation à Jésus-Christ.

Chapitre I

Par rapport au *Père* qui l'a *voulue*.

Chapitre II

Par rapport au *Fils* qui l'a *méritée*.

Chapitre III

Par rapport au *Saint Esprit* qui l'*effectue*.

LIVRE IV

L'Intelligence pratique de notre Incorporation à Jésus-Christ.

Chapitre I

Gravité du péché dans un membre du Christ.

Chapitre II

Devoir du *renoncement*; — ses joies.

Chapitre III

A la limite — : « Plus de *moi*, Jésus-Christ seul ».

LIVRE V

Les exigences de notre Incorporation à Jésus-Christ : la fidélité à la grâce.

Chapitre I

Comment le *Saint Esprit* agit-il *dans l'âme?*

Chapitre II

Comment agit une *âme* sous l'action du *Saint Esprit?*

LIVRE VI

Le rappel le plus éloquent et l'agent le plus efficace de notre Incorporation à Jésus-Christ : l'Eucharistie.

Chapitre I

Offrir Jésus au Père.

Chapitre II

Nous offrir avec Jésus-Christ.

Chapitre III

« *Hostie* avec l'hostie. »

LIVRE VII

L'aboutissement de notre Incorporation à Jésus-Christ.

Chapitre I

Notre *mort* « dans le Christ ».

Chapitre II

Notre *résurrection* avec lui et en lui.

Chapitre III

La possession *du ciel* par lui et avec lui.

LIVRE I

Le fait de notre Incorporation au Christ Jésus.

CHAPITRE PREMIER

Son énoncé.

I. — Jésus, pour nous sauver, nous fait « Christ ».
II. — Vraie conception du Christ complet.

I

« Oubliez-vous que je suis la fille de votre Roi? » cria un jour à sa gouvernante, dans un moment de colère, Louise de France, la fille de Louis XV, qui devait plus tard entrer au Carmel pour expier les crimes de son père.

« — Et vous, répliqua la suivante, oubliez-vous que je suis la fille de votre Dieu? »

A ce rappel brusque, devant sa foi, des origines divines du plus humble d'entre nous, l'irascible enfant, instantanément, se calma.

Toute âme en grâce est « fille de Dieu », et les

voix, pour encourager Jeanne d'Arc, ne trouveront pas de meilleur stimulant que de lui redire en langage de paradis ce mot du ciel :

« Va, Fille de Dieu! Va, va! »

Mot du ciel, en effet, qui résume notre sublime vocation à tous.

« Ne vous imaginez pas, disait un grand évêque, que Dieu soit jaloux de son titre de Dieu; qu'il tienne à le garder pour lui seul et qu'il se plaise à savourer sa divinité tirée à un seul exemplaire » (1):

Il s'en faut de tout. Dieu en créant l'homme rêve de le faire divin. Mais, le traitant en créature libre, il ne lui impose pas le surnaturel; il laisse Adam maître, pour son plus grand bien ou son plus grand dommage, de refuser ou d'accepter.

« Il m'a plu de venir, gratuitement et par pure bonté, habiter en toi et dans chaque humain qui naîtra de toi; il m'a plu de te créer, toi et tes descendants, cent fois, mille fois plus grands que nature; de personnage humain, voué à poser des actes purement humains, il m'a plu de faire de toi un être *divinisé*. Mais pour que tu saches et admettes n'être pas « Dieu » par toi-même et n'être « Dieu » que par moi, je te demande un acte formel d'obéissance à mon Infinie et Unique Majesté. Je te sacre « divin » si tu reconnais que je suis le seul vrai Dieu. »

(1) Mgr Berteaud.

Parfois, on comprend ou explique mal l'épreuve originelle. On la réduit à un simple caprice, d'ailleurs assez ridicule ou enfantin, de la part du Très-Haut. C'est bien autre chose.

Rien de plus juste, de plus normal, rien qui cadre davantage avec la nature de Dieu et la nature de l'homme; de Dieu, être Infini, de l'homme, être libre.

Hélas! Au lieu de l'obéissance, la révolte.

Ce refus de la part du « fini » de reconnaître la supériorité unique de l'Infini entraînait pour toute l'humanité, solidaire d'Adam et Ève, la perte du cadeau d'infini que Dieu avait placé dans la corbeille au jour des noces du premier couple humain.

L'homme, pour n'avoir pas voulu reconnaître que tout ce qu'il avait, il l'avait *reçu* d'un plus Grand, perdit sa vraie grandeur; d'homme « divinisé » il devint un « *sans-Dieu* ».

Ce surnaturel perdu nous semble peu de chose. Quand il s'agit de jauger des mesures divines, nos procédés humains font faillite. Nous sommes si terriblement courts!

Mais Dieu, Lui, pour mesurer le divin, s'y entend. Ce divin que l'homme a perdu, comme Il l'estime !

— Au point d'inventer des prodiges pour le restituer à l'homme.

Le Verbe — on peut lui faire crédit, il est la

Sagesse du Père, il doit savoir comment on apprécie le réel à sa valeur, — le Verbe va décider de tout nous rendre.

La *Création surnaturelle* était une splendeur déjà.

La *Restauration surnaturelle*, par la venue sur la terre du Verbe se faisant chair, en constituera une seconde.

Mais en voici une troisième, plus merveilleuse encore peut-être que les deux autres, malheureusement moins connue; — c'est *le moyen choisi par le Verbe Incarné* pour nous rendre bénéficiaires des richesses surnaturelles que son sacrifice nous restitue.

Cette troisième merveille d'amour, voilà le point précis que ce volume ambitionnerait de mettre en plein relief.

Notre-Seigneur pouvait fort bien payer pour nous en nous laissant *extérieurs* à Lui. Il aurait pu déclarer à son Père : « Les hommes ont attenté à Votre Gloire. Cette Gloire, je vais vous en faire retour par mon sacrifice. Quelle somme vous faut-il? — Voilà! — Désormais, rendez-leur vos dons. » Un peu comme, durant la guerre, en pays envahi, quelqu'un s'offrant à payer telle amende au lieu et place d'un débiteur insolvable. Avant comme après l'on reste deux étrangers, deux amis tout au plus. Cette charité n'a pas pour autant créé entre les deux intéressés un lien de famille véritable, inoculé le même sang.

Or, ce n'est point ainsi que le Sauveur nous a sauvés. Il ne s'est pas borné à verser sur le guichet la somme requise : « Je prends leur place, je paie pour eux. » — Non. Il a dit à son Père : « Je les fais miens. Non seulement ils seront *à* moi, mais en quelque manière ils seront *moi*, ils deviendront quelque chose de moi. »

Car voilà le « *Mystère* » par excellence. Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de se faire quelqu'un d'entre nous. *Il a fait de chacun de nous quelque chose de Lui.*

Quand saint Paul parle du *Mystère* (1), il parle de cela. Et ce Mystère, dit-il, ce don par-dessus tous les dons, que lui, Paul, a appris par révélation divine, que nul des princes de ce monde n'a connu (2), dont les puissances mêmes du ciel et les principautés, jusqu'à l'avènement du Sauveur, n'avaient point pénétré les profondeurs, ce Mystère, il faut le mettre en lumière aux yeux de tous (3).

Obéissons au conseil de l'Apôtre.

Notre-Seigneur, durant les trois ans de son ministère apostolique, avait tu la merveille. Aussi bien, avec leur intelligence si peu ouverte des choses divines, comment les Douze auraient-ils pu com-

(1) *Eph.*, III, 4; 5; 10; 18; — *Col.*, I, 26.
(2) I *Cor.*, II, 7, 10.
(3) *Eph.*, III, 9-10.

prendre? Mais le Sauveur va s'en aller. Il n'a plus que quelques heures à passer avec eux. Le moment est venu de leur livrer la moelle de son Évangile.

Comme toujours, Notre-Seigneur en appelle à une comparaison.

Souvent, au long des tournées à travers la Judée, la Samarie, la Galilée, le groupe apostolique a pu voir de ces belles treilles orientales étalant leurs branches nombreuses, sur les murs en pierres sèches, resplendissants de soleil.

« Je suis comme une de ces vignes somptueuses, *je suis la vigne* par excellence, *et mon Père le vigneron. Tout sarment, qui en moi ne porte pas de fruit, il le retranche; et tout sarment, qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il en porte davantage... Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi.* »

Et Notre-Seigneur insiste à nouveau pour qu'on ne se méprenne pas et qu'on retienne :

« *Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit : car, séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche; puis on ramasse ces sarments, on les jette au feu et ils brûlent... C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit.* »

Cette comparaison, saint Paul ne fera que la modifier légèrement : « *Nous avons été entés sur*

le Christ » (1). Le Christ est l'olivier sur lequel il faut être greffé pour devenir participant de la riche sève de la racine, pour devenir, suivant une intraduisible expression, « *compagnon de la racine et bénéficiaire de la pulpe nourrissante de l'olive* » (2).

D'ailleurs, l'Apôtre n'est pas en peine. A chaque lettre, il trouve une comparaison nouvelle (3). La plus caractéristique est celle du corps humain.

« *Comme le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps; ainsi en est-il du Christ. Le corps n'est pas un seul membre, mais il est formé de plusieurs...*

« *Vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part* » (4).

Aux Corinthiens encore, Paul disait :

« *Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres du Christ?... Celui qui s'unit au Seigneur est un même esprit avec lui* » (5).

Dans toute sa lettre aux chrétiens d'Éphèse,

(1) *Rom.*, VI, 5.

(2) *Socius radicis et pinguedinis olivæ. Rom.*, XI, 17. Lire 17-24. — Que la doctrine de saint Paul dérive de la prédication de Jésus, il ne nous appartient pas d y insister ici. Contentons-nous de renvoyer au définitif article du P. Prat : *Saint Paul et le Paulinisme*, dans le *Dictionnaire Apologétique de la Foi catholique.*

(3) Les Épîtres de la captivité surtout ont pour sujet principal justement l'intime union des Chrétiens avec le Christ.

(4) I *Cor.*, XII, 12-27.

(5) I *Cor.*, VI, 15-18.

l'Apôtre n'a pas d'autre idée dominante, — on pourrait dire unique. — La doctrine qu'il a reçu mission d'enseigner, c'est que Dieu a donné le Christ comme Tête à l'Église qui est son corps et son complément; et que tous, Juifs et Gentils, sont agrégés dans le Christ en un seul *corps* unique (1).

Et, intercalant dans son texte une autre métaphore, saint Paul écrit :

« *Vous n'êtes plus des étrangers..., mais bien des membres de la famille de Dieu, édifiés que vous êtes sur le fondement des apôtres et des prophètes dont Jésus-Christ est la pierre angulaire. C'est en lui que tout l'édifice bien ordonné s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur...* »

De tous ces témoignages, — et des allusions multiples contenues dans les Épîtres et dans saint Jean, — cette idée très nette se dégage :

Le Christ, pour nous sauver, n'a pas seulement payé pour nous. Il n'a pas seulement jeté sur nous une sorte de chape de protection, imitant par exemple le geste dont il parle lui-même à un endroit, geste de la mère poule étendant sur ses petits ses larges ailes.

Il a fait beaucoup plus. Il nous a *incorporés*

(1) Le mystère du Christ comporte deux plans : c'est en premier lieu l'union d'unité des Juifs qui ont foi au Sauveur Jésus, avec ce Rédempteur divin, et en second lieu l'extension, même aux non-Juifs — aux « Gentils », — de cette adorable miséricorde.

à lui; il nous a *greffés, entés* sur lui; il a fait de nous, pauvres cailloux dispersés, les pierres d'un grand édifice, mais d'un *édifice organique et vivant,* dont il s'est constitué la vivante pierre d'angle.

Sous les différentes comparaisons, toujours la même idée apparaît; et il importe de se familiariser avec elle.

Pour nous sauver, Notre-Seigneur ne s'est pas *substitué* à nous en nous laissant séparés de lui. Il nous a *solidarisés* avec lui en s'unissant intimement et vitalement à nous. Si bien que, désormais, quand le Père regarde un racheté, il le voit comme « quelque chose de Jésus ». Quand il regarde Jésus, il l'aperçoit avec tous les rachetés branchés sur lui.

La dernière des petites feuilles qui tremble là-bas, au bout de la plus lointaine des branches, elle fait partie de la Vigne vivante; tant qu'elle n'est pas dans la poussière, séparée du tronc, la sève lui parvient.

La plus minime des pierres de l'édifice, tant que le vent ou la pluie ne l'ont pas descellée et fait choir sur le sol, peut se glorifier des magnificences de la bâtisse.

Et la plus menue phalange du plus mince des doigts, tant qu'elle n'est pas sectionnée dans un moment de délire ou d'oubli, participe à la vie de l'organisme entier.

Ainsi apparaît l'image d'un grand Jésus-Christ, le Christ plénier, le Christ total comme parle saint Augustin, à la fois un et multiple, qui

comprend *e Christ.* fils de la Vierge et Bien-Aimé du Père, — et puis nous tous, les *Christifiés*, c'est-à-dire les hommes faits Christ afin de pouvoir redevenir divins.

Commençons-nous d'entrevoir « *le Mystère caché* », ce magnifique plan de Dieu de sauver tous les hommes en les *identifiant* à son Fils Bien-Aimé?

II

Recueillis et humbles, cherchons à pénétrer plus avant.

La pensée dominante est donc celle-ci : Jésus-Christ, Jésus-Christ au complet, c'est *Lui* PLUS *nous.*

Cela ne peut s'admettre que si Lui fait de *notre* vie la *sienne* et s'il fait de *sa* vie la *nôtre.*

Est-il permis de le prétendre?

Nous le pouvons et nous le devons.

Tout d'abord, *nous, nous vivons en Lui.*

Témoin les barbarismes si éloquents de l'Apôtre. Avec le Christ, nous sommes morts : *commortui* (1); avec lui ensevelis, *consepulti* (2); avec lui ressuscités : *conressuscitati* (3); avec lui nous vivrons : *convivemus* (4); avec lui, nous régnons

(1) II *Tim.*, II, 11.
(2) *Rom.*, VI, 4.
(3) *Eph.*, II, 6.
(4) II *Tim.*, II, 11.

dans les cieux (1); avec lui nous sommes dès maintenant assis à la droite du Père (2); avec lui, complète saint Mathieu, nous jugerons les douze tribus d'Israël (3). Et saint Augustin, commentant le psaume 74 : « *Cum accepero tempus ego justitias judicabo* : A la fin du temps je jugerai les justices », utilisera ce dernier texte pour montrer que dans l'*ego* du Psaume, il faut voir le Christ tout entier, c'est-à-dire, avec le Chef, les membres (4).

A son tour, *Jésus* vit en *chacun de nous*; il vit dans le pauvre (5), dans le captif (6), dans l'indigent (7).

En nous, c'est lui qui souffre persécution — nous avons rappelé ce texte cardinal des *Actes* (8).

En nous il complète, par nos souffrances, ce qui manque à sa Passion (9). En nous c'est Lui qui combat (10), Lui qui triomphe (11).

Pour traduire à l'usage des fidèles les mots de l'Apôtre, saint Jean Chrysostome n'hésite pas à dire : « De juifs, de païens, d'esclaves, nous voilà

(1) II *Tim.*, II, 12.
(2) *Eph.*, II, 16.
(3) *Math.*, XXIX, 28.
(4) *In Ps.* LXXIV, n° 5; *In Ps.*, XLIX, n° 8; *De Civitate Dei*, lib., XX, c. V.
(5) *Mt.*, X, 42.
(6) *Mt.*, XXV, 36.
(7) *Mt.*, XXV, 36-42.
(8) IX, 4.
(9) *Col.*, I, 24.
(10) *Col.*, I, 29.
(11) *Col.*, I, 24.

devenus... quoi donc? Des anges? Non pas. Des Christ ambulants, d'autres Jésus » (1).

Ainsi, l'on a deux réalités qui se répondent : Tout ce que Jésus a fait, il ne l'a pas fait seul; nous l'avons opéré avec Lui et en Lui.

Tout ce que chaque chrétien fait, il ne le fait pas seul; le Christ l'opère avec Lui et en Lui.

Christ et chrétiens sont solidaires et ne vont point l'un sans l'autre. Là où le Christ voulut agir ou pâtir, chaque chrétien, par une glorieuse anticipation, lui servit d'associé. Là où agissent ou pâtissent les chrétiens, le Christ à son tour prend part, jouit ou souffre suivant les cas.

De là les formules à première vue étonnantes, claires à la réflexion : chrétiens, nous sommes morts au Calvaire, ressuscités au jour de Pâques, montés au ciel à l'Ascension (2), — par anticipation sans doute mais très réellement, dans la Personne de Celui avec qui nous faisons un seul « un ». — « Dieu nous a rendus vivants avec le Christ, dira saint Paul, et nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ. » — « Lorsque le Christ

(1) *Qui prius erat Judæus et ethnicus aut servus, obambulat formam gestans non Angeli nec Archangeli, sed universorum Domini, in sese Christum repræsentans.* (In Ep. ad Gal.) — Cité dans Bellevue : l'Œuvre du Saint-Esprit ou la sanctification des âmes. (Retaux, 1902), p. 62.

(2) On insistera plus loin. Il ne s'agit ici que d'un schéma général.

est monté au ciel, nous n'avons pas seulement été confirmés dans notre droit à posséder le paradis, mais *nous y avons pénétré avec le Christ* » (1).

Tel fut *notre* rôle *en Jésus, jadis*; voici le rôle de *Jésus, maintenant, en nous.*

Une souffrance fond-elle sur nous, chrétiens en grâce? — c'est Jésus-Christ qui souffre en nous. Les martyrs n'en doutaient point : sainte Félicité, de sa prison de Carthage, affirme hautement qu'à l'heure de son supplice le Christ sera en elle et souffrira pour elle, parce qu'elle-même va souffrir pour lui. Relatant le martyre du diacre Sanctus, les églises de Vienne et de Lyon ne tiennent point d'autre langage : « Le corps entier n'était que plaie, mais le Christ qui souffrait en lui montrait que rien n'est redoutable quand il y a l'amour du Père. »

A la voix des saints fait écho celle des docteurs, de saint Augustin tout le premier : « L'Église souffrait dans le Christ quand il souffrait pour elle; le Christ à son tour souffrait dans l'Église quand elle souffrait pour lui. »

Nous avons choisi le cas de la souffrance. On doit généraliser. Toutes les actions du chrétien en grâce peuvent être envisagées comme des actions du Christ.

Offrons-nous à Dieu une prière? — Jésus

(1) Saint Léon le Grand.

prie avec nous; il prie en nous. Sa prière est la nôtre, notre prière est la sienne. « Quand on parle, en effet, de la prière de Jésus-Christ, observe saint Augustin, qu'il nous faudra invoquer souvent parce que, après saint Paul et saint Jean, personne n'a mieux compris et expliqué notre Incorporation au Sauveur, cela peut vouloir dire *ou* la prière que Jésus en personne a prononcée, *ou* notre prière à nous, chrétiens; mais cela ne fait qu'*une seule prière*, car la tête et le corps du Christ forment une telle *unité* que les parties ne peuvent être séparées les unes des autres » (1).

Exerçons-nous *l'humilité?* — Cette humilité va rejoindre celle de Jésus dans ses grands mystères d'anéantissement : Incarnation, lavement des pieds, Eucharistie..., pour composer avec elle *une seule* et unique humilité, celle du *Christ complet*, continuant, par nous et en nous, à offrir à son Père l'hommage de la Création se mettant à sa vraie place.

Pratiquons-nous *la pauvreté?* — Cette pauvreté rejoint la pauvreté de la Crèche et les multiples dénûments du Sauveur Jésus : Nazareth, la fuite en Égypte, les austérités de la vie publique où Il n'a pas une pierre pour reposer sa tête... et tout cela compose *une seule* et unique pauvreté,

(1) ... *Dominum nostrum Jesum Christum plerumque loqui ex se, i. e. ex persona sua, quod est caput nostrum; plerumque ex persona* CORPORIS SUI, *quod sumus nos; sed ita quasi ex unius hominis ore sonare verba, ut intelligamus caput et corpus in unitate integritatis consistere nec separari ab invicem.* (In Ps. XL.)

celle du Christ *complet* proclamant à la face du Père le mépris des faux biens de ce monde.

Observons-nous *le recueillement?* — Ce recueillement va rejoindre celui du Maître dans la solitude des Quarante Jours ou des Trois heures en Croix; et ce recueillement en partie double, le nôtre et le sien, se conjugue en un seul et unique recueillement, celui du Christ *complet* affirmant par là le bénéfice du silence et le prix de l'adoration.

Nous livrons-nous *au zèle?* — Notre dévouement pour les âmes vient se jeter comme un petit cours d'eau dans le fleuve au débit puissant qu'est le dévouement de Jésus. Nos sueurs, et si Dieu octroie le martyre, nos gouttes de sang, se mêlent à son sang. Et tous ces apports forment l'unique torrent de générosité qui, émanant du Christ *total*, cherche à recouvrir les indifférences et les turpitudes, à encercler victorieusement les îlots d'inertie, à entraîner aux lointains océans les mollesses et les lâchetés, pour en préserver le monde.

Ainsi conviendrait-il de détailler toutes les vertus. Il suffit : l'on a vu le principe.

Il n'existe pour Dieu qu'un seul personnage au monde, capable de lui adresser la louange qu'il veut. Il n'y a qu'un seul priant, un seul recueilli, un seul pauvre, un seul dévoué : *Jésus-Christ.* Mais sous ce mot : Jésus-Christ, il faut entendre *tout Jésus-Christ*, c'est-à-dire le Chef et les mem-

bres, donc aussi bien — quoique à des titres singulièrement différents, — tous les fils de l'homme (en état de grâce) que le Fils de l'Homme, chacun des humains (en grâce) aussi bien que le rédempteur du genre humain.

En Lui, Jésus nous a tous contenus et nous contient tous. *En nous*, Jésus se continue et s'achève. Véritable inter-échange conjugué; double prolongation croisée.

Et cette union entre le Christ et les chrétiens est si étroite que tantôt l'expression « le Christ » désignera uniquement « le Christ seul », tantôt « le Christ *plus* les chrétiens », et que l'on pourra appliquer tantôt à l'une *et* tantôt à l'autre de ces deux réalités — chacune des deux se trouvant sujet de communes opérations — ce qui semblait à première vue convenir seulement à l'une *ou* à l'autre.

Sans doute, il restera toujours loisible de considérer Notre-Seigneur uniquement dans son être physique individuel, et, comme tel, n'ayant nul besoin d'ajoute. Mais on peut aussi l'étudier dans son rôle de chef de l'humanité rachetée, demandant à ce titre que nous le complétions. Et l'on voit comment ce second point de vue enrichit notre dévotion.

Il y a les deux aspects en Notre-Seigneur. Il a fini et il continue. Il a terminé et il persévère. Il est *complet* et il veut *se compléter* encore.

Descendu parmi nous, il doit remonter vers son Père. Il part. Pour de bon, croyez-vous? —

Oui; et cependant il reste. Il *part* et nous avons l'Ascension. Il *reste* et nous avons l'Eucharistie, et les deux ne se contredisent pas.

Il meurt au Calvaire et son sacrifice est pleinement consommé. Lui-même le déclare. « J'ai fini ma tâche. Il ne reste plus rien à « finir ». Et, pourtant, la veille au soir, il a donné aux Apôtres le pouvoir de prolonger la Croix, de continuer le Calvaire. « Tout est consommé », et voilà le sacrifice du Golgotha. « Faites ceci en mémoire de moi », et voilà le sacrifice de la Messe. Au Golgotha *rien ne manquait* plus. Sans la Messe, *il manque quelque chose* à la Croix.

Le Christ a subi la Passion. Il l'a subie jusqu'au bout. Quelle souffrance pourrait être surajoutée? *Aucune.*

Pourtant, il faut, par nos souffrances individuelles, *compléter* les souffrances du Christ.

C'est ainsi qu'à chaque pas dans la doctrine du Maître les deux points de vue se distinguent. Tantôt il nous est annoncé comme l'Unique, le Fils qui est seul Fils, le seul Bien-Aimé, le seul engendré par le Père (1); tantôt il se fera appeler non plus le seul, mais le Premier-né; *Primogenitus*, le premier d'entre les Frères. Et, en réalité, il vérifie également les deux titres : il est le Seul et il est le Premier. Tantôt, dans les Livres saints, c'est du Christ de la vie sur terre qu'il est ques-

(1) *Filius meus es tu. Ego hodie genui te.* (*Ps.* II, 7.)

tion, du Christ de l'histoire, Fils de Marie, Galiléen, besogneux, crucifié, complet bien entendu. Tantôt du Christ de la vie dans les âmes, du Christ remonté au ciel et se prolongeant par son Esprit dans chaque chrétien en grâce, susceptible, de ce chef, d'accroissements sans nombre à la mesure des prédestinations divines et au gré des ferveurs d'un chacun.

Nous n'avons pas le droit de laisser dans l'ombre ce Christ là. Espérons que les pages qui vont suivre aideront à le mettre en lumière.

CHAPITRE II

Sa portée.

I. — Lien juridique ou moral? — Lien *mystique*.
II. — La médiation du Christ.

I

L'énoncé paraît clair. Il s'appuie sur des affirmations multiples.

Mais jusqu'où le Christ nous a-t-il rendus solidaires de son être propre, jusqu'où a-t-il fait de nous quelque chose de lui?

Si l'on prend l'expression *à la lettre*, n'est-ce point un *blasphème?* Si on la prend au sens *métaphorique*, est-ce plus qu'une simple *formule verbale* sans portée?

Il faut prendre l'expression à la lettre, et ce n'est point un blasphème.

Évidemment, quand on lit « le corps du justifié devient la chair du Crucifié » (1), il ne faut pas entendre que l'homme régénéré devient partie, *physiquement*, du corps *physique* de Jésus-Christ. Ce serait une erreur grossière.

(1) Saint Léon : *Serm.* XIV, *de Passione*.

Devra-t-on conclure : il ne s'agit plus, dès lors, entre le Christ et nous, que d'une union purement et exclusivement *morale*, au sens, par exemple, de l'union entre eux des membres d'une société quelconque; ou, ce qui est moins encore, d'un lien uniquement *juridique*, — simple imputation par le dehors, — suivant cet énoncé par exemple : « Il sera, désormais, établi que je vous considère comme quelque chose de mon être. En réalité, rien de semblable n'existera; mais il sera entendu, puisque je vous déclare miens devant mon Père, qu'Il aura à nous tenir, vous et Moi, comme ne faisant qu'un. »

Notre-Seigneur s'est-il contenté de cela ? — Non. Il a fait beaucoup plus. Il a contracté avec nous une union surnaturelle authentique et concrète, — *quasi physique*, diront certains; — union d'un genre absolument à part, et qu'à défaut d'un autre mot plus clair on appelle union *mystique* (1); ce qu'il faut entendre ainsi : la formule vraie de notre Incorporation à Jésus-Christ n'est pas : « Tout se passe *comme si* nous ne faisions qu'un

(1) *Mystique* n'a nullement ici le sens qu'on lui donne dans les expressions, par exemple, de « *phénomènes mystiques* ». Dans le cas de l'Incorporation, *mystique* qualifie nos relations *normales* avec Jésus-Christ, la vie surnaturelle *commune* à tout âme chrétienne. Dans la seconde acception, beaucoup plus restreinte, il spécifie une forme *spéciale et relativement rare* de cette même vie. On peut regretter d'avoir à employer le même mot pour désigner des réalités, mystérieuses toutes deux, mais fort différentes.

avec Lui » — ni même : « Je les prends *sous ma protection*, je les fais mon bien, ma chose; il me plaît de les attacher à ma personne comme une appartenance de mon être propre. »

La formule vraie de notre Incorporation à Jésus-Christ est celle-ci : « Nous sommes un, *en toute réalité*, avec Lui » (1).

Voyons de près la comparaison de Notre-Seigneur : « Je suis la vigne, vous, les rameaux » — ou encore celle de saint Paul : « Nous sommes entés sur le Christ »; « le Christ est l'olivier sur lequel il faut être greffé pour devenir participant de la riche sève de la racine »; la sève qui monte dans la tige greffée est plus à n'en pas douter, qu'un titre « juridique » ou « moral ».

Si l'on détaille la comparaison du corps et des membres telle que l'Apôtre en maints endroits — quatre fois au moins, explicitement — la développe et avec son luxe d'applications multiples, impossible d'admettre que la vie, circulant dans un organisme tel qu'il le décrit et mettant en communication les membres et la tête aussi bien que les membres entre eux, soit une vie purement métaphorique (2).

(1) Réalité, « réalité véritable, puisqu'elle est le sujet d'attributions, de propriétés et de droits. Mystique n'est pas l'opposé de réel, et il y a des réalités en dehors de ce qu'on palpe et de ce qu'on pèse. » (Prat : *Théologie de saint Paul*, 1, 417).

(2) Combien significatif, entre plusieurs, le passage où il est question de cet illuminé de Colosses, « n'adhérant pas à la tête par laquelle le corps entier, entretenu et uni ensemble au moyen

Jamais, sur ce point, les docteurs de l'Église et les grands ascètes n'ont émis le moindre doute.

« Membres du Christ, nous sommes sa chair et ses os, écrit saint Ambroise. Le salut? être avec le Christ, entrer dans l'unité de son corps. Là, pas de tare, aucune trace de péché » (1).

Les passages de saint Augustin sont innombrables; ils n'ont de sens que pris à la lettre.

« La tête, le corps, un seul tout, un seul Jésus. Deux en une seule chair, en une seule voix, en une seule passion, et, l'épreuve passée, en un seul repos (2). »

« Le Christ nous a incorporés à Lui, il nous a faits ses membres. En Lui, nous voilà devenus le Christ. Nous sommes bien réellement son corps. En Lui nous sommes dépendants du Christ, *Christi sumus* »; bien mieux, « *Christus sumus*, pas seulement *du* Christ, mais *le* Christ » (3).

L'affirmation est trop claire pour qu'il y ait ambiguïté.

Après l'évêque, la recluse; après Augustin, Catherine de Sienne : la grande mystique à côté du grand docteur. Nulle part on ne trouverait

de contacts et de ligaments, reçoit l'accroissement voulu de Dieu ». (I, *Col.*, II, 19.)

(1) Saint Ambroise : *In Psalm.*, XXXIX, 12.

(2) *Unus homo cum capite et corpore suo, Jesus Christus, salvator corporis et membra corporis; duo in carne una; et in voce una et in passione una, et, cum transierit iniquitas, in requie una.* Aug., *In Psalm.*, LXXI, 4.

(3) *Concorporans nos sibi, ut in illo Christus essemus.* Aug., *In Ps.*, XXVI, Enarr., II, 2.

plus saisissants commentaires de la comparaison du cep et des rameaux.

Au frère Guillaume d'Angleterre, moine Augustin, voici ce qu'elle mande :

« Moi, l'esclave des serviteurs du Fils de Dieu, je vous exhorte dans son précieux sang » — on sait que telle était la formule usitée par la sainte — « avec le désir de vous voir transformé dans son ineffable charité, afin que nous, qui sommes des arbres stériles et sauvages, nous soyons greffés sur l'arbre de vie. Nous porterons alors des fruits savoureux, non par nous-mêmes, mais par le Maître de la grâce qui est en nous...

« Pour que nous ne soyons pas séparés de vous, ô Verbe incarné, vous avez voulu vous greffer sur notre nature, et vous l'avez fait en semant votre Parole dans le sein fécond de Marie; il est bien vrai que l'âme vit par vous.

« ... O mon Père, attachons-nous à l'arbre fertile, afin que le Maître ne s'élève pas sans nous.

« ... Je termine en vous conjurant d'être toujours uni à l'arbre divin, et transformé en Jésus crucifié (1). »

Au frère Nicolas, olivétain de Florence, elle écrira encore :

« Un Dieu greffé sur notre chair, un Dieu fait homme! Et nous ne nous étonnons pas! O douce et bonne greffe! L'homme était stérile parce

(1) *Lettres*, Ed. Cartier, Poussielgue 1886, III, Lett. CLXXIV.

qu'il ne participait pas à la sève de la grâce qui fait porter des fruits. Apprenons à désirer profiter de cette greffe sainte, et à nous insérer nous-même sur ce tronc qui seul fait mûrir les vertus vraies, bois tailladé aux plaies béantes, Fils de Dieu, Verbe incarné (1). »

Dans la greffe ordinaire, c'est le tronc qui est sauvage. Pour saint Paul, c'est le rameau. Mais

(1) *Lettres* t. II, *Lett.* CXXVI, p. 334. — A rapprocher, la prière de la Sainte, composée à Rome le mercredi 3 mars 1379.

« O Trinité éternelle, Dieu tout puissant, nous sommes des arbres de mort, et vous êtes l'arbre de vie. Dieu infini, quel spectacle de voir, dans votre lumière, l'arbre de votre créature! Vous aviez tiré de vous, Pureté suprême, son âme pure et innocente, et vous l'avez unie à un corps formé du limon de la terre. Vous aviez donné à cet arbre pour rameaux les puissances de l'âme...

« Hélas! cet arbre s'est séparé de l'innocence par la faute; devenu arbre de mort il ne pouvait plus porter que des fruits empoisonnés. Mais, éternelle Trinité, vous vous êtes passionnée jusqu'à la folie pour votre créature; et lorsque vous avez vu que cet arbre ne devait plus produire que des fruits de mort, parce qu'il était séparé de vous qui êtes la Vie, vous l'avez sauvé par ce même amour qui vous avait poussé à le créer; vous avez greffé votre divinité sur l'arbre perdu de notre humanité. Bonne et bienfaisante greffe, vous avez mêlé votre douceur à notre amertume, la splendeur aux ténèbres, la sagesse à la folie, la vie à la mort, l'infini au fini.

« Après l'injure que votre créature vous avait faite, qui donc vous a pu forcer à cette union qui nous rend la vie? C'est l'amour; le seul amour, et cette greffe merveilleuse a vaincu la mort.

« Mais cela ne suffisait pas; vous avez voulu arroser cet arbre de votre propre sang, et ce sang, par sa vertu, fait fructifier l'arbre dès que l'homme consent à s'unir et à vivre en vous... » (*Dialogues*, Trad. Cartier, 2e éd., Poussielgue, 1884, pp. 528-530.)

peu importe cette inexactitude. L'Apôtre n'a cure de précision scientifique. Sous la comparaison imparfaitement maniée, la pensée parfaitement claire apparaît.

Il n'a pas davantage le souci littéraire; les images se succèdent et s'enjambent, parfois s'entremêlent au point de dérouter. L'idée, chez l'écrivain des *Epîtres* est tellement tout, elle se présente à lui avec une force telle, il la possède si pleinement, ou plutôt elle le possède si victorieusement, qu'elle jaillit de son âme, filtre par tous les joints qu'elle rencontre, capte tous les moyens d'expression qui s'offrent, avide de se répandre, de se constituer en torrent pour emporter, d'un élan irrésistible, la conviction.

A la comparaison du *corps humain*, saint Paul combinera sans difficulté, tantôt la métaphore de *la plante greffée*, tantôt une autre encore, celle de l'*édifice*.

« Tous les fidèles unis dans le Christ forment un *édifice* qui doit être *enraciné* dans la charité, *surédifié* sur le fondement des Apôtres et des prophètes, avec le Christ Jésus lui-même pour *pierre angulaire*, coédifié pour être, par l'Esprit Saint, la demeure de Dieu (1). » L'Église est un corps et elle est une maison. Le corps croît, la maison s'édifie, ou, en moins de mots, « *le corps s'édifie* (2). »

(1) *Eph.*, III, 11 et 17, 19-22.
(2) *In ædificationem corporis Christi.* (*Eph.*, IV, 12.)

Chacune de ces comparaisons présente ses avantages : l'édifice marque bien la solidité une du tout complet; la greffe, notre dépendance radicale de Jésus-Christ; le corps, le fait que notre union avec Notre-Seigneur est une union vivante et vitale.

Des deux dernières à coup sûr, et de l'enchevêtrement même, dans la comparaison de l'*édifice* — en soi image morte, — des idées de racine et de corps — choses vivantes, — ne ressort-il pas à l'évidence qu'il s'agit bien, entre le Christ et nous, d'une communication parfaitement *réelle* et vitale; et que les deux mots de *chef* et de *tête* doivent être pris au sens plein du latin *caput*, à savoir avec l'idée de supériorité, de commandement, mais surtout avec l'idée plus importante encore d'influx générateur et conservateur de vie (1).

Comparaison, sans doute, n'est pas raison. C'est souvent faux. Il y a parfois plus de vérité dans une image que dans l'idée toute seule (2) :

(1) A ce propos le Concile de Trente est très clair :
« Comme la tête commande aux membres, comme la vigne pénètre tous les rameaux de sa sève, ainsi le Christ Jésus exerce son influence sur *tous* les justes *à tout instant*; c'est cette influence qui précède, accompagne et couronne leurs bonnes œuvres et les rend agréables à Dieu et méritoires devant lui. » *Sess.*, VI, *can.* 16.

(2) Souvent; — pas toujours. L'image peut obscurcir parfois la clarté de l'idée, non point tant, d'ailleurs parce qu'image, mais parce qu'image non parfaitement adaptée à l'idée qu'elle veut traduire. Reste que la proposition générale demeure vraie. Après une explication abstraite que trop manifestement

dans l'image il y a l'idée, plus une forme qui rend l'idée vivante et immédiatement assimilable.

Notre-Seigneur aimait à parler en images; Il savait comment on parle aux hommes.

« Je suis venu mettre *le feu* sur terre », « la moisson est blanche », « Je suis la *lumière* », « Je suis le *chemin* », « Je suis la *porte* », « *l'eau* qui jaillit jusqu'à la vie éternelle... ». « Certaines de ces métaphores sont tellement identifiées à l'exposition du dogme, si profondément entrées dans sa trame, qu'on ne saurait les en distraire sans arracher du même coup quelques lambeaux du dogme lui-même » (1).

Le P. Prat fait remarquer qu'il faut prendre aussi rigoureusement que possible ces images de la greffe, de l'édifice ou du corps humain. Ne cherchons donc pas sous l'étrange vigueur des mots un sens symbolique. « Non, c'est à la lettre qu'il faut prendre la lettre » (2).

personne n'a comprise, il arrive de s'exprimer sous forme concrète, qui fasse « voir »; aussitôt les fronts s'éclairent. On a saisi.

(1) D'Alès : *Etudes.*, t. CXXXV, 1913, p. 172. *Le dogme catholique de la Rédemption.*

(2) La remarque, très juste, est de Blondel : *L'Action*, p. 422 — Il ajoute : « A-t-on réfléchi à l'étrange puissance de la greffe? Il suffit de quelques cellules vivantes, entées sur la tige, pour qu'à cette douane intérieure, une révolution physiologique renouvelle la sève du sauvageon, et brusquement, par une magie naturelle, la fécondité remplace la stérilité. Ainsi l'insertion en nos viscères d'une pensée de foi et d'une opération sacramentelle réforme et transfigure les fonctions de la nature. »

II

La fonction capitale du Christ apparaît donc. Il est, par excellence, le médiateur, « celui qui se trouve au milieu ». Placé entre Dieu et les hommes, il enferme en lui toute la divinité, unit à lui toute l'humanité, forme ainsi le nœud d'un immense sablier.

Sur le plan supérieur, *Dieu*, la Vie infinie.

Cette vie infinie, contenue et comme ramassée dans ce personnage unique et central : *Jésus-Christ.*

Puis, au-dessous, dans le plan inférieur, l'*humanité*, l'indigne humanité, rattachée à Jésus-Christ par le lien vital de la grâce sanctifiante devenue à nouveau notre partage; l'indigne humanité, révoltée jadis contre Dieu, mais que le Christ, nouvel Adam, a pris sous son égide, comme l'on voit ces madones flamandes au grand manteau protecteur découper sur leur socle une zone au rayon étonnamment large.

Quand saint Paul rêve de tout voir « *récapitulé dans le Christ* », il emploie ce mot d'un relief singulier : ἀνακεφαλαιώσασθαί, *remettre tout sous une seule tête, tout réunir sous le seul sceptre de Jésus-Christ* (1).

Au jour de la Création, Dieu nous avait

(1) *Eph.*, I, 10.

« déiformés » sans utiliser d'intermédiaire. Lui, nous. De Lui à nous, directement, la vie surnaturelle parvenait.

Depuis la Rédemption, entre Dieu et l'homme, il y aura un point de passage nécessaire, l'Homme-Dieu, Personnage descendu du ciel et élevé de terre, descendu pour nous rapporter le divin, élevé en croix pour nous attirer à lui (1). Le divin ne nous parviendra, désormais, que par l'intermédiaire de ce Bien-Aimé Jésus placé entre ciel et terre.

En lui « habite toute *plénitude* » (2). Et en lui habite tout *don parfait*. Il renferme et il répand. Et il ne renferme que pour répandre. C'est de sa plénitude que tous nous recevons tout (3). Aucun secours, si minime soit-il, qui ne vienne *du* Christ et *par* le Christ. Une seule condition, que nous soyons *dans* le Christ, que nous demeurions uni à lui, que nous fassions partie de lui.

(1) *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (Jean, XII, 32). — Saint Paul caractérise bien cet office du Christ quand il écrit : « Dieu a voulu que toute plénitud habitât en lui; il a voulu par lui réconcilier tout avec lui-même, tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans les cieux, en faisant la paix par lui, par le sang de la croix. » (*Col.*, I, 19-20.)

(2) Et cela, à un double titre : en vertu de l'*union hypostatique*, d'abord *(gratia unionis)*; le Christ est une Personne divine. En second lieu, de par sa fonction de *Chef de l'humanité* rachetée *(gratia capitis)*. La plénitude du Christ comme chef est une plénitude finie; comme Homme Dieu évidemment une plénitude infinie. Notre médiateur est un homme, le premier des hommes, mais il est aussi un Dieu.

(3) « Nous avons tous reçu de sa plénitude. » (*Joan*, I, 16.)

Depuis la Rédemption, aucun fils d'homme n'est divinisé s'il ne fait corps avec le Fils de l'Homme.

Il a plu, en effet, à Notre-Seigneur, parce que nous étions esprit et matière, d'utiliser, pour produire la grâce, réalité toute spirituelle, des éléments matériels : l'eau dans le Baptême, le saint chrême dans la Confirmation, etc...

Mais, *au dessus* de tous ces « instruments » de la grâce divine (1), les dominant tous, les actionnant et leur communiquant le bénéfice de sa propre vertu, il faut voir Notre-Seigneur, ce « Sacrement par excellence de la grâce divine », — Notre Seigneur, « auteur et source de toutes les grâces », comme parle le Concile de Trente (2).

De la région glorieuse où il vit maintenant, Jésus, riche de tous les mérites acquis au long de son pèlerinage douloureux en notre terre fertile en croix, — il en sait quelque chose! — Jésus pense à nous, nous veut fidèles et saints, s'applique à nous procurer la grâce, « interpelle pour nous auprès du Père », afin que cette grâce nous soit donnée « avec abondance et avec surabondance » (3).

Il « *interpelle* », note l'Épître aux Hébreux (4),

(1) Que leur causalité soit *physique* ou *morale*, peu importe ici. Nous voulons rester en dehors et si possible au-dessus de toute controverse.

(2) *Sess.* XXI, *can.*, 3.

(3) *Joan.*, X, 10.

(4) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (*Heb.*, VII, 25.)

c'est-à-dire il fait plus que prier, il met une nuance d'exigence dans sa prière; et cela, *constamment*, pour que l'afflux surnaturel, synchrone de cette « interpellation » constante, parvienne continûment jusqu'à nous, et produise — suivant la fréquence de notre recours aux sources de la Vie (1), et les facilités que laissent aux subtiles poussées envahissantes de l'Eau Vive nos libertés d'homme trop souvent hermétiques — tout son effet.

Les sacrements sont des rites *efficaces* : ils opèrent ce qu'ils signifient. A plus forte raison les paroles ou les gestes de Notre-Seigneur en liaison avec la vie surnaturelle à nous obtenir; les sacrements ne seront que les instruments en *second*, les substituts légués à l'Église, de cette puissance « *capitale* » du Christ comme instrument *premier* de la grâce.

Et parce que le mot *instrument*, si riche de sens qu'il puisse être (2), est un mot abstrait et

(1) On sait que *les sacrements* sont la source, de beaucoup *la principale*, — pas unique cependant, pour obtenir la grâce. Il y a encore *la prière* et les *actes des différentes vertus*.

(2) Sur Notre-Seigneur *cause instrumentale* de notre justification, *III P.*, *Q.* 8, *art.* 1; *Q.* 62, *art.* 5, *etc...* — Suarez, à propos de cette *question* 8me, dit : « S'il fallait traiter ici tous les sujets que couvre la métaphore de la tête, il faudrait parler d'une foule de questions étudiées plus loin par saint Thomas; car cette comparaison exprime avant tout la puissance d'influence du Christ sur tous ceux qui sont comme les parties, les cellules d'un même corps mystique ou social. » (T. XVII, *in q.* 8, *disp.* 23.) Nous voudrions renvoyer aussi au *de Incarnatione*, de Petau, liv. XII, ch. XVII.

mort, cherchons à comprendre ce qu'il contient de réalité concrète et vivante.

En résumé, le voici :

Le Verbe, librement et par Amour, s'unit à l'Humanité sainte pour qu'à notre humanité coupable la vie divine soit rendue.

L'Humanité sainte, librement, fait sienne, à chaque instant, cette volonté toute d'Amour du Verbe auquel hypostatiquement elle est unie. Comment, en effet, l'âme humaine de Notre-Seigneur jointe à la nature divine dans l'unité d'une Personne pourrait-elle ne pas ratifier une exigence ou un désir du Verbe?

Cette exigence ou ce désir de Verbe est ici de nous sauver, non seulement en payant pour nous, mais en nous associant à son être Humano-divin par les liens d'une mystérieuse mais très réelle et vivante solidarité.

Dans l'Humanité Sainte de Notre-Seigneur, l'organe par excellence, ou tout au moins le symbole le plus parfait et le mieux reconnu du choix libre, du choix par amour, est le cœur.

Et ainsi, par un dégradé très simple, on passe de la notion froide de *cause instrumentale* au point le plus chaud du culte chrétien, d'un exposé abstrait sans grande puissance d'élan, à la dévotion la plus concrète et la plus entraînante : le *Sacré Cœur.*

Qu'est-ce que la dévotion au Sacré Cœur? — La dévotion à ce qui, dans le Christ, a spontanément agréé et ratifié la volonté du Verbe de

nous sauver en s'unissant à nous et en nous incorporant à Lui.

On ne se trompe point, dès lors, en présentant la dévotion au Sacré Cœur comme le centre de la religion du Sauveur Jésus.

Notre justification est une œuvre d'amour. Pour déceler à quelle profondeur s'opère notre union au Christ Jésus, saint Paul va droit à l'évocation de l'amour, là où il apparaît le plus intime : l'union de l'époux et de l'épouse dans un mariage saint : « Celui qui adhère au Seigneur ne forme qu'un seul esprit avec lui », dit l'*Epître aux Corinthiens* (1), texte qui rappelle la *Genèse* : « Ils seront deux en une seule chair » (2).

Quels magnifiques aperçus, — à la fois si chastes et si ardents, — quand cette comparaison, d'usage délicat à une époque où si peu comprennent chastement l'amour, se trouve maniée par un génie ou par un saint (3).

Plus à la portée de tous, le symbole exprimé

(1) *Qui adhœret Deo, unus spiritus est*, I *Cor.*, VI, 17. — Voir aussi *Eph.*, V, 22-32.

(2) *Erunt duo in carne una.* (*Gen.*, II, 24).

(3) Sur cette union si intime de l'âme avec Notre-Seigneur, voir la glose, par Bossuet, du texte de saint Jean : « Il se fit des noces à Cana en Galilée », dans son *sermon pour le second dimanche après l'Epiphanie*, ou encore le *Discours sur l'Union de Jésus-Christ avec son épouse.* — Bossuet : *La Doctrine spirituelle*, Téqui, 1908, 4e édit, pp. 167 à 182. A la suite, pp. 182 à 189 : *Les devoirs de l'âme qui est épouse de Jésus-Christ.*

par la liturgie de la messe dans le rite si parlant de l'union de l'eau avec le vin dans le calice au moment de l'offertoire.

Pour que nul n'ignore le sens exact de cette cérémonie singulière — à laquelle l'Église a toujours tenu la main de la façon la plus ferme (1) — la liturgie a joint au rite une prière qui nous en livre la signification profonde :

« Dieu qui avez créé d'une manière admirable la dignité de la nature humaine, et qui l'avez réformée d'une façon plus merveilleuse encore, faites, par le mystère de cette eau et de ce vin, que nous ayons part à la divinité de Celui qui a daigné se revêtir de notre humanité, Jésus-Christ, votre Fils, Notre-Seigneur, qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint Esprit, étant Dieu, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il (2). »

« *Avoir part à la divinité du Christ* ». — Voilà les mots culminants de la prière; le Concile de

(1) Le Concile de Trente anathématise ceux qui mépriseraient ce rite. Au sixième siècle les Arméniens avaient essayé de le supprimer. Le Concile de Constantinople, en 693, les condamna. Un des motifs invoqués était qu'ainsi le mystère du sacrifice n'était qu'imparfaitement expliqué. Plusieurs fois, et toujours dans le même sens et avec le même motif, la défense et la condamnation furent renouvelées.

(2) Cette oraison figurait jadis dans la liturgie de Noël. Ne nous étonnons donc pas que le mélange d'eau et de vin représente, — avec l'union de chaque fidèle au Christ, — l'union du Christ avec son Humanité Sainte au jour de l'Incarnation. Le symbolisme est double : le Christ s'est choisi un corps physique, dans le sein de Marie, et en second lieu un corps mystique, dans l'Église.

Trente le marque expressément. L'union de l'eau et du vin représente, dit-il, l'union du peuple fidèle avec son chef Jésus-Christ (1).

La goutte d'eau se perd dans le vin du calice. Elle devient vin en quelque sorte. Impossible, après le mélange, de la retrouver avec ses qualités propres de goutte d'eau. Unis à la divinité du Christ nous ne faisons qu'un, nous aussi, avec Lui, et combien étroitement.

La Tradition s'affirme constante : « L'eau est l'image des chrétiens qui ont toujours besoin de la grâce de Dieu. » — « On ne peut offrir l'eau séparément, ni le vin séparément, ou omettre l'eau, parce que nous devons demeurer dans le Christ, et le Christ en nous ».

(1) *Ipsius populi fidelis, cum capite Christo, unio reprœsentatur. Sess.* XXII, *cap.* 7.

CHAPITRE III

Utilisation.

I. — Dans la spiritualité courante.
II. — Chez les Maîtres.
III. — Dans la liturgie.

I

Un supérieur religieux, qui revenait des Indes, racontait à Sa Sainteté le Pape Pie X les merveilles de la communion fréquente parmi les peuples du Maduré, merveilles inconnues jusque là : « Eh oui! s'écria en réponse le Saint-Père, autrefois on ne donnait pas le Christ aux chrétiens » (1).

Dans un sens autre que celui-là, mais très réel encore, ne peut-on pas dire, en mettant la phrase au présent : beaucoup, à l'heure qu'il est, hésitent à donner aux chrétiens le Christ tel qu'il est; s'ils parlent du Christ, c'est toujours, à moins qu'ils ne traitent de l'Eucharistie, d'un Christ *lointain*, qui *a eu* une influence sans doute sur notre vie, mais lointaine, et l'action *présente* du Christ au dedans de nos âmes, parce que plus

(1) *Olim non dabatur Christus christianis.*

mystérieuse, ils n'en disent mot; ils racontent la crèche, Nazareth, les mystères de la vie publique, la Croix, mais sans aller plus loin; ils montrent le Christ, *via, veritas*, c'est-à-dire modèle, docteur; ils oublient le Christ *vita*, le Christ qui a dit, non seulement : je suis l'*exemple* à suivre, la *vérité* à croire, mais encore, je suis la *vie* et votre vie; ils exploitent les trois premiers Évangélistes, mais saint Jean, mais saint Paul, c'est trop « mystique »; et avec ce mot, mal employé ou mal compris, ils s'excusent (1).

Pourtant « le ministère par excellence du Christ » ne commence-t-il pas « où finit son histoire » terrestre? Les années de Notre-Seigneur entre son Incarnation et sa montée au ciel ne sont « que la première phase de la vie réelle du Christ, le moyen choisi par lui pour entrer en contact avec nous... » (2).

On diminue parfois Jésus-Christ, croyant ainsi mieux le faire accepter. On commet en cela une injustice — et une erreur. A côté du Christ que l'on pourrait appeler *préexistant*, le Verbe éternel considéré avant l'Incarnation, — à côté du Christ *historique*, le Verbe incarné tel qu'il a vécu à Bethléem, Nazareth, etc..., — il y a le Christ qu'il faut bien, nous l'avons dit, appeler le

(1) On sait que les Synoptiques présentent surtout, non exclusivement, il s'en faut, mais surtout, Notre-Seigneur comme docteur, modèle. Paul et Jean manifestent davantage de quelle façon Notre-Seigneur est *vie*.

(2) Cardinal Mercier.

Christ *mystique*, en l'absence d'un autre mot plus clair, c'est-à-dire le Christ remonté au ciel et cependant demeurant avec nous, sur lequel nous sommes greffés, branchés, auquel nous sommes incorporés, et qui nous sanctifie en faisant passer, de sa plénitude, en nos âmes, l'influx vital qui nous divinise.

Ce Christ, montrons-le tel qu'il est, tout *proche* de nous; c'est justement cela que les âmes veulent et dont elles ont besoin, un Dieu-près; montrons-le mêlant, comme il le fait et d'une façon si intime, sa *vie* à la nôtre, puisque aussi bien la question par excellence qui travaille les âmes est la question de la vie, de la vie toujours plus largement comprise, plus profondément vécue; ce Christ découvrons-le dans son rôle perpétuellement *actuel*, tout d'amour, de divinisation de nos âmes; c'est l'actuel surtout qui séduit, le passé intéresse seulement en fonction de ce qu'il apporte à la minute présente de richesse et de force.

Fera-t-on, dès lors, bon marché de l'*imitation du Seigneur Jésus*, et reléguera-t-on aux arrière-plans les mystères de l'existence terrestre du Fils de Marie?

Bien loin de là. L'*imitation* du Sauveur Jésus est le moyen nécessaire pour parvenir à l'*union* au Sauveur Jésus; la méditation du Christ *historique*, le moyen par excellence de pénétrer le Christ *mystique*; et Dieu nous garde de négliger, — sous prétexte de mettre l'accent sur les prolon-

gements *divins* de la vie du Christ dans les âmes, — les aspects *humains* de la vie du Christ, jadis, en Palestine.

Ce qu'il faut, c'est ne pas morceler, ne pas oublier la synthèse et laisser dans l'ombre l'aboutissant dernier de la venue sur terre du Verbe.

Ego veritas : Écouter sa doctrine.

Ego via : Marcher sur ses traces.

Ego vita : Nous unir à sa vie.

Nous unir à sa vie, voilà le terme. On n'y parvient qu'en s'aidant des moyens indiqués : fidélité aux enseignements, fidélité à l'exemple tracé; illusion de négliger ces moyens. Mais dans l'emploi de ces moyens, que le but ultime soit souvent rappelé. Et ce but ultime, c'est notre participation à la vie de Jésus-Christ. L'*imitation* du Seigneur Jésus ne doit pas être une imitation *par le dehors*. Nous n'avons pas à copier Jésus-Christ, seulement pour *reproduire* Jésus-Christ; nous avons à le copier pour parvenir à le *prolonger*. Le Christ veut *se continuer en chacun de nous*. Tel est le dernier mot et le grand secret de la vie chrétienne.

On dira peut-être que se placer en un point quelconque du dogme fournit, du coup, le moyen de découvrir l'ensemble. Il n'en reste pas moins que tel point culminant permet une vue plus ample.

Si l'on monte jusqu'à la doctrine de l'Incorporation au Christ, il semble qu'on soit au sommet le plus haut; il n'y a plus au-dessus que le mystère de Dieu en lui-même; mais ce qui cons-

titue *la religion*, ce n'est point tant le mystère de Dieu en lui-même que le mystère de notre *participation* à la vie de Dieu, que le problème du *lien* qui nous rattache, — qui nous *relie* — à Dieu, et donc, le problème du *Christus-Caput*, le problème de notre Incorporation au Sauveur Jésus.

N'acquerrait-on pas une notion plus large et plus profonde de la doctrine de Notre-Seigneur, si l'on groupait tous les dogmes, le culte, la pratique chrétienne, sa vie sacramentaire, autour de cette idée-centre : *le Christ médiateur*, si l'on faisait tout partir de cette borne milliaire? Rien n'a sa raison d'être dans la religion de Jésus-Christ, qu'en fonction de la vie divine à nous donner ou à intensifier *par* et *en* Jésus-Christ. Tout a sa raison d'être dans ce résultat unique à obtenir pour la gloire du Père.

Combien notre vie ascétique personnelle, et si nous sommes apôtres, combien notre enseignement du catéchisme, notre prédication, notre direction gagneraient en force pénétrante à s'inspirer de cette vue fondamentale : notre pauvre humanité appelée à partager, *grâce* à Jésus-Christ et en Jésus-Christ, la vie des Trois Personnes.

II

Sans doute un exposé pénétrant, clair, exact, sans exagération ni diminution, ne va pas sans

difficultés (1). Mais est-ce là une objection irrésistible?

Aussi bien, à quoi donc servirait au prêtre l'étude de la théologie si elle ne le rendait pas maître des points de dogme qu'il a *mission* d'enseigner?

Quant aux fidèles, est-il si vrai qu'ils ne puissent entrer — et profondément — dans l'intelligence de leur incorporation au Christ? (2)

A priori, cela n'est pas possible, et ne faut-il pas que *tout* le dogme puisse être rendu accessible à *tout* chrétien? Ne faut-il pas que l'on puisse expliquer aux âmes *tout* Jésus-Christ? La religion du Sauveur n'est point une doctrine pour de rares initiés, là où il s'agit surtout, comme ici, d'une maîtresse pièce du dogme, nous dirions volontiers de *la* maîtresse pièce.

(1) Une thèse de grand mérite, parue récemment : *Le Christ dans la vie chrétienne d'après saint Paul*, par J. Duperray (lib. du Sacré-Cœur, Lyon), ne cache point les écueils possibles : « Le mystère de la grâce est difficile à définir en langage humain. Ajoutez à cela *le caractère délicat du point précis* traité : les rapports du chrétien avec Jésus-Christ. C'est un terrain hérissé de difficultés... Il y a l'erreur des panthéistes qui confondent union avec unité et identification... Il y a l'erreur des protestants et des modernistes sur le Christ mystique... en liaison étroite avec la doctrine quiétiste». (*Introduction*, p. xv.) Et il y a, dépendant plus ou moins de ces erreurs capitales, les multiples déviations de détail des spiritualités à pensée risquée ou à vocabulaire imprudent. — L'auteur a montré comment, de très solide et de très brillante façon, l'on peut triompher de tous ces obstacles. Plaise au ciel que notre audace ait rencontré même fortune.

(2) Chacun sans doute au prorata de sa vigueur d'attention, des orientations de sa prière, etc...

Soit, pour tel ou tel point de théologie raffinée ou sans grande importance pratique; domaine exclusif de quelques docteurs ou matière réservée pour discussions d'école. Mais ce n'est point le cas.

Quand on lit : « La doctrine du Corps Mystique résume et unifie la théologie de saint Paul » — « la doctrine du Corps Mystique domine tout dans l'œuvre de saint Thomas; elle en est le centre » — et encore : « C'est tout le dogme chrétien qui se relie à la doctrine du Corps Mystique » (1), on ne peut croire que cet enseignement donné comme capital ne soit pas pour *tous*, et qu'il faille, de propos délibéré, tenir comme inutile ou à peu près impossible d'en parler.

Nous ne prétendons point que, pour vivre *dans le Christ*, il soit requis d'avoir explicité toutes les richesses de la vie *dans le Christ*. Connaître n'équivaut pas à pratiquer. Mais à coup sûr celui-là pratiquera mieux et avec plus d'ardeur qui connaîtra mieux et plus à fond.

La beauté, la grandeur, la fécondité du sujet valent qu'on s'efforce de le creuser pour en vivre. Ainsi l'ont pensé d'illustres maîtres.

On connaît, du P. Nieremberg, *Le Prix de la Grâce*. Il ne manque pas de traiter au long le

(1) Anger : *La Doctrine du Corps Mystique de Jésus-Christ d'après les principes de la Théologie de saint Thomas* (thèse pour le doctorat). Société angevine d'édition, 1910, pp. XII et 11.

problème. Dans son livre : *La Vie divine* (1), expliquant saint Jean (XVII, 24), voici comme il exalte notre union au Christ médiateur : « Allons au delà de *conformité*; la conformité suppose que les deux êtres à rapprocher restent *deux*. Parlons d'*uniformité* qui, suivant l'étymologie, réduit à un. » Plus loin, il précise encore et son expression, bien comprise, n'est pas inexacte. : « Le mot *union* ne suffit pas; il faut dire *unité* (2). »

Avant lui, un des généraux de son Ordre, plus connu par sa fermeté dans le commandement que par l'onction, pourtant si pénétrante, de sa piété, le P. Vincent Carafa, dans un opuscule intitulé *le Séraphin* ou *l'école de l'Amour*, place en singulier relief notre titre de Frères du Christ.

« Le Christ est Fils par son union avec Dieu; nous, par notre union avec le Christ. En lui et en nous, en effet, participation, quoique à un degré et par un mode différents, de la même vie divine. Même vie divine en tous les enfants du Père, dans le Fils et dans les fils, dans le Christ et en nous (3). »

(1) *Vita divina seu Via Regia ad perfectionem*, par le P. Jean-Émile Nieremberg (Francfort, 1724). Voir les chapitres XXIX et XXX : *De uni-formitate..., de Dei-formitate cum Deo.*

(2) *Arcto adeo nexu cupiebat nos bonus Jesus cum Deo colligari et uniri, ut unum potius videremur quam uniti.* (p. 368)

(3) *Christus est Filius per unionem cum Deo; nos, per unionem cum Christo, quia dum unimur Christo per charitatem, ut palmites cum vite, participamus eumdem spiritum Christi qui est divinitas : hæc enim forma universalis et assistens animat et regit omnes filios Dei, naturalem et adoptivum, Christum et nos.* (*Seraphinus, seu Schola Sancti Amoris. Liv.* I, *Consid.* XLIV,

Suivant la même direction d'idées, un autre Jésuite, — français celui-là, et chargé, au dix-septième siècle, de la formation de ses confrères dans l'année décisive qui les prépare au ministère des âmes, — le P. Judde, dans sa *Retraite de Trente jours*, donne au début de la *Seconde semaine*, une méditation « *sur Jésus-Christ en qualité de chef*, ou *de la vie de Jésus-Christ dans les chrétiens* », méditation dont voici le préambule :

« Ce que disait saint Paul, tous les chrétiens peuvent le dire : Je vis, non, plus moi; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. La vie dont nous voulons parler n'est pas cette vie de Jésus-Christ dans l'homme, qui consiste à penser comme lui, aimer comme lui, agir comme lui; c'est quelque chose de plus essentiel encore. Car il faut être chrétien avant de pouvoir devenir un parfait chrétien. L'un est, pour ainsi dire, le fondement de l'autre; c'est la vie dont nous allons parler, qui nous fait chrétiens... » (1)

Ed. Munich, MDCCLIX.) — Il existe une traduction française, qu'on souhaiterait plus connue.

Au *liv.* II, *Consid.* XXIX, p. 120 : *Qui amat Deum Deo identificatur, in quantum licet creato cum increato... et Deus est alter ego et ego alter Deus... Reperiemus intimam unionem, imo identitatem et transformationem in Deum.* — On n'ose presque traduire, tant les expressions paraissent fortes : « Celui qui aime Dieu est identifié à Dieu, dans la mesure où l'infini et le fini peuvent s'identifier. Dieu devient un autre « nous »; nous un autre Dieu. Beaucoup plus qu'union; transformation et jusqu'à véritable identité ».

(1) Dans *La vie intérieure*, 7e éd., p. 83, le R. P. Foch exprime en termes différents la même pensée. Rappelant le texte connu : Prenez sur toutes choses les sentiments de

Le P. Judde va jusqu'au bout de sa pensée. « Je suis moins *à* Jésus-Christ que je ne suis en quelque manière *partie* de Jésus-Christ. Il est au ciel, il est dans nos tabernacles; mais il est dans moi, il y vit, il y opère, il m'y fait vivre... On ne peut ignorer ces vérités sans ignorer la religion même (1). »

De nombreux « Spirituels » emploient des expressions analogues (2). On s'en rendra compte à parcourir ces pages où nous en appellerons, à dessein, aux autorités les plus diverses, — quoique toujours les plus qualifiées (3).

Jésus-Christ, « C'est très bon, sans doute, remarque-t-il, que cette imitation de Jésus-Christ dans l'ordre moral, dans l'ordre des affections et des actes : *in ordine morali*. Mais on a grand tort de ne pas nous faire d'abord bien comprendre que, de par la grâce, nous lui ressemblons déjà dans notre être : *in ordine ontologico* ».

(1) Notre union, il la déclare telle que « ce n'est pas *nous* connaître que d'ignorer *Jésus-Christ* »... « Ne pas aimer Jésus-Christ, ne pas être touché de ce qui le regarde, c'est nous traiter *nous-mêmes* en étrangers, en ennemis ».

Bien mieux, à l'heure de la mort, si je suis en état de grâce, c'est-à-dire si je suis membre du Christ, le motif de ma confiance sera : « Mon juge n'est presque pas *distinct* de moi. » — Cette dernière expression, à la vérité, ne se trouve que dans les manuscrits. Il semble qu'on ait reculé, lors de l'impression, devant l'audace du terme. Mais on comprend l'idée, et l'idée n'a rien d'excessif.

(2) Comment ne pas signaler entre tous le beau livre de Dom Marmion : *Le Christ, vie de l'âme* (abbaye de Maredsous, Belgique).

(3) Une récente controverse a donné un renouveau d'actualité à l'objection parfois entendue : « La spiritualité des Jésuites insiste sur le *Christ modèle*, mais néglige un peu le *Christ-vie*. —

III

Suivons donc ces Maîtres. On peut considérer en Jésus-Christ *la seule* Humanité Sainte à laquelle le Verbe s'est lié hypostatiquement. Allons plus loin. Cherchons à découvrir comment le Christ s'unit à *chacun de nous* pour se continuer en nous.

Aussi bien, tout le long de l'année, à mesure que se déroule le souple ruban des fêtes liturgiques, la préoccupation dominante de l'Église apparaît, manifeste, de nous rappeler avec une

On voit par les textes cités, choisis à dessein parmi des auteurs Jésuites, ce qu'il faut retenir de cette affirmation. Et que d'autres noms l'on pourrait produire! Voir p. ex., pour notre pays, et au dix-septième siècle, dans l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, par H. Bremond, le t. V : *L'Ecole Lallemant*. Au dix-huitième siècle : Caussade et Grou; au dix-neuvième, les PP. de Clorivière, Ramière, Terrien, Foch. — Qu'il faille voir là une dépendance directe ou indirecte de Bérulle (t. III : *L'école française*), cela ne nous apparaît point. Au dire de Natal, compagnon et interprète autorisé de saint Ignace, le but des *Exercices* est d'incliner à agir en tout « *cum suavitate fortiter in Christo Jesu* ». L'homme des Constitutions doit être « *instrumentum Deo conjunctum* » (n'est-ce pas déjà l'*adhérence* bérullienne?) et pratiquer l'union à Dieu « *diligenter et magna aviditate in dulcedine spiritus in Christo Jesu* ». (*Epist. Pis Natal*, t. IV, pp. 651, 652.) Et puisque saint Ignace est donné par H. Bremond comme « *un précurseur direct de Bérulle* », s'inspirer du premier sera forcément *se rapprocher* du second, sans nécessairement *dépendre* du second — Ajoutons que saint Ignace n'est adéquatement compris que si *en plus* de ses *Exercices* (dont H. Bremond, au t. III, semble seul tenir compte), on étudie également ses *Constitutions*.

maternelle insistance, à chaque nouveau mystère, le grand mystère central de notre Incorporation à Jésus-Christ.

Il importe, en effet, de ne pas oublier que chacune de nos solennités chrétiennes a deux faces : sur l'*avers* de la médaille, Jésus-Christ, sur le *revers*, ses membres, les chrétiens; c'est le même métal sinon la même effigie, une seule et même monnaie. A regarder du côté *face*, on voit Jésus-Christ la *tête*; mais, en dessous, le relief décèle au doigt connaisseur ce que l'œil ne voit point : tous ceux qui composent *le corps* du Christ.

Chaque fête a pour but de nous aider à « former le Christ en nous » (1), de nous rendre un peu plus « Christ », de nous amener à l'intelligence sans cesse plus grande de l'union qui existe entre le Christ et tous ses membres.

Le Sauveur naissant me rappelle que je dois faire naître le Christ en moi.

Quel désir intense de le recevoir jaillit des invitatoires (2) de l'*Avent* :

Le roi doit venir : *regem venturum...*

Le Seigneur est tout proche : *prope est.*

Il viendra aujourd'hui : *hodie...*

Et des trois messes de *Noël*, si la première a pour but de rappeler la génération éternelle du Verbe au sein du Père, et la seconde la génération, dans le temps, du Sauveur à Bethléem, la

(1) *Gal.*, IV, 19.

(2) Là se trouvent exprimés d'ordinaire l'objet propre et la signification spéciale de chaque fête.

troisième, dans la pensée de l'Église, fête la génération divine dans nos âmes par le Baptême, résultat, justement, de l'Incarnation du Verbe et de notre Incorporation à sa Personne Humano-divine. Trinité, Incarnation, Grâce, trois mystères commémorés à la fois; trois naissances juxtaposées à dessein pour que nous ne les isolions pas dans notre souvenir pieux le jour de Noël.

De Siméon, ce vieillard à la fois poète et prophète, la liturgie de la Présentation nous dit : « L'Esprit Saint était en Lui. Il avait reçu réponse de l'Esprit Saint... Il vint conduit par l'Esprit Saint. » Peut-on mieux célébrer le « doux hôte de l'âme » par qui nous vivons dans le Christ?

Les mystères de l'*Enfance* ne portent-ils pas à croître « en grâce », d'un mouvement progressif et harmonisé par, avec et dans le Christ.

Nous voici au 25 mars : l'*Annonciation*, qui évoque le mystère de la maternité à la fois double et unique de Notre Dame. Marie est la mère du Christ, — de tout ce qui est le Christ; — donc, non seulement de Jésus, mais de chacun de nous, membre de son Jésus. Peu après, *la fête des Douleurs* de la Sainte Vierge rappelant de si tragique manière qu'elle n'est devenue notre mère à nous que pour avoir consenti à mettre au monde Jésus et à l'élever en vue du sacrifice rédempteur (1).

(1) Le rôle de Marie dans notre Histoire divine mérite une étude à part, — qui viendra en son temps, s'il plaît à Dieu.

Tout le *Carême*, dans la liturgie, prépare la nuit du Samedi Saint, la double résurrection du Christ et du chrétien, après leur double ou plutôt leur unique et commun sacrifice. Il nous faudra y insister plus loin.

Puis vient le dimanche *in albis*, le dimanche de la blancheur, avec son introït si expressif : « Vous êtes nés de quelques jours seulement... », et le conseil de l'Église rappelant celui du baptême : « Gardez toujours ce vêtement blanc, et souvenez-vous de le rapporter sans tache au tribunal de Dieu ».

Après l'*Ascension*, la descente du Saint Esprit, et, par lui, notre union si intime au Sauveur Jésus, union persévérante qu'a pour but de fêter la série des dimanches qui suivent et prolongent la *Pentecôte*, avec, à leur tête, le premier de tous en valeur, le dimanche de *la Trinité*.

Et avant que ne reprenne la période de l'Attente du Christ, tous les souvenirs de novembre, la *Toussaint*, triomphe des membres glorieux du Sauveur Jésus; la « *fête des Ames* » qui nous invite si éloquemment à la fuite de toute défaillance consentie, et nous rappelle, avec la nécessité de purification des membres coupables, l'union dans le Christ des chrétiens de la terre et des fidèles du Purgatoire; les nombreuses solennités de la *Dédicace* qui célèbrent moins les églises matérielles que le temple intérieur de chacune de nos âmes, sanctuaire divin tenant sa place dans le grand édifice dont le

Christ Jésus forme la nécessaire et solide pierre d'angle.

En dehors de ces fêtes, dont le retour périodique demande une année, *la messe*, dont le rythme de fréquence — tous les huit jours au moins, ou plus souvent, — peut et doit nous empêcher de demeurer bien longtemps sans contact avec les splendeurs de notre Incorporation au Christ.

Nous avons insinué ailleurs (1) comment ceux qui savent non seulement *prier à la messe*, mais *prier leur messe* sont au cœur même du mystère qui présentement nous occupe. Il nous faudra plus loin préciser ce point capital (2).

Outre ces rappels fixes, — quotidiens (ou hebdomadaires) et annuels, — ne se présente-t-il pas encore, au fil des circonstances, bien des occasions, dans une vie de chrétien averti, pour pénétrer « le Mystère du Christ » ? Est-ce que *chaque sacrement reçu*, à condition de le recevoir avec pleine intelligence de la foi, ne constitue pas une démonstration renouvelée, sous un angle spécial, de notre Incorporation au Sauveur Jésus.

Laissons de côté pour le moment Baptême (et Confirmation), Pénitence, Eucharistie; leur rôle,

(1) *L'Idée Réparatrice* (Beauchesne) 25e Éd., *Liv.* II, ch. III.
(2) *Livre* VI.

trop considérable pour ne mériter qu'une allusion, sera détaillé comme il convient par la suite. Mais quelle richesse de sens, au point de vue de l'Incorporation, dans le Mariage, l'Extrême-Onction ou l'Ordre.

Les Prières du Rituel pour *la Recommandation de l'Ame* prennent bien soin de rappeler que le malade est « un membre de la Rédemption (1) », et sur ce membre souffrant de Jésus-Christ, l'Église demande que soit récité le chapitre dix-septième de saint Jean, texte crucial en la matière... « Moi en eux et vous en moi afin qu'ils soient consommés dans l'un, etc... » (2). En conclusion, ce souhait : « Qu'il vive (le mourant) indissolublement uni à toi, et ne puisse jamais à l'avenir se séparer de toi et de tes élus » (3). Les onctions saintes n'enseignent-elles pas d'éloquente façon que notre corps lui-même est uni étroitement au Christ, et qu'un jour la vie glorifiée de l'âme rejaillira sur notre chair, purifiée par les marques divines de la Croix (4).

Pour le *Mariage*, ne suffit-il pas de renvoyer au chapitre cinquième de la lettre aux Ephésiens (5).

(1) *Et unitati corporis Ecclesiæ, membrum redemptionis annecte.*

(2) *Ego in eis et tu in me ut sint consummati in unum* (21-24).

(3) *Ut vivat tibi amore indivisibili, qui a te et ab electis tuis nunquam separari potest.*

(4) *Qui suscitabit Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis.* (*Rom.*, VIII, 11).

(5) 22-33.

Thème solide et riche à développer devant les jeunes époux, au jour de leur bénédiction nuptiale. Même dans les familles chrétiennes, apprécie-t-on à sa vraie valeur le mariage chrétien; sait-on que l'union des deux époux doit se modeler, en intensité d'amour et profondeur de dévouement, sur l'union du Christ avec son Église.

En dernier lieu, l'*Ordre?* Pour ne citer qu'un passage parmi les plus explicites, quelle « théologie » dans la monition suivante : « Pontifes, prêtres, diacres, sous-diacres, ministres de degrés différents ne forment tous qu'un seul corps qui est le corps du Christ » (1).

Il semble impossible à l'Église de faire davantage pour nous inculquer la connaissance et l'amour de notre Incorporation au Sauveur Jésus.

A nous d'en profiter.

(1) *Ex multis, et alternæ dignitatis membris, unum corpus Christi efficitur.* (*Cérémonies et Prières de l'Ordination des Prêtres*, p. 17; Casterman.)

LIVRE II

Le « Comment » de notre Incorporation au Christ Jésus.

CHAPITRE PREMIER

Jésus nous divinise par son Esprit.

I. — Idée d'ensemble.
II. — Vue de détail.

I

Quand il s'est agi, pour la Très Sainte Vierge, de former de sa propre substance le corps de l'Homme-Dieu, à la question posée par elle : « Comment cela s'opérera-t-il? » l'ange Gabriel répondit : « *Le Saint Esprit*, ô Marie, viendra en vous, et par lui le prodige s'accomplira » (1).

S'agit-il pour chacun de nous de faire naître en lui Jésus-Christ, non pas bien entendu de

(1) *Luc*, I, 34-35.

cette naissance corporelle dont il était question pour Marie, mais de la naissance spirituelle par l'état de grâce, — si l'on demande : « Comment ce prodige va-t-il pouvoir s'accomplir », une réponse s'impose, analogue à celle de l'Ange : « L'auteur de la merveille, ce sera le Saint Esprit. »

« Dieu est tout en l'homme (incorporé au Christ), écrit le P. Lebreton, et si entre ces deux termes infiniment distants doit se consommer cette union inespérée, c'est que, par l'*Esprit Saint, le Christ* a transformé l'homme, l'a pénétré de sa vie et l'a attiré jusqu'au Père » (1).

Au moyen de la grâce sanctifiante, nous pénétrons dans le grand courant des mutuelles relations qui vont du Père au Verbe, du Verbe au Père, du Père et du Verbe au Saint Esprit, et le biais par lequel nous pénétrons, tout en restant « finis », dans ce fleuve de vie infinie, le voici :

« La charité se répand du Père au Fils. Des deux au Saint Esprit. Le Saint Esprit la communique aux âmes (*Rom.*, v, 5). Cette charité communiquée aux âmes nous incorpore à Jésus-Christ (*Eph.* III, 6), nous fait membre du Christ (I *Cor.*, XII, 27), nous fait participer à l'être du Christ.

« Jésus à son tour, dont nous sommes les frères, nous ramène à son Père et ainsi la charité, partie de Dieu, remonte à Dieu en passant en nous par Lui (2). »

(1) J. Lebreton : *Le Dieu Vivant* (Beauchesne), p. 342.
(2) P. de Régnon. — *Etudes de Théologie positive*, t. II, étude X, ch. IV.

Voilà donc le circuit, — si l'on peut employer une image aussi matérielle pour décrire une action si purement spirituelle : — du Père au Fils; du Père et du Fils au Saint Esprit; du Saint Esprit, par Jésus-Christ, à nos âmes; telle est la descente. Et la remontée : de nos âmes, par le Saint-Esprit, au Christ; du Christ au Père.

L'intermédiaire entre le Père et nous? — Le Christ, pont véritable, dira sainte Catherine de Sienne, jouant sur le mot *pontifex*, point de passage entre le fini et l'infini.

Le lien entre nous et le Christ? — Son Esprit, ou, de son appellation coutumière, le Saint Esprit.

Essayons de pénétrer un peu cette merveille. Nous sommes au cœur de l'invisible, en plein mystère de Dieu, en plein mystère des âmes. Il faut nous résigner à ne pas tout découvrir.

Quelques îlots de clarté émergent. Prenons-les comme points de repère. Ce qu'ils font entrevoir sera assez beau pour désirer de découvrir plus avant, à l'aide des explorations silencieusement travailleuses de la prière, — en attendant le jour plénier des révélations adéquates.

Saint Paul, décrivant le rôle du Christ médiateur, ne dit pas : « La vie divine nous a été donnée *par* Jésus-Christ », mais : « la vie divine nous a été donnée *en* Jésus-Christ ». *Par* ne désignerait le Sauveur que dans son existence terrestre et sa fonction de rédempteur. *En* précise qu'il s'agit du Christ, chef glorifié de l'Église, sanctuaire du

Saint Esprit et nous versant continûment de sa plénitude.

Sous le bénéfice de cette remarque, nous découvrons mieux la double intervention du Christ dans l'obtention de notre vie divine.

— Grâce au mérite de son Incarnation et de sa mort, il nous a mérité, voilà 1900 ans, la venue première du Saint Esprit.

— Et maintenant, à chaque instant, il nous obtient et procure l'influx de divin, nécessaire pour que nous demeurions et croissions dans la grâce.

Intervention originelle et une fois pour toutes; intervention perpétuelle et chaque fois qu'il faut.

Et ce don de l'Esprit Saint, aussi souvent que notre âme en a besoin, nous le devons à Notre-Seigneur considéré et comme Dieu et comme homme.

Comme Dieu, comme Verbe, Jésus, conjointement avec le Père, *envoie* physiquement l'Esprit dans l'âme des justes; c'est là une des *missions* divines. En tant qu'homme, il nous a d'abord *mérité* ce bienfait divin; puis, en interpellant sans cesse pour nous, au ciel, il nous l'*obtient* encore à tout moment.

Lui, Notre-Seigneur, il possède le Saint Esprit, et par *droit de nature*, en vertu de l'union hypostatique, et par *droit de conquête*, comme chef de l'humanité rachetée, officiel détenteur de la grâce en plénitude.

Par allusion à ce dernier titre, saint Cyrille

d'Alexandrie écrivait : « Ce n'est pas pour lui que le Fils unique reçoit l'Esprit Saint, mais pour nous. »

Saint Paul appelle couramment l'Esprit Saint, l'Esprit du Christ. Pour lui, « vivre *dans le Christ* » et « vivre *dans l'Esprit* » seront expressions presque synonymes. Le baptême qui produit le double effet de nous incorporer à Jésus-Christ et de verser en nous l'Esprit Saint, nous est présenté par l'Apôtre tantôt comme un baptême « dans le Christ », tantôt comme un baptême « dans l'Esprit ». Les deux expressions *in Christo* et *in Spiritu* sans être absolument identiques sont assez souvent interchangeables (1).

« Nous connaissons, dira saint Jean, que nous demeurons en lui et qu'il demeure en nous, en ce qu'il nous donne de son Esprit » (2).

Et le grand docteur de l'Incorporation chez les Latins, faisant écho à saint Cyrille d'Alexandrie chez les Grecs, notera avec insistance : « Les fidèles deviennent le Corps du Christ s'ils consentent à vivre de l'Esprit du Christ. Seul vit de l'Esprit du Christ le Corps du Christ (3) ».

Ainsi le « *comment* » s'affirme très net.

On devient « portion de Jésus-Christ » (4) au

(1) Prat., *loc. cit.*, t. I, pp. 424 et 436, note *T*.
(2) I *Joan.*, IV, 13.
(3) *Fiant (fideles) corpus Christi, si volunt vivere de Spiritu Christi. De Spiritu Christi non vivit nisi corpus Christi.* (S. Aug. *Tract.* 26 *in Joan.*, n° 6.)
(4) Le mot est du P. Eudes.

moment où on se met à vivre de son Esprit. On s'incorpore, dès là et au fur et à mesure qu'on se spiritualise. On s'attache au Corps du Christ le jour où l'on s'attache à l'Esprit du Christ, au Saint Esprit.

Montrons par le détail qu'il en va ainsi.

II

Quand le *Christ* commence-t-il à « *se former* en nous? » (1).

— Le jour où nous adhérons à sa divine religion et, plus explicitement, où nous faisons profession officielle de cette religion en recevant le baptême. Or, ce jour-là s'opère l'entrée en nous de la grâce sanctifiante avec son élément incréé : *le Saint Esprit.*

Ainsi, la naissance du Christ en nous ou la venue du Saint Esprit constituent, sous une lumière différente, une réalité identique.

Après la génération, la *croissance.* Faire croître en soi *Jésus-Christ,* que sera-ce, sinon donner plus large place en soi à la vie divine, et donc au *Saint Esprit.* Plus un chrétien fortifiera sa vie surnaturelle (2), plus il cessera d'être un enfant (3) pour devenir, en Jésus-Christ, un

(1) *Gal.*, IV, 19.
(2) *Roborati in interiorem hominem* (*Eph.*, III, 16).
(3) *Eph.*, IV, 15; I *Petr.*, II, 2.

homme parfait, plus il fera resplendir dans la force de l'âge viril la vie du Christ (1).

« Marcher dans le *Christ* » (2), que sera-ce sinon se laisser guider par le *Saint Esprit* « de clarté en clarté » (3), c'est-à-dire de vertu en vertu. Pratiquer la piété, la douceur, la patience, la charité, la paix, voilà qui nous fera reproduire le Christ et devenir « un homme nouveau » (4). Et n'est-ce point le Saint Esprit au fond de nous qui se charge de « renouveler cette nouveauté même » (5).

Sommes-nous tombés dans le péché? Qu'est-ce à dire sinon que nous avons chassé de notre âme le Saint Esprit (6), que nous avons « éteint le *Saint Esprit* » (7). L'Épître aux Hébreux appellera ce forfait : « crucifier *le Christ* en nous » (8).

Alors même, le Saint Esprit ne nous oublie pas et cherche, par toutes sortes de grâces prévenantes, à nous rattacher à l'unique assise qui est *Jésus-Christ* (9). Le déluge a couvert de son inondation dévastatrice le sol de l'âme. Mais,

(1) *In virum perfectum... ut vita Christi manifestetur in carne nostra mortali.* (II *Cor.*, IV, 11.)
(2) *Col.*, II, 6.
(3) II *Cor.*, III, 18.
(4) *Col.*, III, 10 ; *Eph.*, IV, 24.
(5) *Tit.*, III, 5.
(6) Voir *Dieu en nous*, pp. 93-100.
(7) *Is.*, LXIII, 10.
(8) *Crucifigere Christum in nobis* (*Heb.*, VI, 6).
(9) I *Cor.*, III, 11.

comme à l'origine, le *Saint Esprit* est là qui plane sur les eaux (1). Il attend que la marée se retire, qu'un îlot se découvre où il puisse atterrir et travailler à rendre l'âme maîtresse des inondations tueuses de vie.

Que l'âme retrouve enfin l'état de grâce. Elle possède alors à nouveau le *Saint Esprit.* Cela s'appelle, dira saint Paul, « faire vivre en soi *le Christ* » (2).

Même personne, alors, le *Christ* et *l'Esprit?* — Nullement. Identité d'opérations, dans le cas, voilà tout.

Nous sommes divinisés par le Saint Esprit et nous sommes divinisés par le Christ; — ou mieux, *dans* le Christ, *par* l'Esprit.

Écoutons le cardinal Mercier : « La vie divine toujours vivante et toujours donnée au Christ, Fils du Dieu vivant; le Christ donnant toujours, en union avec son Père, aux âmes qui n'y mettent pas obstacle par le péché mortel, le Saint Esprit, Esprit de piété filiale et d'amour; enfin, cet Esprit de piété filiale et de charité, faisant sans cesse retour vers le Père, par Notre-Seigneur Jésus-Christ le Fils de Dieu, qui vit et règne, dans l'Unité du Saint Esprit. »

On ne peut mieux résumer l'action combinée de l'Esprit Saint et du Sauveur Jésus dans l'his-

(1) *Gen.*, I, 2.
(2) *Rom.*, VIII, 10.

toire de notre divinisation, ou, comme parle un ancien auteur, de notre « Trinisation ».

L'on dirait volontiers, en utilisant saint Thomas (1) : Si le Christ est *la Tête* du Corps Mystique, le Saint Esprit peut en être considéré comme *le Cœur* (2). Lui qui scelle et consomme l'éternelle société du Père et du Fils, il constitue le grand principe de vie, de mouvement et de cohésion entre les membres et le Chef, entre les chrétiens et le Christ.

Étant donnée cette action du Saint Esprit, ne serait-ce pas à Lui plutôt qu'à Jésus-Christ de s'appeler *Chef* de l'Église; à Lui qui est le *Cœur*, l'organe vital par excellence?

Non. Le Saint Esprit ne s'est pas incarné. Il veut bien être notre « hôte », et combien proche de nous on va le voir à l'instant; mais par tout ce qu'il est, il demeure infiniment au-dessus de nous; il n'est point l'un de nous. Le Christ, lui, tout Dieu qu'il est, — comme le Saint Esprit, — et, pour autant, à une distance de nous infinie, a voulu combler cette distance; et sa venue à Bethléem, — une enjambée de géant! (3) — a fait de lui quelqu'un comme nous, un enfant

(1) III[a] P., Q. VIII, art. 1., ad. 3.

(2) Certains auteurs — Cajetan, p. ex., (Comm. in art. 1, Q. VIII, III[a] P.) — frappés de ce rôle du Saint Esprit, vont jusqu'à appeler le Saint Esprit et le Christ « *co-principes* » dans le Corps de l'Église.

(3) I *Cor.*, XII, 11.

d'homme à notre image, et vivant parmi les hommes. Il est le *Verbe*, oui, mais *incarné*. Verbe, il nous dépasse, infiniment; incarné, il adopte des proportions voisines des nôtres; et voilà son meilleur titre à nous servir de *Chef*.

Parce qu'il aura la puissance divine dans ses armes, sa valeur de Chef n'en sera que mieux assurée; mais c'est en tant que personnage assorti à notre humanité qu'il peut devenir Tête de l'humanité.

En dehors de cette raison primordiale, ne peut-on pas ajouter :

Le cœur est l'organe qui, par le rythme de ses propulsions successives, envoie le sang aux différentes parties du corps, y compris le cerveau. Le Saint Esprit sera très exactement nommé « le cœur de l'Église », parce que c'est lui qui distribue la grâce à tous les justes, y compris Notre-Seigneur. « Un seul et même Esprit, affirme saint Paul, opère toutes ces choses » — grâces pour le perfectionnement de l'individu, grâces pour le ministère apostolique, — « les distribuant à chacun en particulier comme il le veut (1) ».

De plus, le cœur est un organe caché, invisible, quoique souverainement et perpétuellement agissant. Ainsi du Saint Esprit; et pour percevoir son action dans une âme ou dans les âmes, il faut en général une auscultation attentive et prolongée.

(1) I. *Cor.*, XII, 11.

Inutile, croyons-nous, d'insister. On a compris, désormais, l'équivalence — et à la fois la nuance particulière — des deux expressions : « Vivre du Saint Esprit » et « vivre de la vie de Jésus ».

CHAPITRE II

La Dévotion au Saint Esprit.

I. — Pourquoi mention spéciale du *Saint Esprit* dans une œuvre commune aux Trois Personnes?
II. — L'Amour Personnel. — L'Esprit de Jésus-Christ.
III. — Si nous connaissions « le don de Dieu »!

I

Tirons, sans plus tarder, une conséquence, à savoir le rôle que devrait jouer dans notre vie de piété, la dévotion à l'Esprit du Christ, au *Saint Esprit.*

D'abord, une précision utile.

En faisant mention spéciale du Saint Esprit, on n'entend nullement dire que notre transformation en membre du Christ s'opérerait comme en deux temps, en deux échelons : le Saint Esprit s'unirait d'abord directement, et comme isolément, à l'âme; ensuite et par l'intermédiaire de la Troisième Personne, les deux autres en nous deviendraient présentes.

Il n'en va pas ainsi.

La divinisation qui résulte de notre Incorporation au Christ, — en quoi consiste, plutôt,

notre Incorporation au Christ, — est une œuvre nécessairement commune à la Trinité tout entière (1). C'est d'un cœur commun et par un commun bienfait que les Trois Personnes « déiformisent » le membre du Christ.

Cependant, il n'est pas inutile de mettre en vedette, dans cette opération, pour commune qu'elle soit aux Trois Personnes, le rôle qui revient à l'une d'entre elles, à la Troisième.

Et cela pour une première raison : des textes en grand nombre, qui sous-entendent mais ne mentionnent pas le Père et le Verbe, mentionnent expressément le Saint Esprit. Invitation évidente à lui reconnaître sa juste place.

On se souvient de la formule de Gabriel à l'Annonciation : « Le Saint Esprit viendra en vous, ô Marie. » L'Ange veut-il signifier que seule la Troisième Personne est en cause ? Manifestement, non. Mais elle était moins familière à la pensée juive. D'où l'opportunité d'une mention spéciale. Dans tout l'Ancien Testament, en effet, le Saint Esprit n'est pas nommé explicitement. Dieu veut qu'au début du Nouveau il soit mis en relief. Mais ce n'est qu'en apparence une formule exclusive. Il faut entendre, non pas : « le Saint Esprit viendra *seul* », mais « il viendra *aussi*, ne l'oubliez pas ».

(1) Puisqu'elle constitue une opération *ad extra*. Léon XIII la rappelait dans sa lettre : *Divinum illud*. Le Concile du Vatican, d'ailleurs, tenait prête une définition sur ce point.

Où il est question de faire naître et de développer spirituellement le Christ en nous, le sens est le même : affirmatif et non exclusif.

Ainsi faut-il lire saint Jean : « Nul ne peut entrer au royaume s'il ne renaît dans l'eau et le Saint Esprit » (1) — ou encore le dialogue avec la Samaritaine (2), suivi du commentaire sur l'Eau Vive, donné par l'Apôtre au chapitre septième : « Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croient en lui » (3).

Les textes des Pères, surtout des Pères grecs, sont innombrables : « Le Christ habite en nous par le Saint Esprit » (4), — ou encore : « L'union avec Dieu se fait par l'Esprit : car Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs pour y crier : Abba, Père » (5).

On dira : il n'est guère possible que mention si expresse et si répétée soit faite du Saint Esprit s'il n'y a pas, pour la justifier, un motif.

Le motif existe.

Si Dieu veut, en effet, que nous honorions sa divine Unité, il veut aussi que nous reconnaissions la Trinité des Personnes, et que nous *attribuions* à chacune d'elles les actions qui ont une certaine

(1) *Joan.*, III, 4-5.
(2) *Ibid.*, IV, 10-14.
(3) *Ibid.*, VII.
(4) Saint Cyrille d'Alexandrie.
(5) Saint Basile. — Voir textes et références dans Terrien : *La Grâce et la Gloire*, t. I, pp. 395 et suiv.; t. II, pp. 376 et suivantes.

analogie, un rapport particulier, avec les propriétés exclusives de ces Personnes adorables.

Le Père est Premier Principe; le Fils est l'Engendré; le Saint Esprit, le terme infini des divines complaisances du Père et du Fils dans leur infinie beauté.

Il sera donc naturel d'attribuer au Père l'adoption; au Fils la régénération; au Saint Esprit la mission de graver en nous la ressemblance du Père et du Fils.

Et pour parler seulement du Saint Esprit, — puisqu'il est, dans les profondeurs de Dieu, le fruit de la commune *Sainteté* du Père et du Fils, sera-t-il arbitraire de le considérer spécialement, dans l'œuvre à Trois de notre divinisation, comme le *sanctificateur* par excellence; — puisqu'il est, en Dieu, le fruit de la commune *Dilection* du Père et du Verbe (1), de le considérer, dans l'œuvre à Trois de notre divinisation, comme le foyer par excellence de la *charité?*

Sainteté, Amour. Ces mots résument l'œuvre de notre « déiformation ». Que, là où il s'agit de sanctifier, l'Esprit *Saint* soit mis en particulier relief; et là où il s'agit d'une œuvre d'amour que l'Esprit d'*Amour* soit spécialement nommé, rien de plus indiqué (2).

(1) Le XI[e] Concile de Tolède, dans sa magnifique profession de foi, dit du Saint Esprit qu'il procède en même temps du Père et du Fils : « car il est la *charité* ou la *sainteté* de l'un et de l'autre ».

(2) Il existe un amour, en Dieu, commun aux Trois Per-

« Il n'y a que les chrétiens, s'écriait Bossuet, qui puissent se vanter que leur amour est un Dieu. Dieu est amour... O divine théologie » (1). Et de cette divine théologie, la partie la plus divine ne serait-ce point que celui qui est en Dieu l'Amour personnel daigne, par sa « merveilleuse conjonction » avec nous (2), opérer notre Incorporation au Sauveur Jésus?

II

Toutes les formules de l'Église pour nous parler du Saint Esprit se ramènent à deux. Il est la réalité *la plus haute* : *Donum Dei Altissimi*; la réalité *la plus nôtre* : *Dulcis hospes animae.*

Hôte du ciel, et donc infiniment éloigné; hôte de l'âme, et donc infiniment rapproché. Le *Très Haut* par son lien d'incompréhensible intimité avec le Père et le Verbe; le *Très près* par son lien d'invraisemblable intimité avec le cœur juste.

Nous apprécions, et certes il le mérite, le don qui nous a été fait du Verbe. Avons-nous autant d'estime pratique pour le don qui nous a été fait

sonnes : l'Amour *essentiel.* Mais le Saint Esprit est seul à posséder la divinité par voie de dilection, et précisément en tant qu'elle est amour; d'où son nom propre : l'Amour *Personnel.*

(1) 1er *Panégyrique de saint François de Paule.*

(2) *Mira conjunctio.* Le mot est de Léon XIII dans l'encyclique sur le Saint Esprit.

de l'Esprit? Comparant entre elles la merveille de l'Incarnation et celle de l'Habitation du Saint Esprit dans nos âmes, le don du Verbe à nous tous et le don du Saint Esprit à chacun de nous, le fondateur des retraites bretonnes au XVII^e^ siècle, le P. Huby, dans sa *Retraite sur l'Amour de Dieu*, s'exprime ainsi :

« Le Père et le Saint Esprit ont aimé le monde jusqu'à lui donner le Verbe éternel par l'Incarnation...

Le Père et le Verbe ont aimé le monde jusqu'à lui donner le Saint Esprit, l'amour personnel du Père et du Fils.

Ce second présent, si on le considère en lui-même, n'est pas et ne peut être plus grand que le premier; cependant si on l'envisage dans ses circonstances, il nous est plus avantageux que le premier même, c'est Jésus-Christ qui nous en assure.

L'Incarnation constitue un bien général et universel, donné au monde entier, sans acception de personne. Mais la présence réelle du Saint Esprit dans nos cœurs, fruit de la glorieuse Ascension de Jésus-Christ, est un privilège réservé aux seuls chrétiens, ou plutôt aux justes de la loi de grâce.

A quelle gloire ne nous élève pas cette espèce d'incarnation du Saint Esprit dans nos cœurs! etc... (1) »

(1) P. Vincent Huby : *Retr. sur l'Am. de Dieu*, 7^e^ jour, 3^e^ médit., 1^er^ point.

« Si j'étais vous, s'exclamait devant un pareil prodige une âme sainte, ce n'est pas moi que je choisirais! » (1).

Lui, c'est justement nous qu'il a choisis. Comme il faut, pour cela, que vraiment il soit Lui!

Mais si j'ai peine à contempler le Saint Esprit dans le tabernacle trop fruste que moi-même je suis, voici un reliquaire autrement grandiose et infiniment plus attirant : — Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La grâce sanctifiante comporte la présence en nous de l'Incréé. Or, la grâce sanctifiante, Notre-Seigneur, comme chef de l'Humanité rachetée, la possède en plénitude. Il possède donc en plénitude le Saint Esprit (2).

Quelles divines merveilles va produire en Notre-Seigneur la présence de l'Amour Personnel, — du Saint Esprit.

Nous ne sommes pas réduits sur ce point aux conjectures. Le Saint Esprit se manifeste en maints endroits comme l'animateur des démarches du Sauveur Jésus.

Le Saint Esprit, d'après l'Épître aux Hébreux, inspire les résolutions rédemptrices du Verbe (3). Au Verbe, une fois Incarné, le Saint Esprit dicte

(1) Poulain : *Journal de Lucie-Christine* (Beauchesne), p. 78.

(2) Notons qu'il le possède déjà au titre de son union hypostatique.

(3) *Heb.*, IX, 14. « ... Combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit Éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu. »

la plupart de ses gestes. Le Sauveur va au désert « conduit par l'Esprit » (1). Pour le retour du Jourdain, le Saint Esprit intervient encore (2).

On en appelle à la compassion du bon Maître. Le Saint Esprit tient le Cœur de Jésus ouvert à la miséricorde, et nous fait trouver, en ce Sauveur adorable, un intercesseur de tous les instants (3).

Si l'on ouvrait cet écrin vivant, ce réceptacle d'amour qu'est le Divin Cœur du Verbe Incarné, on verrait, au milieu, ce diamant incomparable : le Saint Esprit. Comment, d'ailleurs, le culte de l'Esprit d'amour ne s'harmoniserait-il pas au mieux avec le culte du Cœur rempli d'amour, du Sauveur Jésus?

Ainsi, la dévotion au Saint Esprit reste la dévotion à une réalité purement spirituelle; — c'est le Verbe, en effet, qui s'est incarné, non le Saint Esprit; — mais cette réalité purement spirituelle, en la contemplant dans le Sauveur Jésus, je la saisis au centre d'une autre réalité dont mon imagination aperçoit les contours humains. Combien cela facilite mon intimité.

Si je dis : l'Esprit Saint, je songe immédiatement à l'inaccessible; — l'Esprit de Jésus, j'évoque immédiatement le personnage Humano-divin qu'est Notre-Seigneur. J'ai l'impression très nette que

(1) *Ductus est in desertum a Spiritu* (*Mt.*, IV, 1). — Et saint Marc, plus énergiquement : *Spiritus expulit eum in desertum* : L'Esprit le poussa au désert.

(2) *Plenus Spiritus Sancto regressus est a Jordane* (*Luc.* IV, 1).

(3) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Heb.*, VII, 25).

l'Inaccessible est devenu plus proche. Il reste réalité purement spirituelle; mais de richesse en soi inattingible, voilà qu'il devient une richesse du Christ, et, pour autant, moins absolument hors de mes prises.

Le Fils, qui est le chemin pour aller au Père, se trouve ainsi pareillement le chemin pour mieux trouver le Saint Esprit.

Et c'est entre le Fils et le Saint Esprit une étrange rivalité; cela devient un problème et presque un cercle, de savoir si nous sommes incorporés au Fils parce qu'unis au Saint Esprit, ou bien unis au Saint Esprit parce qu'incorporés au Fils. En réalité, les deux opérations, au résultat, en forment une seule. Chassé-croisé, dirait-on. Non pas : triomphe de l'unité. Nous sommes incorporés au Christ parce que le Saint Esprit s'empare de nous, et le Saint Esprit s'empare de nous parce que nous sommes incorporés au Christ.

III

Si nous savions le don de Dieu! Si nous savions que l'incorporation au Christ, c'est cela : posséder en soi l'Esprit du Christ, l'Esprit de lumière et d'amour, avec ses mille qualificatifs du *Veni Creator* ou du *Veni Sancte Spiritus et emitte cœlitus*, l'Esprit capable et infiniment désireux de « créer en nous un cœur nouveau ».

Sainte Thérèse, encore enfant, aimait à prier

devant une image fixée aux murs de sa chambre et qui représentait Jésus au puits de Jacob, ayant à ses pieds la Samaritaine. Ne peut-on croire que la sainte a puisé là, dès sa prime jeunesse, l'intelligence et le goût du « mystère intérieur », de cette vie dans l'Esprit dont elle parlera si excellemment?

Exemple d'ordre privé. Voici langage officiel. L'Église nous prévient : *Sic nos tu visitas sicut te colimus*, c'est-à-dire : « Dans la mesure même où nous vous honorons, ô Esprit Saint, dans cette même mesure vous nous rendez visite ».

Que doivent espérer des attentions du Saint Esprit à leur égard ceux qui n'ont, pour le Saint Esprit, aucune attention. Cette manière de talion ne les préoccupe pas?

Avec, si l'on veut, mais *avant* les dévotions adventices et de second ordre, ayons les dévotions de premier plan. Non sans une certaine verdeur, un moderne parle ainsi de notre dévotion trop chétive au Saint Esprit.

« Après avoir sculpté un Christ aux bras verticaux, afin de signifier qu'il n'expiait point pour tous les hommes, Port-Royal s'est contenté de biffer la colombe. Ce fut fini bientôt, jusque dans la société laïque, des chevaliers et du viel ordre royal du Saint Esprit. Tout ce qui rattachait au Jansénisme prit à tâche de plonger dans l'oubli le culte de la Troisième Personne. Ne pouvant altérer tout le bréviaire, on daigna lui laisser la fête de la Pentecôte; mais on ne craint pas,

aujourd'hui encore, dans certaines paroisses, d'y placer les premières communions, comme pour détourner vers le Christ le peu d'hommages qui restaient au Saint Esprit. »

Le premier devoir d'un membre de Jésus-Christ vis-à-vis de l'Esprit de Jésus-Christ est le devoir d'un respect attentif pour Celui qui veut bien être en lui le grand « Présent », c'est-à-dire non seulement le grand *Don*, mais le grand « Toujours là » (1), celui qui nous permet à chaque instant « une intime société dans le Christ » (2), une véritable « vie dans le ciel » (3), si nous voulons. « Hélas! gémissait Gratry, ce qui est peuplé dans notre âme, c'est la surface. Et quand aux profondeurs, là où vous êtes, ô Esprit Saint, qui êtes au sanctuaire secret, au centre de l'abîme, je n'y vais point. Et pourtant, ô mon Dieu, ne m'avez-vous pas montré un jour le fond de l'abîme et ce lieu caché où vous êtes, dans les racines et dans les profondeurs... (4) ».

De quelle empreinte autrement chrétienne seraient marquées nos vies, si nous pratiquions, l'esprit de foi; si, dans le pêle-mêle de nos actions nous rendions de fréquentes visites « au fond de notre cœur, à notre unité et à notre image

(1) Chez celui, bien entendu, qui vit en grâce.
(2) *Col.*, III, 3.
(3) *Phil.*, III, 20.
(4) Gratry : *Commentaire sur saint Mathieu*, t. I, p. 74; et au t. II, p. 136.

divine (1) ». Notre existence, même bonne, n'a qu'un rendement médiocre, parce que notre attention se disperse trop. Nous sommes à la merci de chaque action, et, entre deux de nos actions, nous nous réservons à peine la minute de silence et de lumière qui nous mettrait face à l'Esprit vivificateur présent en nous, mais paralysé par nous, oublié par nous, laissé à son obscurité dans notre fond d'âme et attendant vainement un regard, un cri du cœur, un mouvement d'amour.

Conseil, dira-t-on, pour âmes appelées à d'exceptionnelles intimités avec Dieu.

D'abord, que savez-vous si vous n'êtes pas de ces âmes appelées à d'exceptionnelles intimités? Que savez-vous jusqu'où Dieu ne vous mènerait pas, si vous étiez plus généreux, plus attentif?

Mais soit! vous êtes un membre du Christ, comme tous les membres du Christ, un chrétien comme tous les chrétiens, un de ceux qu'on nomme — Dieu veuille que ce ne soit jamais par antiphrase! — les simples « fidèles », un de la masse — avec, puisque vous lisez ce livre, le désir d'être, dans cette masse, une âme fervente; à vous justement l'instante invitation de vivre de la foi s'adresse.

Quelle source d'énergie vivante nous posséderions, si nous mêlions davantage à notre vie la

(1) Ruysbrock.

pensée du Saint Esprit présent et nous incorporant de façon continue à Jésus-Christ, si, chaque fois que nous avons fini d'agir, l'aiguille intérieure, doucement, venait se reposer en ce point d'équilibre, nullement point mort comme dans une machine au repos, mais point vivant d'où l'on ne s'écarte qu'à bon escient, et toujours avec l'idée d'y revenir au plus tôt, par le jeu spontané de l'être surnaturalisé, — d'instinct.

« Allons à notre propre cœur; écoutons et obéissons », conseillait le P. Judde. « Que *plus de la moitié de nous-mêmes* soit toujours là, s'il se peut, attentive à ce qui s'y dit, à ce qui s'y passe, et je réponds de votre perfection (1) ».

O l'excellent conseil!

Toutes les fois qu'on est obligé de « remplir l'office de Marthe », le faire joyeusement, sereinement, vaillamment, sans arrière-pensée ni regret, toujours et uniquement en vue de Dieu, et, dans la mesure la plus large possible, « en Dieu et avec Dieu »; sitôt que nous ne sommes plus appelés « au dehors » par la charité ou le devoir d'état — et dans ces cas, le mot « dehors », en réalité, convient-il? — rentrer au plus vite à l'intime de l'âme, et là, dans un humble et cordial effort, avec un respectueux amour, reprendre « l'office de Madeleine », s'appliquer à retrouver Dieu, ou mieux — car dans l'hypothèse on ne l'avait pas vraiment quitté — s'appliquer à

(1) Judde : *Œuvres*, t. V (*Exhortations*), p. 70.

retrouver sa présence plus explicitement reconnue et exploitée.

Voici l'idéal que se fixait un des premiers compagnons de saint Ignace, le P. Natal :

« *Fieri quidem, si assuescas in Christo, facile potest,* il arrivera facilement, si tu t'habitues à vivre dans le Christ, *ut quum alia agis,* qu'au milieu même des occupations ordinaires, *cor tuum sit Deo unitum,* ton cœur reste uni à Dieu, *non habitualiter solum vel virtualiter, sed et per simplicem orationem,* et ce par une prière continue et simple. De cela parlait Ignace quand il recommandait de vivre « dans le Seigneur » (1).

Erreur lourde d'espérer que pareille habitude de l'esprit de foi s'acquière en se jouant et sans effort. Mais pour opérer le travail, l'âme attentive — et généreuse — n'est pas seule. Quelqu'un la prépare et l'aide à vivre « dans l'Esprit », — l'Esprit Saint en personne. Lui seul peut disposer le cœur à sa propre venue; lui seul peut se faire en nous un accueil digne de lui.

Seul l'Esprit de Vie peut mener à la vie « *dans l'Esprit* », laquelle n'est autre que la vraie vie « *dans le Christ* ».

Au moment où Tobie va se mettre en route, un personnage, juste à point se présente, et « qui connaît le chemin conduisant au pays des

(1) *Mon. Hist. Soc. Jesu* : *Epistolæ P^is Natal*, t. IV, pp. 722, 723.

Mèdes (1) ». Quelle aubaine! Les deux pèlerins, tout le long du voyage, chemineront de conserve.

« Quand on eut préparé tout ce qu'ils devaient emporter, Tobie fit ses adieux à son père et à sa mère, et il se mit en route avec l'ange ».

Il nous faut, nous aussi, quitter bien des choses pour « nous mettre en route avec l'ange », mais, si nous sommes généreux, l'ange nous accompagnera, un ange plus grand que Raphaël, l'Ange par excellence, l'Envoyé par excellence, l'Esprit Saint.

« — Connais-tu la route qui conduit au pays des Mèdes? »

« — Je la connais. J'ai souvent parcouru tous ces chemins ».

Pourquoi faut-il que le Saint Esprit les ait si souvent parcourus seul, ces chemins qui conduisent à la Vie Vraie!

Ne nous séparons pas de ce guide. Un bon compagnon d'armes, c'est presque la victoire assurée. Quand ce compagnon d'armes s'appelle l'Esprit même du grand Victorieux, le « presque » disparaît : le triomphe est certain.

(1) *Tobie*, v, 5-23.

LIVRE III

Origine de notre Incorporation au Christ Jésus.

CHAPITRE PREMIER

Par rapport au Père qui l'a voulue.

I. — L'Origine de notre incorporation — du point de vue du *Père* — se confond avec *notre prédestination à la grâce.*
II. — Miséricorde de ce *Père* acceptant de livrer son Unique pour sauver ses adoptifs.
III. — Incarnation et Rédemption.

« Vous tous qui avez été *baptisés* dans le Christ, vous avez revêtu le Christ (1) ».

Le sacrement qui nous incorpore à Jésus-Christ est le sacrement qui nous fait chrétien. Le sacrement qui nous fait chrétien, c'est le *Baptême.*

Si donc après avoir établi *le fait* de notre

(1). *Gal.*, III, 27.

incorporation à Jésus-Christ et posé la question du *comment* de cette incorporation, en avoir montré *l'effet principal*, à savoir la communication, à notre âme, de l'Esprit Saint et avec Lui du Verbe et du Père, — l'on recherche *quand* a lieu cette entrée en participation de privilèges aussi singuliers, il faut répondre : le jour où tout petit enfant nous avons été apportés à l'église de notre paroisse et où le prêtre a prononcé sur nous, en versant un peu d'eau, les paroles divinement opérantes : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ».

C'est là le « quand » *par rapport à nous.*

Mais on peut élargir la question — à l'imitation de saint Paul — et étudier quand, *par rapport à Dieu*, nous avons été incorporés au Christ, quand *par rapport à Jésus-Christ lui-même.*

I

Par rapport à Dieu. — Il s'agit ici d'un « quand » éternel, s'il est permis d'allier ces deux mots — et nous sommes en présence du mystère adorable de la prédestination à la grâce.

« Louons, bénissons Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, écrivait saint Paul, qui, nous donnant son fils unique pour médiateur, par l'Incarnation, et nous unissant, par le baptême, à ce divin médiateur, nous a comblés de toutes sortes de bénédictions spirituelles, en Jésus-

Christ. En vue de ce même Jésus-Christ, il nous a élus de toute éternité, afin que, par la charité, nous soyons saints et sans tache, non seulement devant les hommes, mais devant Dieu qui nous a prédestinés pour être ses enfants adoptifs, non à cause de nos mérites, mais en vue des mérites de Jésus-Christ, par une pure volonté de sa miséricorde, et afin que la louange et la gloire en reviennent à sa grâce, cette grâce qu'il lui a plu de nous donner en Jésus-Christ, son fils bien-aimé (1) ».

Comment exprimer une pensée, si pleine, si dense, si débordante d'amour pour Dieu et ses incompréhensibles miséricordes et pour le Christ Jésus, médiateur ineffable de la vie du Père; comment traduire, sans le déformer ou l'affaiblir le texte de l'Apôtre qui veut, d'un seul tenant, énumérer toutes les bénédictions données par Dieu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, et qui pour cela, montant à la source de toutes les bénédictions, s'élève jusqu'à notre élection éternelle dans les profondeurs de Dieu, et, l'instant d'après, nous met en présence de l'exécution temporelle de ce décret! (2).

(1) *Eph.*, ch. I.

(2) Maeterlinck, le traducteur très profane d'un ouvrage très mystique, « *L'ornement des noces spirituelles* » de Ruysbrock l'Admirable (2e Éd., Brux. 1908, p. 18) note très justement que les mots « ont été inventés pour les usages ordinaires de la vie, et ils sont malheureux, inquiets et étonnés, comme des vagabonds autour d'un trône, lorsque de temps en temps quelque âme royale les mène ailleurs ». — Jamais mieux qu'ici n'apparaît cette détresse des mots aux prises avec le mystère.

L'acte le plus sublime du temps, notre sanctification par Jésus-Christ; l'action la plus mystérieuse de l'éternité, notre prédestination à la sainteté par Dieu, voilà tout ce que renferme la phrase de l'Apôtre. Elle réunit ces deux mystères constituant un seul et unique bienfait, pour mieux proclamer la grandeur incomparable de la grâce qui nous sacre fils de Dieu et frères du Christ, en vertu des mérites de ce bien-aimé Jésus-Christ (1).

Que sommes-nous pour que Dieu, ainsi, de toute éternité, ait pensé à nous, nous ait aimés, nous ait élus, nous ait destinés à la gloire de la divine filiation, en vue de nous appeler, à un moment donné du temps, à l'aimer, à le bénir, à le servir!

Il est singulier que nous n'ayons pas davantage la notion de ce qu'il y a d'extraordinaire dans ce monde de la foi. Nous ne trouvons pas cela étrange d'être *aimés* de Dieu, aimés de Dieu *jusque là*. Dès l'éternité, Dieu pense à nous, songe à nous tirer du néant; dès la première idée qu'il a de nous, c'est-à-dire depuis toujours, il se met à nous aimer sans mesure jusqu'à décider de nous appeler à une intimité si grande, si absolue, qu'on se sent pris de vertige à essayer de la sonder; à une intimité qui nous mettra en participation

(1) *In laudem gloriæ gratiæ tuae in qua gratificant nos in dilecto filio suo* (*Eph.*, I, 6).

étroite de son privilège le plus incommunicable, de celui-là même qui le constitue dans son être de Dieu.

Et cet amour, planant ainsi sur nous avant même notre entrée dans l'existence, cet amour sans fond, infini, déroutant, est si bien ancré à l'intime de Dieu, fait tellement corps avec Lui, que si la race aimée de la sorte vient à prévariquer, la volonté d'amour du Dieu trois fois saint demeurera malgré tout volonté d'amour, ou plutôt, car il faut céder quelque chose aux imprescriptibles droits de la justice, cette volonté d'amour se transformera en une volonté de miséricorde; et le Père, par une sorte de ruse contre lui-même, ne pouvant consentir à laisser damner ceux qu'il a choisis pour ses enfants, fera incarner son propre Fils en la chair de ceux-là qui ont péché contre Lui, comme s'Il ne pouvait supporter de ne pas combler cet abîme qui Le sépare de nous. Il ne fera rien à demi. Pour s'imposer de façon irrésistible à nos esprits lents à croire et fermés à l'intuition de l'Amour, il donnera « commission au Verbe » de s'incarner, il le fera solidaire de ce péché vis-à-vis duquel, après l'avoir commis, nous étions impuissants, et, — nous le dirons bientôt, — l'envoyant à la croix, il conquerra, grâce à cette réparation surabondante offerte pour nous, le droit qu'il semblait avoir perdu de continuer à nous aimer, à nous aimer au delà de tout amour, le droit de recommencer à se donner au delà de toute

expression, de nous communiquer à nouveau sa vie divine.

Mais alors, Dieu nous aime plus que son propre fils? Dans un certain sens, oui. Avec une singulière énergie d'expression, Salvien n'hésite pas à le déclarer : « *Plus amat nos Deus quam Filium Pater* ». Et il continue : « Cela se manifeste à l'évidence. Il nous aime plus, nous, ses fils, que son Fils, ses adoptifs que son unique, ses enfants coupables que son Fils Dieu comme Lui. La preuve? Il a livré celui-ci pour sauver ceux-là! (1). »

Bossuet, dans son premier sermon pour le vendredi de la semaine de la Passion, développe largement ces vues de foi.

« Dieu a un fils qui est égal à lui-même, qui contente entièrement son amour, comme il épuise sa fécondité; et néanmoins, ô bonté, ô miséricorde! ce Père ayant un Fils si parfait ne laisse pas d'en adopter d'autres. Cette charité qu'il a pour les hommes, cet amour inépuisable et surabondant, fait qu'il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin, des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur.

(1) *Evidens quippe res est, quod super affectum filiorum nos diligit Deus, qui propter nos Filio suo non pepercit. Et quid plus? Addo, et hoc Filio justo, et hoc Filio unigenito, et hoc Filio Deo. Et quid dici amplius potest? Et hoc pro nobis, id est pro malis, pro iniquis, pro impiissimis.* (*De Gubernatione Dei. P. L.*, t. LIII, *col.* 81.)

« Bien plus, il livre son propre fils à la mort pour faire naître les adoptifs. C'est la même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie — et qui nous adopte, nous vivifie, et nous régénère... Son amour inventif et ingénieux lui a heureusement inspiré, pour ce dessein de miséricorde, de perdre en quelque sorte son Fils, pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits. Enfants d'adoption, que vous coûtez donc au Père éternel! (1) »

II

Singulière invention, de la part de Dieu. Livrer son Verbe pour sauver cette misère que nous sommes! Dieu lui-même nous avertit : « toute chair est néant », une paille, moins que rien. Et pour le bien de ce néant, pour la délivrance de ce néant, Dieu livre son Tout, Celui qui est égal à Lui-même. Il consent à ce fait invraisemblable, inadmissible, et pourtant réel, absolument réel : le Verbe s'unissant à cette chair, à ce rien, à ce néant; le Verbe, selon le stupéfiant raccourci de saint Jean, le Verbe devenant chair : *caro factum.*

Bien mieux, le Père, pour le bien et la consolation de ce néant pécheur que nous sommes,

(1) Premier *Sermon pour le Vendredi de la Semaine de la Passion*, 1re p. (Vivès, t. IX, p. 518).

consent à cette vie de travail et de pauvreté du Christ, à ces trente-trois années de misère entre ces deux abîmes : la crèche, la croix!

Vraiment, nous rêvons. Dieu n'a pu faire cela. Ses préférences sont trop bizarres et ses trouvailles monstrueuses. Faudra-t-il l'imaginer un personnage jaloux, avare de ses privilèges, tatillon à l'excès quand il s'agit de son honneur, et voulant à tout prix, — fût-ce au détriment de son Verbe, — que cet honneur, lequel venant de nous est si peu de chose, lui soit totalement rendu? Mais il n'y a pas de proportion entre ce maigre contingent de gloire extrinsèque, c'est-à-dire qui ne change rien à sa nature, n'ajoute rien à sa gloire intime et substantielle, et cette démarche inouïe de son Fils! Bien plus, faudra-t-il nous représenter Dieu un être barbare et avide de sang? Il peut nous sauver à moindres frais, c'est-à-dire en ne demandant à son Fils, dans l'hypothèse où il voulait nous sauver par lui, que le moins possible. Et il exige, au contraire, la réparation maxima, le sacrifice du Sauveur jusqu'aux affres du jardin de l'Agonie et jusqu'au martyre du Calvaire!

N'y a-t-il pas là un égoïsme transcendant se doublant d'une cruauté qui répugne à la bonté comme à la sagesse de Dieu?

En premier lieu, gardons-nous d'imaginer, sur le modèle protestant, un Dieu « à l'esprit étroit », aux exigences mathématiques, faisant du culte qui lui est dû une arithmétique intransigeante

et assez ridicule : « On m'a fait tort de dix, j'exige une réparation pour dix ». Ayons, par contre, *la notion nette du péché*. Un seul péché, de soi, motiverait l'anéantissement de tout le créé. Encore ne serait-ce point punition rigoureusement adéquate. Voilà qui jette quelque lumière sur les exigences réparatrices de Dieu!

L'Ancien Testament représente parfois le Très-Haut animé de l'esprit de vengeance. Israël a péché, Dieu s'irrite. Qu'y a-t-il sous ces expressions un peu gauches, sous ces images, qui, un peu forcées, deviendraient inexactes? Ceci qui est absolue vérité. En se dérobant par sa faute à l'ordre de la Justice rémunératrice et bienfaisante, l'homme est tombé nécessairement sous l'ordre de la Justice vindicative, c'est-à-dire punissante. Cela ne va nullement contre la bonté de Dieu. Le contraire irait directement contre la sagesse et les exigences même de son être. Dieu est Dieu, il ne peut pas, sous peine de se nier lui-même, rester indifférent à l'offense et l'agréer à l'égal d'un hommage. Non pas que nos hommages lui apportent quoi que ce soit dont son être intime manquerait, et que nos fautes lui enlèvent quoi que ce soit dont son être intime aurait besoin; Dieu est immuable et, dans son « plan », rien ne bouge. Mais sur notre plan à nous, l'ordre a été bouleversé; il demande à être rétabli. La sagesse et la justice de Dieu l'exigent. Sinon c'est la prime au désordre; le pécheur pouvant dire à Dieu : je t'offense et cela impunément; ta bénignité t'empêche de me punir.

Une remarque analogue au sujet de plusieurs textes du Nouveau et surtout de l'Ancien Testament qui semblent prêter à Dieu un certain goût du sang; goût des sacrifices de boucs et de brebis, dans l'Ancienne loi; goût de l'immolation du Sauveur, dans le Nouveau. Dieu ne se complaît nullement au métier de bourreau, on ne trouve rien en lui des instincts barbares des foules aimant à voir couler le sang des arènes ou promener dans les rues la tête de la princesse de Lamballe.

Il a permis le sacrifice du Sauveur, c'est vrai, et personne jamais n'éclairera complètement ce mystère d'amour pour nous. Mais n'oublions pas que ce sacrifice, le Sauveur ne l'a pas offert contraint et forcé; il l'a offert spontanément, librement, en ratifiant par amour la volonté de justice et d'amour de son Père. Il n'y a donc pas barbarie, mais deux fois amour; il ne reste rien du reproche de sévérité aveugle et d'intransigeance implacable.

En laissant cours à la justice, Dieu n'est nullement barbare, puisque le sacrifice est spontané dans celui qui endosse la réparation; — spontané dans le Verbe qui, voyant l'insuffisance des réparations antiques, de lui-même déclare : « *Ecce venio*, Je m'offre, me voici! » — spontané dans l'Humanité du Sauveur dont le sentiment fondamental sera justement de ratifier, avec toute sa puissance d'aimer, cette volonté salvatrice du Verbe.

III

Mais puisqu'un rien suffisait de la part du Sauveur, — saint Thomas et tous les auteurs l'accordent, la plus élémentaire réflexion nous le crie — pourquoi tout ce sang, pourquoi ce déploiement de tortures? Soit, la venue sur terre, mais la montée sur la croix! Passe pour l'Incarnation, mais la Rédemption, et une pareille Rédemption!

Répliquer : Dieu l'a voulu ainsi, est peut-être la réponse la plus adéquate. Mais cela ne donne guère satisfaction au sentiment. On comprendrait encore « *homo* » — mais « *vermis et non homo!* »; homme, oui, mais ver de terre! le « *Verbum caro* » de Jean, soit! mais le « *virum dolorum* » d'Isaïe! C'est trop vraiment!

Réfléchissons. Du moment que le Verbe entreprend de descendre, qui donc lui marquera où il lui convient de s'arrêter? Du moment qu'il se met en frais de sacrifice, où la mesure convenable, où la mesure dépassant les limites? On s'étonne au terme de son sacrifice. Ne faudrait-il pas s'étonner plutôt à l'origine de son sacrifice, et dès qu'il commence à s'abaisser. Une fois sur la route, un peu plus ou un peu moins ne doit pas tant nous surprendre. Le moindre de ses abaissements est aussi indigne de lui que le plus exa-

géré, répugne tout autant à sa dignité personnelle que celui qu'il a choisi.

Évidemment, celui qu'il a choisi nous paraît formidable. Mais encore une fois, tout autre, — parce qu'émanant d'un Dieu, — en soi, ne l'eut pas été moins. Le heurt déconcertant se produit à la rencontre non des deux mots : *homme* et *crucifié* — mais à la rencontre des deux mots : *Verbe* et *chair*, homme et Dieu.

Plus formidable en réalité que la Croix, la crèche!

De « petit enfant » à « souffrant », il n'y a pas loin! D'homme qui naît à homme qui pleure, la distance est vite franchie. Ne savons-nous pas d'expérience personnelle qu'être homme et homme de douleur, c'est même chose! Mais de « Dieu » à « homme », de « Verbe » à « chair », voilà la distance : un abîme!

C'est moins la Rédemption qui écrase que l'Incarnation. A la rigueur, la croix, je comprends. Homme tout court, quand on aime, on va non peut-être jusque là, mais dans ce sens, dans cette direction...; on accepte de souffrir pour ceux qu'on aime : c'est dans la ligne de nos façons de faire humaines. Pour plongé que je sois dans l'admiration à la pensée qu'il s'agit d'un Dieu, je sais qu'il est homme et j'ai un point de repère dans l'âme humaine quand elle est haute. Avec l'Incarnation, nous voilà en pleine psychologie divine, purement divine. Dieu seul pouvait trouver cela; je n'ai plus aucun repère, je ne sais plus

rien, j'ai perdu pied, je vais à la dérive, et je n'ai pour m'accrocher que les explications de tout à l'heure, qui restent tremblantes et troublantes en face de ce raccourci saisissant : *Verbum Caro*, le Verbe devenu chair.

On représente toujours la crèche sous son aspect touchant. Touchant oui, mais formidable aussi, et plus formidable que touchant. Cela n'enlève rien aux profondeurs de mystère enfermées dans cet autre mot : la Croix (1).

Car l'objection subsiste. De ce qu'un mystère, à côté, peut sembler plus grand, cela ne fait pas que la Croix ne soit un insondable abîme.

Pourquoi, pourquoi Dieu, pouvant se contenter du moindre geste de son Verbe incarné, a-t-il voulu ou permis cet excès de souffrances dont tout à l'heure, à propos du Christ, il nous faudra rappeler quelque chose.

Sans doute pour nous montrer le prix de la vie surnaturelle, qui, pour nous être rendue, devra coûter si cher.

(1) « O incompréhensible, fait compréhensible à cause de moi! O incréé, vous voilà créé! O inaccessible aux esprits et aux corps, vous voilà par un prodige de puissance, vous voilà palpable aux pensées et aux doigts! O Seigneur, que je vois la profondeur et la hauteur de la charité que vous nous avez communiquée dans cette incarnation!... Soyez béni, Seigneur, qui me faites comprendre que vous êtes né pour moi. Oh! quelle gloire de voir et de sentir comme je le vois, comme je le sens, que vous êtes né pour moi! Sentir cela en vérité, voilà la délectation, voilà la joie des joies. » Angèle de Foligno : *Livre des Visions et Révélations*. — Trad. Hello, 5e Éd., pp. 333-334.

Pour nous encourager dans nos difficultés. S'il n'y avait pas, à certains moments, dans la vie, l'exemple du Christ en croix et de sa mère, combien peut-être sombreraient dans le désespoir?

Pour nous donner une preuve irrésistiblement entraînante de la façon dont il nous a aimés, et dont son Fils, librement, a accepté de collaborer à cet amour. Nous rêvons d'un Dieu nous donnant une petite mesure de rachat, un rachat au rabais. Dieu n'est pas comme nous. Il ne fait rien en lésinant. Sa mesure est toujours la mesure large et largement comptée. Dieu fait tout plus que très bien. Dans la création, à l'homme parfait dans sa nature, il ajoute le surnaturel; il jette à profusion les étoiles et les insectes. Nous, à sa place, nous eussions borné le nombre des infiniments petits, et réduit à des dimensions plus raisonnables, plus bourgeoises, les infiniments grands. A quoi bon telle profusion! Le geste des Apôtres devant la profusion de parfum répandu par Madeleine marque la race infirme que nous sommes. Nous n'aimons pas qu'on en fasse trop!

Dans la Rédemption, Dieu garde sa manière. Comme à l'habitude il exagère. « *Nimia caritate qua dilexit nos* »; Dieu en fait toujours trop. C'est sa marque.

Mais comment le Père peut-il trouver sa gloire à voir son Fils dans l'ignominie des corps de

garde, le dénûment de la flagellation, les hontes de la croix?

Il y a là un fait, cela doit suffire à notre foi, mais pour le sentiment qui réclame ne peut-on ajouter :

C'est une majesté qu'une grande souffrance.

Le sacrifice grandit l'homme. Pourquoi ne grandirait-il pas l'Homme-Dieu? L'ignominie n'est qu'apparente. Jamais plus haute beauté morale ne s'est révélée ; et voilà où le Père a trouvé sa gloire.

Ajoutons : ce sacrifice, l'homme essayera de le reproduire. Si quelque louange monte pour Dieu de notre sol, ne jaillit-elle pas, surtout, de l'immolation acceptée, embrassée, recherchée pour l'amour du Christ et de sa croix. Que de gloire en moins pour Dieu si la Croix n'avait pas été là pour faire aimer le sacrifice. L'histoire de la gloire de Dieu sur terre se confond avec l'Histoire, dans les âmes généreuses, de la Folie de la Croix.

CHAPITRE II

... Au Fils qui l'a méritée.

I. — *Jésus-Christ* nous incorpore à Lui *au Calvaire.*
II. — Le mystère de *la Croix.*

I

Le Chapitre premier de la lettre aux Éphésiens, qui nous rappelle notre prédestination éternelle, par le Père, à l'Incorporation au Christ, nous marque également le moment précis où *le Fils*, Verbe Incarné, nous a incorporés à Lui dans le temps, et a fait de nous ses membres.

C'est au Calvaire, en offrant sa vie dans les affres du supplice, que le Sauveur nous a obtenu le rachat et que la grâce divine nous a été rendue (1).

Donc, plus encore que notre prédestination toute d'amour, et que l'acte même de notre première divinisation, le point le plus ineffable du mystère, le voici. Notre divinisation, pour nous être rendue, a coûté du sang.

(1) *In quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum, secundum divitias gratiæ ejus. Eph.*, I, 7; *Col.*, I, 14.

« Jetez, jetez les yeux, s'écrie Bossuet, sur Jésus, regardez-le parmi ses souffrances. Chrétiens, c'est de ces blessures que vous êtes nés : il vous a enfantés à la vie nouvelle parmi ses douleurs immenses; et la grâce qui vous sanctifie, et l'esprit qui vous régénère, a coulé sur vous, avec son sang, de ses veines cruellement déchirées. Enfants de sang, enfants de douleur!... (1) »

Nous sommes trop familiarisés avec le sacrifice de Notre-Seigneur; il ne nous émeut plus. Nous sommes habitués à estimer la croix une chose due, toute simple, normale. Cet épisode fait partie du cadre historique dans lequel nous vivons. Cela fut. Donc cela devait être. Et l'on passe à côté de ces merveilles d'amour comme s'il s'agissait d'un phénomène de mécanique ou de biologie, fatal, obligatoire, nécessaire; or, c'est librement que le Verbe s'est offert; il aurait très bien pu ne pas nous sauver, et surtout nous sauver par de tels moyens.

Tout à l'heure nous avons paru abaisser, au bénéfice de la crèche, le mérite de la croix. Cela n'est point.

La crèche peut sembler — sous certains rapports, — plus impénétrable; la croix n'en demeure pas moins le point culminant de la carrière du Sauveur.

Elle est si parlante, pour qui sait comprendre! Qui donc à la vue d'un « grand blessé » de la guerre

(1) *Œuvres oratoires de Bossuet*, Lebarq, t. III, p. 697.

ne s'est senti pénétré d'admiration et de pitié. Un grand blessé, lui aussi, le Christ, dont on lit — sans être remué! — ces textes désolants : « Il s'est anéanti »; « l'extérieur d'un esclave (1) ».

Nous sommes habitués à pareils mots; la formule n'étonne plus, et pour en découvrir la « réalité » il faut justement la briser, lui faire perdre sa qualité de formule, et saisir — à nu — dans son historique consistance, le fait invraisemblable mais certain, s'imposant avec sa tragique évidence, le fait vécu, « arrivé », douloureux, caché sous la formule.

... Le soir du premier Jeudi Saint. Imaginons que nous sommes un contemporain du Christ; les hasards d'une promenade ont porté nos pas vers les abords de Gethsémani.

Des plaintes, une voix!... Quelqu'un souffre; c'est là, de ce côté... Prêtons l'oreille.

« — Père!... »

Eh quoi! ce doit être un fils; il demande son Père.

« — Père..., que ce calice s'éloigne! Je ne peux pas le boire! »

Il s'agit d'un Père qui veut donner à son enfant un breuvage mortel en punition de quelque crime. Quel est ce drame? Approchons-nous.

Grand Dieu!... Là, derrière cet olivier, ce corps étendu. Voyez le blanc de sa robe. Elle fait une

(1) *Exinanivit semet ipsum; formam servi accipiens. Phil.*, II, 7.

tache claire sur le sol. Vite; il souffre trop; hâtons-nous!

Des sanglots montent, soulèvent sa poitrine... Eh quoi! mais d'où vient ce sang? Pauvre, pauvre blessé, un ennemi vous a roué de coups dans ce désert?

« — Un ennemi? Oui, hélas! Le péché. »

« — Dites-nous vite: qui donc êtes-vous?

« — Qui je suis?... Regarde, mon fils?... »

Eh quoi, voilà l'Homme? Ah! Seigneur, mais pourquoi être venu dans ces ténèbres tout seul?

« — Je n'étais pas seul; les « miens » m'ont accompagné. Ils sont... à quelque distance... Trois près du petit mur, là-bas. Huit à l'entrée du Jardin ».

Ces masses effondrées sur le sol, roulées dans des manteaux?

« — Tu les vois?

Qui sont-ils?

« — Je les appelle : « les miens ». Pauvres « miens! » Ils dorment. »

C'est vrai. Le Maître agonise à côté d'eux; ils dorment. Voilà les hommes!

II

La prière seule peut nous découvrir « la psychologie du Père ».

Elle seule encore peut nous révéler la psycho-

logie du Fils, à l'Agonie et au Calvaire, c'est-à-dire pénétrer ce que pense et veut le Christ à la minute même où il s'immole, comment, exactement au fait des rigoureuses exigences de la justice divine, et animé pour cette justice d'une zèle incomparable, il s'attache à proportionner la réparation à la faute et à procurer à son Père, insulté par nos révoltes, l'hommage de sa soumission parfaitement humble; comment, n'ignorant rien de notre dette, et, partant, de notre esclavage, il paie mille fois notre rançon et nous rétablit, en nous unissant à Lui, dans l'amitié de son Père; comment, ayant endossé notre vêtement de péché, il se trouve exposé aux rigueurs divines jusqu'à éprouver le sentiment d'une sorte de malédiction qui, à l'Agonie, l'écrase et lui fait suer du sang, et à la Croix lui fait endurer, dans le mystérieux abandon par son Père, une sorte de peine du dam (1).

Par quel prodige une âme hypostatiquement unie à la divinité peut-elle, en même temps, s'identifier avec les pécheurs jusqu'à « porter la responsabilité du mal moral », et vivre cet état contradictoire : se savoir juste au delà de toute expression, se sentir le porteur des

(1) Ces expressions se trouvent dans Bourdaloue, et après lui dans Mgr Gay et Mgr d'Hulst — L'auteur du *Dogme de la Rédemption*, M. Rivière, les trouve exagérées, — et certes elles demandent explication. Nous partageons l'avis du P. d'Alès que, si l'on veut aller jusqu'au fond de l'âme du Christ dans la Passion, il faut descendre jusqu'à ces abîmes.

fautes du monde entier, — qui jamais pourra l'expliquer? (1).

Plus que la table de travail, le prie-Dieu (2) aide à en deviner quelque chose.

Hélas! pour beaucoup le Sauveur est une figure très douce mais très vague, assez semblable à la silhouette floue aperçue dans la brume du matin par les Apôtres revenant de la pêche : « *Phantasma est* »; personnage indécis et flottant, mais non le vivant réel et familier dont on a entendu, s'adressant à soi et de tout près, les paroles; dans le cœur duquel on a plongé de tout près son regard. Saint Ignace, dans les *Exercices*, fait demander, à chaque fois qu'on médite sur Notre-Seigneur, la grâce — car c'est une grâce et de toutes la plus précieuse — « de le connaître intimement, afin de l'aimer plus ardemment et de le suivre plus fidèlement (3). »

Angèle de Foligno disait : « Qui connaît dans la vérité, celui-là aime dans le feu. » Et elle conseillait, pour « connaître dans la vérité », « une prière pure, continuelle, humble, violente...,

(1) Sur les différents sentiments (tristesse, crainte, etc.) qui ont pu agiter à certains moments l'âme de Notre-Seigneur, excellente mise au point dans Schwalm, O. P. : *Le Christ d'après saint Thomas d'Aquin* (Lethielleux) ch. VIII et IX.

(2) Comme modèle de théologie « priée », c'est-à-dire pleine de science et pleine d'*âme*, et pour autant excitatrice de la piété, signalons dans la *Revue apologétique* (13 mars, 1er avril 1922) les pages du P. Lebreton, auteur bien connu des *Origines du Dogme de la Trinité* (Beauchesne), sur l'*Agonie de Notre-Seigneur*.

(3) « *Intime cognoscam ut ardentius amem et studiosius sequar.* »

une prière pleine d'immenses désirs, qui supplie, et qui se précipite sur son objet. »

« L'homme aime comme il voit. Plus nous voyons de cet Homme-Dieu crucifié, plus grandit notre amour de la perfection, plus nous sommes transformés en Celui que nous voyons (1). »

La règle est immuable. Si nous voulons que le Christ devienne pour nous quelqu'un de « réel », quelqu'un de « vivant », — en un mot « quelqu'un » — il faut avoir, dans la méditation assidue, approché de très près la réalité de sa vie, de sa personne, de son œuvre.

« — Maître, où habitez-vous? »

« — Viens et vois. *Veni et vide.* »

« — Maître, le secret de vos souffrances?... »

« — Pourras-tu veiller une heure avec moi? »

(1) Angèle de Foligno. *Le livre des Visions*, p. 220 et p. 224 : « Sa vue, mon Fils, sa vue! Si l'homme voyait la Passion de l'Homme-Dieu par une parfaite contemplation, s'il embrassait d'un regard profond sa pauvreté, ses opprobres, ses douleurs, l'anéantissement qu'il a subi pour nous; si, par la vertu de la grâce, il voyait ces choses telles qu'elles sont, il suivrait Jésus-Christ par la pauvreté, par une continuelle compassion, par la route du mépris... Que ton cœur soit vide de tout, et que ton esprit n'essaie pas de se remplir de ce qui n'est pas Lui. Si la chose est trop haute, possède au moins et garde la connaissance du Dieu crucifié. »

Rarement âme sainte pénétra mieux les souffrances de Notre-Seigneur — jusqu'à être un jour « transformée en la douleur de Jésus crucifié » (p. 133) — Méditant la Passion, elle fait connaissance « avec l'infirmité totale », et laisse échapper ce mot : « Personne ne peut raconter la chose comme elle est. Si quelqu'un me décrivait la Passion telle qu'elle fût, je lui répondrais : C'est toi, c'est toi qui l'as soufferte. »

Le texte authentique de cette dernière réponse est un reproche : « Vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi? » — A chacun de voir dans quelle mesure ce reproche tombe sur lui... et de prendre à tâche de ne plus le mériter.

Mais pour méditer avec le maximum de profit la Passion, il faut la rattacher à toute notre histoire divine.

« Après s'être fait homme, le Christ a répandu ses sueurs, s'est fatigué, a souffert des affronts ignominieux; son corps a été déchiré, — au dire de quelques saints, par plus de cinq mille coups de fouet ; — il a été crucifié entre deux voleurs infâmes.

« Pourquoi tout cela? Pour nous mériter la grâce.

« O saints Anges, dites-moi donc ce qu'est cette grâce? Chérubins, qui êtes remplis de science, dites-moi ce que c'est que la grâce qui a tant coûté à notre Dieu!

« Qu'a pu faire le Fils de Dieu qu'il n'ait pas fait : Il a fait tout ce qu'il a pu pour nous la donner et nous porter à l'estimer. Assurément elle est très précieuse, puisque, pour elle, a été donnée la chose la plus précieuse qu'il y ait au ciel et sur la terre, la vie du Fils de Dieu.

« Pourquoi le jeûne de Jésus? Pourquoi ses travaux? Pourquoi ses sueurs? Pourquoi ses coups de fouet? Pourquoi ses épines? Pourquoi sa

croix? Pourquoi sa mort? Pourquoi tout cela? Pour la grâce (1). »

Songeons-nous, quand nous méditons la Passion, à le faire toujours « en fonction » de notre vie surnaturelle, de notre incorporation à Jésus-Christ, de toutes ces merveilles comprises sous ce mot trop pâle, trop abstrait, expressif dans sa notion originale, mais vidé de sens par notre habitude à l'employer sans s'attacher à pénétrer tout ce qu'il exprime.

Songeons-nous, au cours des mystères douloureux, que Jésus est notre « tenant place », mais qu'il ne s'est pas *substitué* à nous purement et simplement. Il nous a *solidarisés* avec Lui, ce n'est point même chose. C'est Lui qui agonise, Lui qu'on flagelle, Lui qu'on insulte. Mais c'est nous, par Lui, qui expions. Il tient notre place, mais nous tenons, avec Lui, la sienne. Il est « nous », mais nous sommes « Lui ». Il ne faut pas tout lui laisser faire tout seul, au moins si nous voulons mériter notre nom de « chrétiens ».

(1) Nieremberg : *Le prix de la grâce*, t. I, pp. 170-174.

CHAPITRE III

... Au Saint-Esprit qui l'effectue.

I. — Le Saint Esprit opère notre Incorporation au Christ le jour du *Baptême.*
II. — « Réaliser » *nos grandeurs baptismales.*
III. — Utilité de cette « réalisation » par la foi, pour les moments de la tentation.

I

Voulue par Dieu, de toute *éternité,* — procurée par Notre-Seigneur à la *Passion,* — notre incorporation à Jésus-Christ se réalise en fait pour chacun de nous au *baptême.* « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, écrivait saint Paul, aux Galates, vous avez revêtu le Christ » (1). Et à Tite (2) : « Lorsque Dieu notre Sauveur a fait paraître sa bonté et son amour pour les hommes, il nous a sauvés par le bain de réparation ».

« Autrefois, vous étiez pécheurs, expliquait-il encore aux Corinthiens, mais vous avez été lavés, et par là sanctifiés, justifiés, au nom du Christ Jésus et dans le Saint Esprit » (3).

Et l'on n'a pas oublié la parole de Notre-Sei-

(1) *Gal.*, III, 27.
(2) III, 4.
(3) I *Cor.*, VI, 11.

gneur à Nicodème : « Si quelqu'un ne naît pas une seconde fois de l'eau et du Saint Esprit, il ne peut entrer dans le royaume du Ciel » (1).

Avons-nous pour notre baptême, pour ce moment unique où nous avons été incorporés au Christ, « déiformés », « christifiés », l'estime désirable?

Pour nous, êtres sensibles, le grand passage semble celui du temps à l'éternité. En réalité, c'est *un* grand passage, et certes on ne risque point d'en exagérer l'importance. La mort a ce privilège inouï et redoutable de fixer notre vie, d'arrêter nos mérites sur un chiffre donné, sans que nous puissions faire dériver l'aiguille sur un chiffre supérieur.

Mais si nous vivions de foi, *le* grand passage serait, pour nous, celui qui transporte de l'ordre du péché à celui de la grâce.

Grâce et gloire sont sur le même palier. A condition de mourir sans péché, le jour où se déchire la frêle enveloppe de notre corps, nous voilà, grâce à notre titre d'incorporé au Christ, donc de cohéritier du Christ et de fils adoptif de Dieu, en possession — immédiate ou plus ou moins proche, en tous cas certaine — de Dieu pour toujours.

Entre le péché et la grâce, au contraire, un abîme.

Donc *le* grand passage n'est pas à la fin de la

(1) *Joan.*, III, 5.

vie, mais au début; il ne s'appelle pas la mort, mais le baptême (1).

Dans les milieux où la foi est de tradition, précisément parce qu'elle est plutôt tradition que croyance raisonnée, l'on n'apprécie pas toujours comme il faudrait la vocation à la vie chrétienne.

Voici comment, peu après sa conversion, Ernest Psichari estimait la faveur d'avoir été baptisé jadis (2).

« Je pouvais avoir vécu toute une vie d'homme sans la Grâce, je n'en étais pas moins l'enfant sur le front duquel un prêtre avait inscrit ce signe rédempteur... Et maintenant, à travers mes trente ans de déréliction, la Grâce baptismale rejaillissait, et je me savais l'enfant chéri, celui à qui tout a été réellement donné! »

Seule, de toute sa famille, une jeune employée parisienne a reçu le Baptême. Malade, elle a été admise dans un sanatorium tenu par des Sœurs. Là elle s'est instruite, a voulu devenir enfant de Dieu. Revenue au foyer, quelle souffrance de trouver ses parents indifférents ou hostiles à Dieu! « Songez, dit-elle au prêtre confident de sa peine, Dieu ne vit pas en eux. Mon père n'a pas la foi. J'ai une mère si bonne, mais elle vit mal.

(1) Et dans la mesure que nous marquerons, la pénitence. Mais la pénitence elle-même n'est possible que grâce au baptême. Tout s'accroche à cet événement primordial.

(2) Dans le rite grec, il est vrai, mais validement. *E. Psichari* : *Les Voix qui crient dans le Désert*, p. 192.

Rien de sa bonté ne mérite pour le ciel. Mes petits frères ne sont pas baptisés. Pourquoi ai-je reçu tant de grâces, moi, et non pas eux! »

Ce langage, on ne peut l'entendre sans être ému aux larmes. Combien de chrétiens, baptisés depuis longtemps, ignorent le prix de la grâce immense qu'ils ont reçue.

On était tout petit alors. On a été fait enfant de Dieu sans pouvoir y prêter attention.

Depuis, si l'on n'a jamais pris soin d'éveiller sa foi chrétienne, on est resté inattentif. On est « divin », et on l'ignore; incorporé à Jésus-Christ, et on l'ignore; on possède en soi l'Esprit de Dieu, et on l'ignore. On reste tout petit, toute sa vie!

Déplorable inconscience, en vérité!

Pour s'en départir, un des meilleurs moyens ne serait-il pas l'étude et la méditation du rite même qui nous fait enfants de Dieu.

Un texte de saint Paul en donne la clef.

« Ne savez-vous pas, écrivait-il aux Romains (VI, 4), que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est *en sa mort* que nous avons été baptisés. Nous avons donc été *ensevelis* avec lui par le baptême *dans sa mort*, afin que, comme le Christ est *ressuscité* des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle. » Ainsi le baptême nous est présenté comme une mort et une résurrection, et comme une mort et une résurrection avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ?

Les cérémonies pratiquées à l'origine pour l'Initiation chrétienne, et l'époque à laquelle on les célébrait, exprimaient à merveille ces deux idées.

Le baptême se conférait par immersion. Le néophyte devait se plonger dans l'eau trois fois, en souvenir des trois jours passés par Notre-Seigneur dans le Sépulcre, ou plutôt encore, en mémoire des trois Personnes divines. Au voisinage des basiliques un édicule s'élevait, possédant en son milieu une sorte de piscine de forme octogonale, hexagonale, carrée ou ronde, généralement abritée par un ciborium. Cette sorte de cuve contenait l'eau lustrale. L'édicule, à la fois séparé de la basilique mais assez rapproché d'elle pour montrer qu'il en formait le parvis et en ouvrait l'entrée, s'appelait le baptistère (1). Des mosaïques et des peintures représentant le plus souvent Notre-Seigneur dans les eaux du Jourdain, avec, près de lui, saint Jean-Baptiste, et, au-dessus, l'Esprit Saint sous la forme connue de la Colombe.

Parfois la cuve ou piscine affectait la forme d'un tombeau. Mais cela n'était pas nécessaire pour donner aux catéchumènes l'intelligence qu'ils allaient être, en se plongeant dans l'eau lustrale, « *consepulti cum Christo* », « ensevelis dans le Christ ».

(1) Un des types les plus parfaits peut se voir à Poitiers non loin de la cathédrale.

Les explications émanant des catéchistes de l'époque et des Pères, saint Grégoire de Nysse, par exemple, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, présentent le Baptême comme un ensevelissement et une résurrection mystiques, à l'imitation de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ (1).

L'*époque* même, choisie pour administrer le baptême, était singulièrement indicatrice des intentions de l'Église.

Très tôt, en effet, l'Église se fit une loi de conférer le Sacrement qui nous rend chrétiens, seulement le Samedi Saint (2). Les Conciles, jusqu'au douzième siècle, y tiennent la main. Souffre exception uniquement le cas de nécessité.

Le carême aura pour but de disposer aux fêtes de Pâques et aux cérémonies de la régénération chrétienne, de préparer une double sortie de la mort, la résurrection en effigie de Notre-Seigneur, la résurrection effective des nouveaux baptisés.

Passion et résurrection du Sauveur, mystère de mort et mystère de vie. Également mystère de mort et mystère de vie, la naissance à la grâce dans le baptême chrétien.

Le néophyte qui se préparait à être reçu dans l'Église achevait, durant les quarante jours qui précédaient Pâques, son initiation à la vie chré-

(1) *Dictionnaire de théologie catholique*, article *Baptême*, col. 199.

(2) Et, subsidiairement, aux fêtes de la Pentecôte.

tienne. Les deux mystères, pour lui, se compénétraient, et sa pensée se trouvait être la vraie pensée chrétienne, puisqu'en réalité les deux mystères n'en font qu'un. Le matin de Pâques, le Christ, déposé mort dans le tombeau, en sortirait vivant, les vêtements éclatant de gloire. Et lui, le nouveau chrétien — autre Christ — entré mort dans le baptistère, en sortirait vivant aussi, tout resplendissant dans le vêtement nouveau qu'il était admis à porter. Sa naissance à la grâce n'était qu'un complément, une ajoute prévue, un prolongement de la résurrection du Sauveur (1).

Évidemment, nous sommes loin de compte, avec nos cérémonies actuelles du baptême, au symbolisme pareil mais aux proportions réduites.

Ce qui tient à l'essence de l'initiation chrétienne, ce qui en faisait la grandeur et la beauté de fond s'est maintenu, mais la splendeur extérieure du rite s'est atténuée. Raison de plus pour y porter sa réflexion. L'intelligence vraie du christianisme a baissé parce qu'a diminué beaucoup l'intelligence exacte du Baptême. — Imitons les premiers chrétiens. — Associons, comme cela doit être, le mystère de notre régénération à la foi, au mystère de la résurrection du Sauveur. Ainsi Pâques deviendra pour nous autre chose

(1) *Convivificavit nos in Christo,.. conressuscitavit et consedere fecit*, ainsi que dit la lettre de saint Paul aux Éphésiens, II, 5 et 6.

qu'un anniversaire glorieux, il sera en même temps le rappel de la réalité qui doit nous intéresser au premier chef, à savoir notre sortie du péché et notre entrée dans la grâce, notre sortie de la mort et notre entrée dans la vie, grâce à Jésus-Christ et en Jésus-Christ.

A la lumière de cette grande idée, l'on comprend mieux pourquoi l'Église a fixé au temps de Pâques la confession obligatoire pour tous au moins une fois chaque année. La grâce du baptême peut se perdre. « Le bain de la pénitence », pour employer l'expression archaïque si pleine de sens, rend la pureté.

On le voit, la raison pour laquelle l'Église multiplie ses *alleluias* en la solennité de Pâques est à la fois une et complexe.

Complexe, parce que la résurrection qu'elle fête englobe une triple évasion du tombeau; celle du Sauveur; celle des nouveaux élus du Christ; celle des fidèles du Christ tombés mais repentants.

Une dans cette complexité même, parce que toutes ces résurrections sont la résurrection d'un seul et même être, considérée soit dans sa tête, soit dans ses membres (1).

(1) Qu'on veuille bien se rappeler ce que nous avons dit plus haut des fêtes chrétiennes. (L. I, ch. III, § 3.)

II

La conclusion s'impose. Faire connaître aux chrétiens leur Baptême.

On célèbre Noël et la Pentecôte, les venues visibles du Fils et du Saint Esprit dans le monde. Les venues invisibles de la Sainte Trinité dans nos âmes méritent-elles de passer inaperçues? Les personnes divines sont-elles moins dignes de respect quand elles entrent dans l'intérieur de nos âmes que lorsqu'elles paraissent extérieurement? On fête l'entrée du Verbe à la crèche, du Saint Esprit dans le Cénacle. Pourquoi pas l'entrée du Verbe, du Père et du Saint Esprit dans cette crèche que nous sommes, dans le cénacle de notre âme, au jour de notre Baptême (1).

Ne serait-ce pas une coutume à mettre à la mode, pour chaque chrétien, de célébrer moins l'anniversaire de sa nativité temporelle que celui de sa nativité spirituelle, de fêter davantage son Baptême que sa naissance. Il y aurait là une grande pensée de foi. Pour qui juge en chrétien, quelle différence entre : être devenu enfant des hommes, et avoir été fait enfant de Dieu.

« *In iniquitatibus conceptus sum et in peccatis*

(1) Dans le *Catéchisme de Meaux*, Bossuet pose la question : « Quel jour avons-nous été dédiés à Dieu?

— Dans le baptême, où nous avons été faits les temples vivants du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

concepit me mater mea ». Je suis venu au monde dans le péché; voilà mes titres à ma naissance.

« Sors de lui esprit immonde et laisse la place au Saint Esprit » — Je suis délivré du péché; voilà mes titres à l'heure des purifications baptismales.

Aux premiers temps de l'Église, il était d'usage d'aller, en la solennité de Pâques et chaque jour de l'Octave, après vêpres, faire « station » à l'endroit solennel où l'on avait reçu, pendant la nuit du Samedi Saint, le sacrement de l'Initiation chrétienne : « Sortis du sein de l'Église leur mère, c'est-à-dire des fonts baptismaux, et engendrés ainsi par l'Esprit Saint à la vie divine », les nouveaux chrétiens organisaient avec joie ce cortège au Baptistère, sépulcre glorieux, d'où ils étaient sortis — comme le Maître du sien — ressuscités et frères du Christ.

Du Baptistère on se rendait à l'endroit où l'on avait reçu la confirmation, et l'on rentrait enfin dans la basilique proprement dite pour la célébration des saints mystères et le banquet Eucharistique. Vers le cinquième siècle, au Latran, cathédrale du Pape, une construction spéciale réservée à la Confirmation faisait pendant au Baptistère, et l'on rejoignait la Basilique par une sorte de cloître.

Ce pèlerinage avait pour but de rappeler, aux places mêmes où l'on avait été initié à la vie

chrétienne, l'éminente dignité des enfants de Dieu.

Plusieurs se plaignent que l'heureuse pratique des *communions privées* rend moins expressive la cérémonie de la *communion solennelle.*

Pourquoi ne pas chercher, puisque la force des choses y invite, à transformer, non sans doute brusquement, mais petit à petit, l'ancienne cérémonie de la première communion en une fête qui marquerait l'accession de l'enfant à *la plénitude de la vie chrétienne.* Jadis, nous l'avons vu, Baptême, Confirmation, Eucharistie étaient conférés ensemble le jour où l'on cessait d'être catéchumène pour devenir chrétien. Dans la suite des âges, les trois sacrements ont été dissociés. Pourquoi, à la sortie de l'enfance, à l'entrée dans l'adolescence, alors que la vie chrétienne peut et doit devenir consciente et virile, ne pas instituer une fête qui rassemblerait, autant que faire se pourrait, *les trois sacrements de l'initiation chrétienne complète.*

La plupart des enfants reçoivent la Confirmation sans guère comprendre son rôle. Encadré dans la solennité d'un même jour qui deviendrait ainsi la fête de l'adolescence chrétienne, — entre la rénovation des vœux du baptême et la communion eucharistique, — le sacrement de Confirmation serait mieux compris. Les responsabilités prises au baptême seraient envisagées avec un sérieux plus grand : le Christ a voulu créer un

sacrement spécial pour intensifier la présence du Saint Esprit et les grâces qu'il nous apporte au baptême; c'est donc que des dangers menacent notre vie chrétienne. Et quel meilleur moyen pour inviter l'enfant à « vivre dangereusement », c'est-à-dire à résister, le moment venu, à la tentation, que de lui expliquer, par exemple, les paroles prononcées sur lui au jour de son baptême.

« Je t'exorcise, esprit immonde, au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit, afin que tu sortes, que tu quittes ce serviteur de Dieu : car celui-là te commande, esprit maudit et damné, qui a marché sur la mer et a donné la main à Pierre qui était submergé. Donc, démon maudit, écoute cette sentence, reconnais la puissance de Dieu, le Dieu vivant et vrai — et de son Fils, et du Saint Esprit, et retire-toi de ce serviteur de Dieu, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné l'appeler à sa grâce, à sa bénédiction et à la fontaine du baptême. »

Et encore :

« Ce signe de la Sainte Croix que nous mettons sur son front, n'ose jamais le violer, démon maudit, par le même Christ Notre-Seigneur. Amen. »

La force donnée au jour de la Confirmation risque de s'épuiser aux chocs quotidiens de la vie courante. Aussi une nourriture nous est-elle donnée, non pour être reçue un jour en passant, mais dans la mesure du possible tous les jours, afin d'assurer tous les jours le courage

d'être fidèle à la Trinité divine qui vit en nous. L'Humanité sainte de Notre-Seigneur venant chaque jour monter sa faction dans ce saint des saints qu'est notre âme en état de grâce, et là, rendant « au Trois » qui y séjournent à demeure, la seule offrande, la seule action de grâce, la seule expiation, la seule prière digne de Dieu, voilà la communion. Et nous, à ce geste du Fils incarné qui vient en nous célébrer le Très-Haut, intimement associés et avec Lui nous offrant, remerciant, demandant et réparant.

Excellente manière d'intégrer ou de réintégrer l'Eucharistie dans notre histoire surnaturelle que de souligner, en une solennelle occasion, son lien splendide et nécessaire avec la présence de la Trinité Sainte venue trôner au fond de nous, grâce au sacrement qui nous a fait chrétien.

« Je renonce à Satan », dira l'enfant — et il redira tous les jours dans la suite, cette formule qui devra cesser pour lui d'être une pure formule : — « Je m'attache à Jésus-Christ pour toujours » — Et ces mots signifieront : « Je m'unirai le plus souvent possible au Dieu de mon hostie pour être fidèle le plus possible au Dieu vivant en moi. Les deux tabernacles, celui de l'autel et celui de mon cœur, sont deux séjours de choix; le premier n'est là qu'en raison du second. Que l'Esprit Saint de mon baptême et de ma confirmation me prépare lui-même à chaque venue du Sauveur, et que le Sauveur me prépare toujours mieux aux venues incessantes de l'Esprit Saint. »

En réalité, presque tous les éléments « matériels » de la solennité ainsi décrite existent dans la fête actuelle de la première communion solennelle, — sauf la confirmation qu'il sera très facile d'introduire le jour où seront multipliés, ce qui paraît désirable et conforme à la tradition, les ministres de ce sacrement.

Ce que nous proposons, c'est « un déplacement d'accent ».

Actuellement l'enfant met un brassard ou une robe blanche, pourquoi? Si l'on fait attention à la seule réception eucharistique, ce qui était la signification de jadis, il faut répondre : parce qu'il reçoit Notre-Seigneur pour la dixième ou la centième fois?... Et cela ne satisfait point. Revêtir un costume spécial le jour où l'on reçoit l'Eucharistie pour la première fois, très bien; mais pourquoi, tel jour, au bout de trois, quatre, cinq ans de communions?

S'il est établi que la solennité de la fête a pour but de souligner l'importance, pour l'enfant, de son entrée dans la vie chrétienne pleinement consciente et voulue, alors on comprend tout à fait le sens du brassard, de la robe blanche, de tout l'appareil extérieur traditionnel.

La fête jusqu'ici *attendrissante*, devient, dans l'hypothèse, surtout *virile*. Il s'agit moins d'une *joie* à procurer à l'enfant que d'un *engagement d'honneur* à lui faire prendre.

Dans les explications que l'on fournirait aux élus, du sens de la cérémonie, on insisterait

moins sur le bonheur du *présent* que sur les responsabilités de l'*avenir*; au lieu de se perdre en commentaires peu convaincants pour expliquer que cette communion — pour tel ou tel la trois centième peut-être de sa vie — doit se préparer avec une ferveur toute particulière, on expliquerait, en ramenant l'enfant à son baptême, c'est-à-dire à l'origine en lui de la vie surnaturelle, la nécessité de connaître cette vie, de la garder, de la défendre, de l'augmenter, de l'intensifier au maximum, et pour cela de recevoir le sacrement qui confirme dans la fidélité entière et le sacrement qui nourrit la faiblesse.

Presque tous les enfants savent ce qu'est l'Eucharistie. Presque tous ignorent ce qu'est le Baptême (et son complément la Confirmation). Ne serait-il pas à désirer que la solennité religieuse destinée à ouvrir l'adolescence soit, dans le cadre retrouvé de l'ancienne initiation chrétienne, *la fête de la Vie divine en nous.*

De cette vie divine en nous, les cérémonies mêmes rappelleraient les trois moments principaux : le moment où elle est *née*; le moment où elle parvient à sa pleine *maturité*; le moment où elle puise indéfiniment la sève qui l'*entretient* vigoureuse, — et l'enfant comprendrait, avec la raison d'être des deux sacrements qui ne se reçoivent qu'une fois, la raison profonde du sacrement qui devrait tous les jours se recevoir.

III

Quoiqu'il en soit, il faut s'appliquer à éclairer les fidèles sur la valeur incomparable de leur baptême.

Quelle garantie de s'être, à une époque de sa vie, senti très grand. Plus tard on défaille moins, on consent moins vite à se diminuer, à se réduire à néant, à s'avilir.

Avoir su s'admirer préserve de déchoir — non pas toujours, hélas! — mais souvent..., si l'on a quelque noblesse au cœur.

Une grande partie de notre vie spirituelle se passe à lutter. Quelle infériorité de ne pouvoir mettre en ligne, contre la force émotive et vivante de la passion, que des formules schématiques, arides, et décharnées.

Le propre de la tentation, surtout de certaines, est d'ébranler tout l'homme, toute l'âme. Tragique faiblesse de ne pouvoir opposer aux élans impétueux de tout un monde en révolte, qu'une adhésion froide n'ébranlant, de l'âme, qu'un petit coin et dans la région la moins vitale ; l'adhésion anémique à un « défendu » écrit sur un mur et qui n'a ni chair, ni os, ni chaleur ni beauté.

Il faut pouvoir lutter contre la passion à armes égales, c'est-à-dire à la passion opposer, non pas une notion, mais une passion. A la pensée du plaisir qui s'offre, opposer la pensée de la déchéance

qu'il traîne après lui; à l'espérance de ce qui va s'acquérir, et que l'imagination orne de tant d'éclat peut-être, la certitude vivante et vibrante de ce qui va se perdre et que l'esprit de foi, resté debout, maintient radieux devant le souvenir.

Nous ne pouvons avoir les motifs de nos croyances perpétuellement *présents*... Plusieurs, devant chaque doute contre la foi, voudraient se rendre actuel tout le processus de la foi; devant chaque tentation de découragement, le processus de l'espérance; devant chaque tentation contre la chasteté, le souvenir irrésistible des raisons de rester pur... Impossible!

Que peut-on seulement désirer et que doit-on? *D'en avoir eu*, certains moments, la chaude et lumineuse présence dans l'esprit. Il se pourra que l'ardeur tombe et que les rayons pâlissent. La cendre, dans nos vies sur terre, a tôt fait de tout recouvrir. Mais *après* bénéficie de ce que fut *alors*. On ne peut toujours voir, ou du moins l'on peut ne pas toujours voir. Quel soutien d'avoir vu, si l'on a vu comme il fallait. Cela suffit pour maintenir dans la voie et faire progresser. L'explication des mages vaut toujours : « *Vidimus, venimus*; nous avons vu, nous sommes venus ».

Sans doute il reste à désirer que l'étoile n'abandonne jamais le pèlerin. Naïveté d'y trop compter. Il faut vivre sur les réserves de foi rayonnante accumulées jadis.

D'où l'importance d'avoir contemplé quelque-

fois — souvent — la radieuse beauté de la vie surnaturelle. On deviendra sévère pour accepter par la suite ce qui pourrait la faire perdre. S'être admiré quelquefois peut étrangement servir à toujours se garder.

Dans une lettre de guerre, le lieutenant de vaisseau Dupouey écrit à sa femme : « Ce qu'il y a de difficile et d'essentiel dans la vie, ce n'est pas de se détacher, c'est de remplir son cœur, c'est d'être le plus possible délivré du danger de soi-même. »

On serait bien plus facilement détaché, si l'on s'était quelque jour vraiment attaché. On tiendrait davantage pour rien le rien si l'on avait compris, serait-ce en un éclair, ce qui est tout, et si, en pleine loyauté, ne serait-ce qu'une minute, ce cri avait jailli des profondeurs de l'être : « C'est tellement rien ce qui n'est pas Lui! »

On utilise en ascétisme la terreur, avec le dogme des châtiments éternels. On utilise la pitié, avec le souvenir de la Passion. Pourquoi n'utiliserait-on pas davantage le troisième des trois grands ressorts tragiques : l'admiration! « Apprends à saintement t'enorgueillir (1) », écrivait saint Jérôme à la vierge chrétienne Eustochie; et saint Grégoire de reprendre : « Reconnais, ô chrétien, ta grandeur. »

Pour cela, enrichissons de toutes les données que nous fournit la foi ces notions de « chrétien »,

(1) *Disce sanctam superbiam.*

de « baptême », de « vie surnaturelle », de « vie divine ». Qu'elles cessent d'être de pures notions, du « mort », pour devenir des réalités, du « vivant. » Acquérons l'art difficile d'accrocher aux formules de notre foi toutes nos puissances de vie.

Travaillons à étoffer nos idées divines; sinon, devenues exsangues, anémiques, elles seront vaincues par les passions bien en chair et vivantes.

Il faut se faire une âme catholique, se meubler l'esprit catholiquement, c'est-à-dire rendre catholiques les centres autour desquels toutes nos idées, nos jugements, nos sentiments cristallisent.

Trop souvent notre conception du monde est païenne parce que nous ne dépassons pas le visible; l'unique affaire qui sur terre intéresse Dieu — à savoir Dieu dans les âmes — cela ne nous intéresse pas. Habituons-nous donc à donner au « reste » sa valeur de « reste », et à tenir pour l'unique nécessaire le royaume du Très-Haut dans notre âme et dans les autres âmes.

Quelle constatation douloureuse de voir qu'on peut, six mois durant, étudier le traité *de la grâce* ou du *Verbe Incarné*, sans avoir été stupéfait une seule fois, ému une seule fois, sans avoir admiré une seule fois, sans avoir touché du « vivant » une seule fois? On n'a palpé que du squelettique, du décharné, du mort. Les traités théologiques défilent, fleurs magnifiques, mais fleurs d'herbier. Pourtant la réalité qu'ils devaient

traduire est si riche, si vivante. D'où vient qu'on la vit si peu; et quelle étrange faculté de dédoublement chez l'homme, de pouvoir se trouver ainsi dans un contact intellectuel incessant avec Dieu, sans peut-être une seule fois penser à Dieu, sans peut-être une seule fois s'unir à Dieu?

Comment on peut vivre le dogme à mesure qu'on l'étudie, la monographie d'un jeune bénédictin, *dom Pie de Hemptinne* — dont le maître des novices fut l'auteur connu du *Christ vie de l'âme*, dom Marmion, — le montre de lumineuse façon (1).

Défendons-nous de cet art facile d'isoler l'objet de notre étude et la pratique de notre vie. Ce que nous apprenons, vivons-le. Rien d'ailleurs ne nous servira mieux à bien apprendre.

Exposé didactique et enthousiasme, méthode et pathétique ne se confondent point. Mais ne pas se confondre ne signifie pas gagner à rester isolé.

Il faut par la méditation donner la vie aux morts, ressusciter Jésus-Christ, et muer une formule de Denziger ou un texte de Migne en un principe d'action.

Malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer. N'allons pas au vrai avec la moitié seulement de notre âme, surtout quand il s'agit de ce vrai là. Ce n'est pas trop de le conquérir de tout nous-même.

(1) *Une âme bénédictine* : *Dom Pie de Hemptinne*, Abbaye de Maredsous, Belgique, 1920.

LIVRE IV

L'intelligence pratique de notre Incorporation au Christ Jésus.

CHAPITRE PREMIER

Le Péché dans une vie de chrétien.

I. — Nous ne faisons qu'*un avec le Christ*, destructeur du péché.
II. — D'où, *gravité du péché* dans un membre de Jésus-Christ.
III. — Heureuse possibilité du *pardon* après la faute. — Le sacrement de *Pénitence* nous incorpore de nouveau à Jésus-Christ.

I

Posséder en nos âmes la vie divine, avoir en soi le Saint Esprit, le Père et le Verbe — et cela par les mérites de Jésus-Christ avec qui il nous est donné de ne faire qu'un, — comprendra-t-on jamais sur terre la nature et l'étendue d'un pareil privilège?

Au dire de saint Paul, au ciel seulement nous verrons sans ombre la grandeur du chrétien,

« lorsque le Fils de Dieu, qui est notre vie et notre gloire, apparaîtra » (1).

Mais cette noblesse, comme et plus que toutes les autres, oblige.

« Demeurerons-nous dans le péché?... Loin de là! Nous qui sommes morts au péché, comment vivre encore dans le péché? Baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés. Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts pour la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle. Si, en effet, nous avons été greffés sur lui, par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection : sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fut détruit pour que nous ne soyons plus les esclaves du péché; car celui qui est mort est affranchi du péché. Mais si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons avec lui, sachant que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus; la mort n'a plus sur lui d'empire. Car sa mort fut une mort au péché une fois pour toutes, et sa vie, une vie pour Dieu. Ainsi vous-même, regardez-vous comme mort au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ » (2).

Ainsi, quatorze fois dans ces dix ou onze ver-

(1) *Col.*, III, 4.
(2) *Rom.*, IV, 1-12.

sets, saint Paul répète, pour sonner le glas définitif de nos anciennes habitudes mauvaises, le mot de mort.

Et il ne s'agit pas d'un texte en passant, d'une recommandation qui lui échapperait, mais à laquelle il ne tient guère. Non; c'est là son thème favori. On a lu son expression, que le français ne traduit pas, ou si mal : « dépouiller le vieil homme pour se revêtir de l'homme nouveau. » (*Col.*, III, 9, 10.) L'Apôtre n'écrit pas une lettre sans dire et répéter aux chrétiens : « Ne l'oubliez pas, vous êtes morts. Chrétiens d'Ephèse, vous êtes morts. Chrétiens de Rome, vous êtes ensevelis avec le Christ, par le Baptême, en sa mort. Chrétiens de Corinthe, regardez-vous comme morts. » « Faites mourir vos membres, chrétiens de Colosse, car vous êtes morts » (1).

Pareille insistance effraye notre timidité. Rien qu'à l'entendre une fois, ce nom de « mort », synonyme ici de mortification, de renoncement, cela nous blesse et nous tremblons. Saint Paul passe au-dessus de nos frayeurs et de nos délicatesses. Il a trop compris, depuis l'illumination du chemin de Damas, que notre divinisation est le terme des efforts du Christ, mais aussi que cette divinisation, pour être possible, réclame en nous place libre laissée au Christ. Pas de vie « chrétienne » sans *détachement*.

(1) *Rom.*, VI, 11; II *Cor.*, V, 14; *Eph.*, II, 15; *Col.*, III, 3-5.

Jésus-Christ, jadis, pour nous est mort; mort pour nous mériter la vie. Nous, en ce jour-là, nous sommes morts aussi, morts par avance, morts par destination obligée. — « Un mourut pour tous, explique saint Paul, donc tous moururent » (1). — Qu'est-ce à dire? Ce jour-là, étant devenus « en puissance » membres de celui qui est le destructeur du péché, nous avons contracté, du coup, l'obligation de détruire en nous le péché.

Cette obligation générale, et datant de loin, chaque chrétien la contracte pour son compte et de tout près, au jour de son baptême. Erreur de penser qu'il soit besoin de promesses cléricales ou de vœux de religion pour être tenu de vivre en « détaché » si l'on veut vivre « dans le Christ ». Notre baptême, à lui seul, le réclame.

Saint Jérôme, rappelant les textes connus de l'Apôtre aux Romains : — « Je vous exhorte à offrir à Dieu vos corps comme une hostie vivante... c'est là le culte spirituel que vous lui devez » (2), — et de saint Pierre : « Vous avez reçu un sacerdoce saint pour offrir à Dieu, par Jésus-Christ, des victimes perpétuelles » (3), — nomme le baptême « *le sacerdoce des personnes laïques* », pour bien marquer que c'est là le point d'origine de notre vocation au renoncement.

N'est-il pas singulièrement éloquent le rite solennel qui voue « au blanc » l'âme de tout chré-

(1) II *Cor.*, v, 14.
(2) *Rom.*, xii, 1.
(3) I *Petr.*, ii, 5-9.

tien dès que l'eau sainte a coulé, purifiant l'originelle souillure.

« Reçois ce blanc et rapporte-le sans tache au tribunal de Dieu! »

Aux grandes époques de l'existence chrétienne, on retrouve ce blanc, — blanc du Baptême, blanc de la Première Communion, blanc du Mariage, et, pour les prêtres, blanc quotidien de leur aube et de leur nappe d'autel.

Et quelle erreur de ne voir là qu'un décor. C'est bien plus : un symbole.

Il l'avait compris ce petit saint Cyrien, partant au front. Sur le point de quitter les siens, il veut leur laisser un dernier souvenir. Arrachant à son « casoar » une plume rouge : « Tenez, père; couleur de sang!... Je serai brave. » — puis une plume blanche : « Tenez, mère. Je serai toujours fidèle à Dieu » (1).

II

Combien de baptisés prennent souci, au même degré que cet enfant, de l'absolue rigueur dans l'obéissance à Dieu, et sont résolus à ne consentir jamais au péché grave. Savent-ils, quand ils cèdent gravement au mal, à quelle vilenie ils s'abandonnent ?

Saint Paul, qui n'avait pas peur des mots, appelle le péché un adultère.

(1) *Livre d'or du Collège d'Antoing.*

Et ce n'est pas ignorance des délicatesses du langage, oubli des nuances, formule échappée à une âme de feu sans doute, mais ignorante des précautions oratoires.

Saul de Tarse avait étudié aux écoles et savait parler.

S'il emploie des mots vigoureux, c'est que la réalité à exprimer demande cette vigueur. Alors il n'hésite pas. « Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira; car son temple, lequel vous êtes, est saint » (1).

Nous devons glorifier et porter Dieu dans notre corps, c'est-à-dire nous traiter partout comme des reliquaires de cette divine Majesté. « C'est pourquoi, dit encore l'Apôtre, puisque Dieu nous a fait ces promesses (de demeurer en nous par la grâce), purifions nos corps et nos esprits de toute faute, rendant par la crainte de Dieu notre sainteté parfaite » (2).

Il faut écarter les chrétiens du péché, du péché impur en particulier, tout charnel et donc le plus opposé à cette présence, en nous, de Dieu, pur Esprit; leur montrer quel affront cause à Jésus-Christ la souillure de nos membres, — de nos membres qui sont les siens. La logique entraîne saint Paul : puisque l'état de grâce consiste en de véritables épousailles de Dieu et de l'âme, quel motqualifiera la rupture de l'âme avec Dieu?

(1) I *Cor.*, III, 17.
(2) II *Cor.*, VII, 1.

Dans notre langage moderne, les termes de l'Apôtre heurtent notre délicatesse. Hélas! pourquoi la réalité qu'ils traduisent ne nous heurte-t-elle pas davantage, nous dont le corps, au baptême, est devenu quelque chose du corps du Christ. Voici le texte : « Quoi donc! ferai-je des membres de Jésus-Christ les membres d'une prostituée? A Dieu ne plaise. » Antithèse qui — écrite — nous révolte; vécue, ne révolte pas — à voir du moins comment certains « n'hésitent pas, dira saint Chrysostome, à faire des membres d'un Homme-Dieu les membres d'un infâme. »

Secourus par notre faiblesse, nous ne pénétrons pas à fond ce qu'est le péché. Les premiers chrétiens le haïssaient davantage, parce qu'ils en avaient davantage l'intelligence. On trouve des traces singulièrement instructives à ce sujet. Pour bien marquer qu'ils comprenaient cette fondamentale obligation de garder leur chair vierge de tout contact impur, ils avaient pris l'habitude de fréquemment « s'envelopper du signe de la Croix », de tracer souvent l'image rédemptrice sur leur front, leurs yeux et leur poitrine, comme s'ils eussent voulu les marquer de la marque du Crucifié, c'est-à-dire de l'empreinte et du caractère de la mort; après la communion, reçue alors sous les deux espèces, ils avaient coutume de prendre, avec le doigt, un peu du précieux sang resté sur les lèvres, et d'en humecter chacun de leurs sens.

Telle était la foi de ces premiers âges.

On n'admettait pas qu'il puisse arriver à un chrétien de tomber dans le péché mortel. Il garde toujours possibilité physique; mais c'est une telle honte morale que doit s'en trouver incapable quiconque est *né de Dieu* (1). Ainsi parle saint Jean (2).

Pour lui, être chrétien et consentir au péché, cela répugne, et il fait trop d'honneur au baptisé pour croire qu'il s'y abandonne jamais : « Tout ce qui est né de Dieu remporte la victoire sur le monde » (3). — « Quiconque est né de Dieu ne pèche point, mais se garde de la corruption. Le monde, lui, est tout entier dans le mal, *totus in maligno positus est* » (4).

Au quatrième siècle tenta de se glisser dans la discipline de l'Église la pratique de n'admettre plus à la sainte communion si on retombait après une faute grave.

« Ceux qui, après pénitence retourneront à leur péché, qu'on ne leur rende pas la communion, même à l'extrémité de la vie », avait fulminé certain concile d'Elvire (5). Et la raison fournie

(1) I *Joan.*, IV, 7; V, 1.

(2) « Quiconque est né de Dieu ne commet point le péché, parce que la semence de Dieu demeure en Lui, et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu ». *Ibid.*, III, 9.

(3) *Ibid.*, V, 4.

(4) *Ibid.*, V, 18.

(5) *Ne lusisse de Dominica communione videantur. Can.* III, *Lab.*, t. I, *col.*, 971.

est de poids : « de peur qu'ils ne semblent se jouer de nos saints mystères. »

Cette rigueur contraire à l'orthodoxie ne pouvait prévaloir. Aussi souvent l'homme a péché, aussi souvent, une fois absous, il peut recevoir à nouveau le corps et le sang du Christ. Mais est-ce une raison, parce que l'Église est moins sévère, d'être, nous, moins attentifs?

Qui sait où peut conduire une faute grave? Faisant un jour sa confession annuelle, sainte Marguerite-Marie nous dit qu' « il lui sembla voir et sentir qu'on la dépouillait, et qu'on la revêtait en même temps d'une robe blanche ».

Après la sainte communion, elle crut entendre Notre-Seigneur lui dire : « Je suis venu, ma bien-aimée, pour revêtir ton âme de la robe d'innocence, afin que tu ne vives que de la vie d'un Homme-Dieu... Si tu viens une fois à perdre cette grâce, tu ne la retrouveras jamais, et tu te précipiteras dans un abîme si profond, à cause de la hauteur du lieu où je t'ai logée, qui est la plaie de mon Cœur, que tu ne pourras jamais te relever de cette chute » (1).

Sans doute Notre-Seigneur parlait ce langage à la sainte parce qu'il la savait capable de le porter, et prévoyait d'ailleurs son absolue fidélité. Mais le beau sujet de réflexion pour l'âme tentée, en passe de se laisser entraîner?

(1) *Vie de la Sainte, par ses Contemporains*, Poussielgue 1876, 2e Édit., t. I, pp. 90-91.

Le péché grave nous apparaît quelquefois chose si légère.

A la pensée du péché grave, le Christ, Lui, a sué du sang; les saints sont entrés dans de mortelles angoisses.

Il faut entendre les sanglots de sainte Catherine de Sienne suppliant deux riches Pisans de rester fidèles à Dieu :

« A Vanni et François, fils de Nicolas de Buonconti, de Pise.

« Au nom de Jésus Crucifié et de la douce Marie, très chers et bien aimés frères dans le Christ Jésus, moi, Catherine, la servante et l'esclave des serviteurs de Dieu, je vous écris et je vous encourage dans le sang précieux de son Fils, avec le désir de vous voir ses véritables enfants, vivant toujours dans la sainte crainte de Dieu, et de telle manière que vous ne méprisiez pas le sang du Christ, mais que vous ayez en horreur et dégoût le péché mortel qui a été cause de la mort du Fils de Dieu.

« Il est bien coupable, celui qui livre son corps à l'impureté après avoir connu l'union parfaite que Dieu a contractée avec l'humanité.

« Vanni, quelle chose affreuse, si la mort te trouvait en péché mortel, si pour une triste jouissance tu perdais ce bien, ce bonheur, d'avoir Dieu dans ton âme par la grâce, et ensuite de posséder cette vie éternelle qui ne doit jamais finir... » (1).

(1) *Lettres*, t. III, *Lettre* CCXLVII, p. 408.

III

A ceux qui, ayant succombé, — la faiblesse humaine est si grande, et Dieu peut quelquefois permettre une chute pour maintenir à tout jamais dans l'humilité, ou stimuler un amour sans cela resté languissant, — se sont vaillamment relevés, la pensée des miséricordes de Dieu, créateur d'un sacrement du pardon, rendra courage.

En réalité, si précieux qu'on imagine le Baptême, quelle aumône incomplète, sans le sacrement de Pénitence. Beaucoup plus une cause de souffrance que de joie, au moins pour un grand nombre. Avoir été divinisé splendidement, mais, dans l'hypothèse d'une chute, ne plus pouvoir se relever, ne plus pouvoir redevenir membre du Christ, quel déchirement; l'inexprimable et inépuisable regret du trésor unique à jamais perdu!

Notre-Seigneur n'a pas voulu cela. De nos péchés, il fera, en les retournant contre eux-mêmes, un instrument de salut. Les accuser sera les effacer.

Pour détruire le dernier barrage obstruant le canal de Panama, on avait réparti en douze cent vingt-sept forages, 40 tonnes de dynamite. De la maison Blanche, à trois mille kilomètres de là, il suffit, au moment voulu, de tourner un commutateur. Ce seul déclic fait se rejoindre deux océans!

Qu'est-ce que ce geste en regard de l'absolu-

tion! Une petite croix tracée dans l'ombre et à la seconde même deux océans, aussi, se rejoignent, l'océan d'une misère sans nom, l'océan d'une miséricorde sans limites.

En dehors même du sacrement de Pénitence, à condition qu'il y ait désir au moins implicite de l'absolution, voici un acte de charité ou de contrition parfaite; peu de chose, en apparence, — et cet élan suffit pour attirer la vie dans une âme morte.

S'il est vrai que notre liberté peut résister au Maître de tout, au point que la Providence accepte de compter avec chacun des grains de sable que nous introduisons par sottise ou par malice dans le mécanisme ordonné de ses plans éternels, et que, durant nos vies sur terre, Dieu accepte parfois une sorte de mise en échec, se réservant dans l'au delà de rétablir ses droits absolus, — il est vrai aussi qu'un seul soupir, un seul mouvement sincère, un seul cri d'âme peut fendre le ciel, arracher au Très-Haut un pardon, rendre pure une conscience quarante ans souillée!

Une volonté divine, et « tout a été fait », — *Création*. Une volonté d'homme, et, par une permission divine toute une vie se refait, — Régénération, c'est-à-dire *encore création*, et création plus belle, en un sens, que la première.

Un vouloir du Christ; et Lazare ressuscite. Un vouloir d'homme; et Lazare, également, se lève.

L'homme, à son commandement, peut délier ses propres bandelettes et sortir vivant de son propre tombeau.

Puissance d'un repentir de Madeleine ou de bon larron! Prodigieux monde caché de l'intime des âmes où, à chaque minute, s'il y a des consciences qui s'écroulent et des boues qui s'accumulent, il y a des cœurs qui renaissent et des vies surnaturelles qui refleurissent!

Si le repentir n'intervient pas, faut-il s'étonner des verdicts divins. Dieu avait rêvé de nous faire partager sa vie. Cette vie nous n'en voulons pas. Notre existence temporelle venant à se clore, nous voici transportés de la région du mérite au séjour des choses qui ne changent plus. Dieu nous regarde. Y a-t-il en nous sa marque à Lui? Non, nous ne sommes plus de sa famille, nous n'avons plus la marque des enfants du Père, nous sommes devenus des étrangers. Faut-il s'étonner, dès lors, que nous jugeant ce que nous sommes, il décide : « *Nescio vos!* » je ne vous connais pas, je ne sais pas qui vous êtes. Allez-vous-en! Il ne faut auprès de Dieu que les enfants de Dieu. Vous n'êtes pas enfants de Dieu. Je vous ignore à jamais.

On s'imagine que pour punir le pécheur Dieu doive le frapper. Il n'a pas besoin de le frapper, il n'a qu'à le laisser à lui-même, à sa volonté déréglée... L'homme a refusé d'accomplir la volonté de Dieu, qu'il accomplisse éternellement

sa volonté d'être sans Dieu. *Fiat voluntas tua, homo, in aeternum!* (1).

Le péché *mortel* est le divorce entre l'homme et l'Hôte divin de l'âme. Rarement il se produit tout d'un coup. En général, une sorte de désaffection progressive a précédé, — un refroidissement, une suite de manquements *véniels*.

On laisse s'affaiblir un à un tous les chaînons. Un beau jour la chaîne se brise. C'est fatal. Et même il ne sera pas nécessaire que la rouille attaque tous les chaînons. Il suffit qu'un seul soit corrodé et perde de sa force. « Une chaîne n'est pas plus forte que son chaînon le plus faible »; sur cet axiome, trop facilement vérifiable, hélas! s'appuie toute la théorie du défaut dominant (2), toute l'explication du danger des péchés véniels habituellement acceptés.

La gravité pratique de ces défaillances de détail, quand elles sont pleinement délibérées et consenties, mérite appréciation sévère.

Personne n'en a mieux écrit que sainte Marguerite-Marie. Notre-Seigneur l'avait mise en garde contre toute négligence voulue. Sans doute elle y songeait en écrivant ces deux billets à la sœur de Thélis.

(1) Saint Thomas, *In IV Sent.*, lib. II, dist. 37, q. III, a. 1, montre bien que le péché, en tant qu'il prive l'homme de Dieu, est déjà la peine du Dam.

(2) Dans la *Retraite* du P. Longhaye, la méditation sur *Judas* est particulièrement instructive à ce sujet.

« Dans tout ce que votre charité nous dit, c'est cette forte persécution de la grâce que vous sentez parmi tant de rechutes, que je trouve de meilleur, parce que cela marque l'ardent désir que Dieu a de sauver votre âme; ce qu'il ne fera pourtant pas sans votre coopération. C'est pourquoi il ne vous faut pas flatter; car si nous pensons de lui toujours résister, elle se lassera enfin de nous poursuivre, et se retirera tout doucement de nous, et nous demeurerons comme insensibles à notre perte. C'est pourquoi, si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur, et tâchez de profiter de cette retraite que vous allez faire pour cet effet, par une forte et efficace volonté de vous vaincre en vous faisant une continuelle violence, soit pour vous détacher de vous-même. Mais il ne faut plus de fautes volontaires, si vous désirez rentrer dans la bonne grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ; autrement, c'est en vain que vous le chercherez, car il se jouera de nous comme nous nous sommes joués de sa grâce... »

Et à la fin de sa lettre : « Hélas! si nous pouvions comprendre le grand tort que nous faisons à notre pauvre âme, en la privant de tant de grâces, et l'exposant à un péril si évident par ces fréquentes chutes volontaires... Dieu lui ferme l'entrée de son Sacré Cœur.

... « Profitons du temps qu'il nous donne et ne différons plus. »

Quand la retraite est terminée :

« L'amour divin suffit pour nous empêcher de rien faire avec vue qui puisse déplaire au Bien-Aimé de nos âmes, car je ne puis comprendre qu'un cœur qui est à Dieu, et qui le veut véritablement aimer, le puisse offenser de propos délibéré. Je vous avoue que les fautes volontaires me sont insupportables, parce qu'elles blessent le Cœur de Dieu. Gardez-vous donc d'en commettre, je vous en conjure; car elles vous privent de bien des grâces, la perte desquelles allentit votre cœur et affaiblit beaucoup votre âme dans le chemin de la perfection.

« Le Seigneur vous aime, et voudrait vous voir avancer à grands pas dans les voies de son amour, quoique crucifiantes à la nature. Ne marchandez donc plus avec lui, mais donnez-lui tout, et il vous fera tout retrouver en son divin Cœur. Bon signe quand la grâce nous poursuit et nous presse; mais craignons qu'elle ne se lasse et ne nous abandonne... » (1).

(1) *Lett.* LXXII et LXXIII, Éd., de Paray, t. II, pp. 169-171 et p. 174.

CHAPITRE II

Le renoncement chrétien.

I. — Le Renoncement, question de *prudence*. Si le péché originel est détruit, la possibilité du péché actuel subsiste.
II. — Question, aussi, d'*imitation de Notre-Seigneur*.
III. — La doctrine du renoncement, bien comprise, est la vraie doctrine du Bonheur.

I

Le Baptême est un sacrement de mort au péché. Il oblige le chrétien au détachement *absolu* de tout ce qui peut, en lui, porter atteinte à Jésus-Christ.

Mais, au delà de cette mesure de stricte obligation, s'ouvre un champ très large. Le chrétien, membre du Christ, doit se préoccuper non seulement de ce qui peut en lui *nuire* à Jésus-Christ, mais encore de ce qui, en lui, *n'est pas* du Jésus-Christ.

Le détachement — *au moins affectif* — de tout le créé, voilà ce que réclame la règle chrétienne dans sa teneur complète.

Dieu nous a placés dans un décor de vie sensible plus ou moins attrayant, dans un décor d'apparences sur la valeur duquel nous avons le plus

haut intérêt à ne pas nous méprendre. Ne tenons point pour réalité substantielle une coulisse de carton peint. Du « sensible », nous pouvons user, mais nous devons en user « comme n'en usant point » (1). Biens de la fortune, joies du foyer, légitimes satisfactions d'indépendance, tout cela Dieu le met à notre disposition; et s'il n'est pas demandé à tous de s'en détacher *effectivement* de façon *plénière*, — ce qui constitue la *voie des conseils*, — du moins nous est-il prescrit de n'y point coller notre cœur, et de savoir, à l'occasion, sacrifier tel ou tel détail, ne serait-ce que pour prouver la sincérité de notre détachement du cœur.

Il n'y a pas de vraie vie « dans le Christ », de vraie vie chrétienne, sans cela (2).

D'autant que, sans l'*esprit de renoncement*, nous sommes à la merci d'un retour toujours possible des puissances du mal.

Il est bien exact en effet qu'à l'heure où, sur la Croix, Notre-Seigneur a détruit le péché, nous sommes morts *en Lui* au péché, et que le baptême nous a procuré le bénéfice de cette mort « radicale » (3); mais il nous reste, au long de chaque

(1) II *Cor.*, VI, 10.

(2) Qu'on nous permette de renvoyer à deux études résumées sous forme de *Plans* dans les *Dossiers de l'Action Populaire*, 17, rue Soufflot, Paris : *L'Eglise catholique et la vertu de Pénitence*, et *Le Christ a-t-il mutilé la nature humaine?*

(3) Nous prenons *radical*, ici, au sens étymologique : *dans la racine.*

jour, à mourir au péché *en nous*, c'est-à-dire à *actualiser* dans le détail pratique de nos existences personnelles cette destruction de principe assumée par le Chef.

Dans tout baptisé en grâce le péché originel est détruit, mais la possibilité du péché actuel subsiste.

« — Quelque volonté que j'aie de faire le bien, écrivait l'Apôtre, une impérieuse orientation vers le mal me persécute » (1). Nous, à bien plus forte raison! Et voilà pourquoi, au détachement affectif, il faudra, dans une mesure à déterminer, joindre le détachement *effectif*.

La blessure de jadis est fermée; il demeure vrai que nous avons jadis été blessés. Et la trace de la plaie ancienne marque le point faible par où l'ennemi peut nous atteindre à nouveau et nous frapper.

Aussi devons-nous toujours être sur nos gardes, et, par un travail continu, extirper les germes de corruption prêts à fleurir aux lèvres de la cicatrice. Une imprudence, et la gangrène peut survenir. Il faut veiller.

Nous ressemblons tous à Tarcisius portant Dieu au milieu des païens. Seulement, les puissances hostiles sont *en* nous, bien plus qu'*autour* de nous. Il faut toujours craindre un soulèvement, une révolte. Tels instincts qui semblent tranquillement jouer aux palets peuvent à l'im-

(1) *Rom.*, VII, 15, 19.

proviste se réveiller, bondir et chercher à lapider le trésor dont le baptême nous a constitués les divins dépositaires.

« Tout chrétien », n'est-il pas vrai, « porte sur ses lèvres, avec la possibilité de le donner un jour, le baiser de Judas » (1). Qui donc ne s'est jamais senti, à une minute donnée, capable de trahir? Qui n'a tremblé, à certains jours, d'apercevoir en lui cette étrange faculté de pouvoir dire à Dieu *non* quand il exige *oui*, et de mettre, avec sa ridicule et prodigieuse puissance de nain, le Dieu Fort dans une provisoire impuissance!

Chaque jour, par l'intime ou par le dehors, le péché nous attaque. Chaque jour s'impose à nous l'obligation de le repousser avec pertes (2). Seul peut réclamer le repos le vainqueur définitif qui n'a plus de terrain à gagner, mais s'est porté de sacrifice en sacrifice et d'effort en effort jusqu'à la mesure du triomphe (3).

Certes il serait plus reposant — étant devenu au baptême « une nouvelle créature en Jésus-Christ » — de n'avoir plus à travailler pour être à Jésus-Christ. Mais la terre n'est point le pays du définitif. Le « terme » seul sera le pays des choses qui ne changent point. Ici-bas, pour être

(1) Mgr Hugh Benson : *Le Christ dans l'Eglise*, p. 176.

(2) *Renovatur de die in diem.* — Reprendre à nouveau, chaque jour, l'édifice. (II *Cor.*, IV, 16.)

(3) *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.* (*Eph.*, IV, 13.)

à Jésus-Christ, il faut perpétuellement mourir à ce qui n'est pas Jésus-Christ.

Le cœur de l'homme préfère le travail d'un jour, fut-il pénible, à l'œuvre de longue haleine, moins crucifiante à chaque minute, mais dont la durée même cause une impression de monotonie qui pèse tant. Une perspective d'assaut?... On prendra la tranchée. Ce sera dur. Mais après, le repos! A la bonne heure... tandis que piétiner indéfiniment dans un secteur banal aux perspectives vulgaires? Plutôt que cette souffrance à petit feu, le sacrifice une fois pour toutes!

Tel n'est point cependant le sort réservé à nos vies. Il nous est demandé, non le sacrifice une fois pour toutes, mais le sacrifice chaque fois qu'il faut, — et c'est souvent qu'il le faut, le sacrifice!

De là le conseil de tous les maîtres sans exception.

« Agir contre », dira saint Ignace, et sa « furia » effraie les timides se souciant bien d'arriver à la plénitude de la vie dans le Christ, mais ne se souciant nullement d'employer pour y parvenir cet énergique et seul efficace moyen.

« Seigneur, je suis pour vous contre moi », proteste Fénelon. A son tour saint François de Sales : « Je ferai de tout mon cœur ce que de tout mon cœur je voudrais ne pas faire. »

Pour qu'il n'y ait pas méprise, Origène insiste sur la durée de l'effort : « Ne crois pas que changer de vie cela se fasse en une fois : *neque enim putes*

quod innovatio vitæ quæ dicitur semel facta, sufficiat; non, non, c'est tous les jours qu'il faut renouveler cette nouveauté de vie : *semper et quotidie ipsa novitas innovanda est* », texte que Bossuet, dans son *premier sermon pour Pâques*, commente ainsi : « Puisque l'Apôtre ne vous parle que de mort et de sépulcre, ne vous imaginez pas qu'il ne demande de vous qu'un changement médiocre... Il veut vous faire entendre qu'il faut porter le couteau jusqu'à nos inclinations les plus naturelles. »

Et pour finir par un maître parmi les maîtres : « Oh! se quitter, mourir à soi-même pour parvenir jusqu'à vous, *oh! ire, oh! perire, oh! ad te pervenire!* à tout prix, Seigneur, à tout prix (1)! »

II

D'ailleurs, pour le laborieux travail de ces coupes sombres, nous avons, modèle divin, Jésus lui-même.

« Quoi, vous pensez, chrétiens, vous sauver parmi les délices! Est-ce que vous prétendez au salut sans porter sur vous le caractère du Sauveur ? N'entendez-vous pas saint Paul qui vous prêche qu'il faut être « configuré à sa mort, afin de participer à sa résurrection glorieuse » ? (2) N'entendez-vous pas Jésus-Christ

(1) Saint Augustin.

(2) *Configuratus morti ejus; si quo modo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis.* (*Phil.*, III, 10.)

lui-même vous dire que pour marcher sous ses étendards il faut se résoudre à porter sa croix comme lui a porté la sienne? Et en voici la raison qui doit nous convaincre : « si nous sommes entrés comme il faut, en société avec Jésus-Christ (1) ».

Société combien étroite, puisqu'elle s'appelle *incorporation.* Nous sommes, dit l'Apôtre, « la chair de sa chair et les os de ses os ».

Or, la vie du Sauveur a été une vie de renoncement : *Christus non sibi placuit.* Le Christ n'a pas vécu pour son plaisir. Une vie *chrétienne* doit se calquer — exemplaire réduit, évidemment, mais tout de même ressemblant — sur celle du Christ.

« Entendons, messieurs, un si grand mystère, entrons profondément dans cette pensée. Jésus-Christ souffrant nous porte en lui-même; nous sommes, si je l'ose dire, plus son corps que son propre corps, plus ses membres que ses propres membres. Quiconque a l'esprit de la charité et de la communication chrétienne entend bien ce que je veux dire. Ce qui se fait en son divin corps, c'est la figure réelle de ce qui se doit accomplir en nous. »

D'ailleurs, on le comprend bien, quand on parle de croix, de porter sa croix, de mortification, il ne s'agit point de sang et d'austérités de

(1) Bossuet : *loc. cit.*

Pères du désert. Qu'une élite choisie aspire au renoncement à haute dose et rêve d'être « Christ » au maximum, cela ne sera jamais que l'exception, et lorsque Bossuet, entraîné par son éloquence, nous crie, après avoir montré le Sauveur en croix : « Les fidèles qui sont ses membres doivent de toutes parts dégoutter de sang » (1), il faut entendre ce que les mots signifient. Nous le préciserons sous peu.

Ici nous n'entendons donner que le principe.

C'est par les plaies de Jésus que la vie surnaturelle coule en nous. Elles marquent le point d'insertion de notre nature misérable sur le cep de son Humanité sainte. Le point d'insertion d'une greffe est toujours une blessure. Admettra-t-on que la blessure soit d'un seul côté; le tronc déchiré et la branche intacte; l'Humanité du Sauveur ouverte par les clous et la lance, et notre humanité, à nous, ignorant les ouvertures douloureuses du sacrifice?

« O très doux Sauveur, puisqu'il vous plaît par un excès de votre bonté admirable d'être notre chef, et que nous soyons vos membres, faites, par cette même bonté, que nous vivions de la vie de notre chef, et que nous mourions de sa mort.

« C'est à quoi vous nous avez obligé, lorsque vous nous avez incorporés avec vous par le saint Baptême, là où vous nous avez fait faire profession et promesse solennelle d'adhérer à vous, de

(1) *Œuvres oratoires de Bossuet*, Éd. Lebarq., t. III, p. 697-698

vous suivre partout, et par conséquent d'être, à votre imitation, des victimes destinées au sacrifice de votre gloire. » (1)

Avec cette belle limpidité du regard qui suit une idée jusqu'à son ultime développement logique, dût-elle, pour se frayer le passage, ensanglanter la route, le P. Eudes conclut : « La grâce du baptême est une grâce de martyre. »

Au lieu de crier à l'exagération, vérifions qu'il y a là, avec une insistance peut-être plus manifeste et un moindre souci encore des nuances, du saint Paul à peine démarqué.

III

Faudra-t-il appeler, dès lors, le christianisme une religion barbare, une religion d'anéantissement, sorte d'apothéose inhumaine de la souffrance? Le Crucifix, dans la doctrine du Christ, occupe vraiment trop de place. Il domine, il envahit, il écrase... Singulière « bonne nouvelle » que l'Évangile, que cette « nouvelle » d'avoir à traîner, au long de son existence, ce boulet de galérien, la croix!...

Avouons-le, il est très difficile de parler « sacrifice ». Et cette difficulté émane de deux sources. Elle tient à celui qui parle; elle tient à ceux qui écoutent.

(1) P. Eudes. — *Abrégé du Royaume de Dieu*, par l'abbé Granger, 2e éd., Vic et Amat, 1910, pp. 143, 151.

A *celui qui parle.* Quel homme est-il pour oser rappeler aux autres qu'une croix, un jour, est entrée dans le monde, et que cette croix, chacun à son tour, doit en charger son épaule? Quelle est la marque, sur sa vie, du renoncement chrétien? Quel détachement pratique-t-il pour inviter les autres au détachement? Quand la vie contredit la doctrine, la doctrine a peu de poids. Il faudrait de la sainteté. Où sont les saints?

Ou bien la difficulté vient de *ceux qui écoutent.* Tantôt ils trouvent qu'on leur présente de façon trop abrupte ou trop pressante l'obligation du sacrifice chrétien, et se rebutent. Tantôt, si l'on semble glisser trop vite, ils prennent le change et rêvent d'un christianisme sans la croix.

Entre ces deux écueils, la *position vraie.* Regardons de près l'Évangile. Il y est parlé d'immolation nécessaire; non certes comme « une fin », mais comme un « moyen », le seul moyen de parvenir à cette « fin » divine, l'union au Christ ressuscité.

Le renoncement n'a qu'une beauté relative. Il vaut par ce qu'il donne et non par ce dont il prive. Il prive de certains biens sensibles, mais voyons plus loin que le sensible, et découvrons les enrichissements dont le sacrifice du sensible est la récompense.

Loin d'assombrir la vie, les renoncements exigés par le Sauveur la transfigurent et l'illuminent.

Il faut garder au mot Évangile sa valeur

étymologique. Il signifie vraiment « bonne nouvelle ». D'abord parce qu'il est une espérance — « notre légère affliction du moment produit pour nous, *au delà de toute mesure*, un poids éternel de gloire » (1). — Ensuite parce que, dès ici-bas, il assure la plénitude de la vraie vie, les joies substantielles, et la paix qui plane au-dessus des joies de pacotille. Ce qui, de l'homme, sera immolé, ce seront les valeurs moindres. Ce qui, dans l'homme, sera obtenu par le sacrifice, ce sera une « déiformation » plus profonde; un peu plus, en nous, de « Dieu ».

Voilà ce qu'il faut bien voir. Les formules nous effraient. Regardons-les jusqu'au fond. Elles donnent l'impression de prêcher un massacre. En réalité elles annoncent l'établissement d'un règne. Il est question de mort, mais uniquement pour assurer le triomphe de la vie, de la vie que le Christ est venu nous rendre, de la vie qui s'écrit avec une majuscule, sa Vie à Lui.

Sans doute il faut enseigner — et comme le faisait remarquer saint Paul, *importune, opportune*, c'est-à-dire, au besoin, malgré les désirs contraires de notre égoïsme — que la grâce du Sauveur Jésus est une grâce de *mort*; que l'esprit du christianisme est un esprit de *mort*; que la pente du chrétien doit être vers la *mort*; que c'est à la *mort* — au sens plus haut précisé — que doivent tendre nos inclinations; car, si les

(1) II *Cor.*, IV, 17.

chrétiens sont les membres de Jésus, nécessairement ils doivent suivre leur chef crucifié. Mais il ne faut pas oublier concurremment de répéter que la grâce du Sauveur Jésus est une grâce de *Vie*; que la pente du chrétien doit être vers la *Vie*; que c'est vers la *Vie* que doivent tendre nos inclinations, car, membres du Christ Jésus, nous sommes membres de Celui qui a dit : « Moi qui suis la vérité, je vous le déclare, je suis *la Vie* ».

Et là se trouve la divine revanche de la religion de *joie* prêchée par l'Homme *des Douleurs*.

Sublime et consolant paradoxe : la vie du chrétien doit être une vie et une mort tout ensemble, et une mort pour qu'elle soit une vie, — la vie. Sacrifier, ce n'est pas mourir, mais détruire la mort; c'est supprimer si l'on veut, — mais uniquement l'obstacle à la vie; agrandir par rupture des limites. Le sacrifice de tout excès de vie présente est la science de la vie. Coupez le liseron parasitaire et envahissant; l'épi montera plus droit, le grain contiendra plus de sève.

« Sacrifiez la passion du moment et la sensation présente, le caprice de chaque heure, vains accidents de la substance de la vie, et vous obtiendrez la vie pleine, profonde, centrale et rassemblée... Voilà le mystère de la Croix, le sacrifice chrétien, la mortification, la mort en Jésus-Christ. Et c'est ce qu'on nomme aussi la vie ressuscitée. »

Complétons la pensée : « L'homme qui n'a pas

pratiqué aujourd'hui le *quotidie morior* a perdu sa journée « (1).

Mieux encore que son enseignement, saint Paul nous donne, pour nous convaincre, son exemple. Le « quotidie morior » personne ne l'a mieux vécu.

Se peut-il mépris plus grand de tout le créé, plus bel enthousiasme dans l'amour de la Croix. « Qui nous séparera de l'amour du Christ? Sera-ce la tribulation ou l'angoisse, ou la persécution ou la faim, ou la nudité ou le péril ou l'épée ?... » (2). Le Jésus dont il parle, il entend bien que ce soit Jésus Crucifié (3).

Mais en face de ces textes et en dépendance étroite, ceux-ci : « Nous qui vivons, une fois ressuscités nous serons pour toujours avec le Christ » (4). « Ici-bas nous sommes loin du Seigneur... Nous aimons mieux déloger de ce corps et habiter auprès du Seigneur » (5). N'était la garde du troupeau qui exige sa présence ici-bas, il souhaiterait « de partir et d'être avec le Seigneur » (6). Au moins, dès ici-bas, devenons « une nouvelle créature dans le Seigneur ». A la limite il s'écriera : C'est fait! Tout Paul a disparu. — Et dans une

(1) P. Gratry : *La Philosophie du Credo*, pp. 158, 159.
(2) *Rom.*, VIII, 35.
(3) I *Cor.*, II, 2.
(4) I *Thess.*, IV, 17.
(5) II *Cor.*, V, 6-8.
(6) *Phil.*, I, 23. — II *Cor.*, V, 17.

adjuration superbe à toutes les puissances créées, confiant en son Christ devenu le centre unique de tout lui-même, il s'écrie : « Mort, vie, anges, principautés, choses présentes ou à venir, puissances, hauteur et profondeur... m'enlever mon Christ Jésus? Jamais! — Je vous mets au défi de me séparer, ne serait-ce qu'un instant, de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur » (1).

Ce point éclairci, on risque moins d'appeler la Croix un scandale; elle n'est scandale qu'aux païens ou aux chrétiens paganisants. On risque moins d'appeler le renoncement une inutile barbarie.

La Croix reste un mystère, mais qui, s'il effraie autant, heurte moins. Le renoncement reste renoncement, mais il se confond à ce point avec le bien spirituel de notre nature ici-bas, que, pour les clairvoyants, il devient susceptible de se muer en joie profonde. Ce que l'on perd en exubérance de vie inférieure, on le retrouve en richesse de vie supérieure. Laisser là un peu de terre pour le remplacer par de larges coins de ciel, est-ce un marché de dupes?

Chrétiens baptisés, n'oublions pas qu'au jour de notre baptême une phrase mémorable a été prononcée sur nous par le prêtre qui nous « sacrait » membre de Jésus-Christ :

(1) *Rom.*, VIII, 38.

« Qu'il te serve *joyeux* dans ton Église. » C'est plus qu'une permission, c'est un ordre. Le chrétien, par vocation et parce qu'il a charge de vivre en membre du Christ, devient détenteur officiel de la vraie joie; personne ne peut lui ravir, s'il reste en grâce, son monopole.

Et, de fait, à qui possède le Saint Esprit, bien peu de chose manque, même au milieu des plus grandes privations.

Au Jourdain, sur le Christ que baptisait le Précurseur, une voix s'est fait entendre : « Celui-ci est mon Fils Bien-Aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Ces complaisances du Père pour son Christ ne se limitent pas à la seule personne du Sauveur Jésus; ou plutôt elles s'étendent à tout ce qui est le Christ, donc non seulement à Celui qui est la Tête, mais, subsidiairement, à nous tous, les membres.

« Lorsque la plénitude des temps est venue, dit l'Apôtre, Dieu a envoyé son Fils qui est né d'une femme; il a été soumis à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, et que l'adoption des enfants fut accomplie en nous », et cette adoption divine dépasse incomparablement l'adoption humaine qui ne peut rien transmettre dans l'adopté de la vie même de l'adoptant. Ici au contraire, grâce à Jésus-Christ à qui nous sommes incorporés, la vie même de Dieu nous est communiquée — participée sans doute, il faut toujours le rappeler — mais enfin *sa vie* elle-même.

Ce seul mot renferme toute la théologie de la vraie joie.

Se savoir « divin » , possesseur de l'Esprit d'Amour, « membre du Christ Jésus » — ces expressions se valent, — et vivre triste, quel non-sens! Sans doute les misères d'ici-bas peuvent encore nous atteindre. Mais ne tenons-nous point, à chaque minute, en notre possession, le moyen de donner aux réalités leur vraie valeur et leurs dimensions justes.

Quand on voit de près, et sans s'occuper du décor, la statue de Jeanne d'Arc au péristyle de Reims, piédestal, cheval et statue semblent de belle grandeur. Prenez du champ; remettez tout dans le cadre : on dirait une fourmi au bas d'un mur.

Ainsi des peines de l'existence terrestre pour qui ne consent point à les voir isolées, mais avec, derrière elles, toujours, le mur de fond de la grande vie divine qui constitue notre cadre normal.

« Qu'il te serve *joyeux* dans ton Église. » Esprit de mort, esprit de sacrifice, esprit chrétien, cela n'est qu'une seule et même chose; — comme aussi esprit chrétien, esprit de dilatation et de joie, esprit de vie, cela se ressemble au point de parfaitement s'équivaloir.

CHAPITRE III

« Jam non ego, Christus ! »

I. — L'*idéal* chrétien : réaliser le « Ce n'est plus moi qui vis », de saint Paul.
II. — *Difficultés* de la tâche.
III. — Sa *grandeur* : devenir pour le Christ « une *humanité de surcroît* ».

I

Le baptême est un sacrement « de mort ». Pour vivre son baptême il faut perpétuellement mourir.

En quoi consiste cette mort de chaque instant qui est justement la vraie vie? Voilà ce qui reste à voir.

Un mot dit tout — facile à comprendre — difficile à pratiquer. Cette vie de mort consiste dans la désappropriation toujours plus parfaite de nous, et la dépendance toujours plus parfaite vis-à-vis du Christ.

La vie qui tout à la fois nous est *donnée* et nous est *demandée* au baptême est une vie qui devienne la continuation de celle de l'Homme-Dieu. — Dans la génération naturelle, on reçoit les inclinations de ses parents; dans notre régé-

nération surnaturelle nous recevons les inclinations de Jésus-Christ. Nous ne devrions prendre aucune complaisance en ce qui n'est pas régénéré de lui.

Le monde ?.... On n'est plus du monde.

« Il est tout entier dans le mal », nous avertit saint Jean (1). Donc n'y pas prendre plus de part que Notre-Seigneur. Notre vie ne doit pas être répandue dans le monde, mais « cachée en Dieu avec Jésus-Christ. »

On n'est même plus « Juif ou Gentil », ce qu'il faut comprendre évidemment au sens de l'Apôtre.

L'idéal ?... Devenir une même chose avec le Christ.

L'idéal, disons-nous. Car hélas ! en fait, dans la pratique, bien peu parviendront à ces hauteurs. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup d'avoir vu que la vie chrétienne exactement comprise devait aspirer là; et ne faut-il pas estimer un beau triomphe de la grâce que tels ou tels, dans le nombre, cherchent, à des degrés divers et quelques uns jusqu'au plus sublime don d'eux-mêmes, à réaliser intégralement leur idéal chrétien.

Les âmes peu habituées à se vaincre s'étonnent d'en voir d'autres tendre vers les cimes du renoncement. Elles ne comprennent pas la splendeur de notre vocation sainte. Elles ne savent pas ce

(1) *Totus in maligno positus est.* (*Joan.*, XVII, 14. — I *Joan.*, X, 10.)

que c'est qu'aspirer à la pleine vie « dans le Christ ».

Vu d'en bas, le sacrifice apparaît comme un nuage qui pèse lourdement sur la vie.

Vu d'en haut, pour qui a percé le nuage et l'a mis sous ses pieds, il marque la séparation d'avec les brumes des vallées, l'accès vers la pleine lumière.

Traverser le sacrifice, c'est découvrir des mondes. Mais il faut quitter les plaines, risquer l'ascension, entrer dans la zone où un instant tout s'efface, et se résigner à ne plus découvrir la terre que de très loin...

En réalité, est-ce la moins bien voir ?

La philosophie invite à se renoncer pour devenir plus « homme ». La religion du Sauveur Jésus convie à tout autre chose. Se renoncer pour devenir plus « Christ », pour ne plus faire qu'un avec Lui.

Nous devons *être un*, le Christ et nous.

Tant que nous restons *nous*, nous *et* le Christ, tant que la particule copulative « *et* » garde sa force, nous ne sommes pas *un*, mais *deux* (1).

Or le Christ dit : « Soyez *un.* »

(1) Nous avons suffisamment expliqué, croyons-nous, comment il faut entendre cette union, ou si l'on veut cette identification; et saint Paul ne prétend nullement faire absorber la personnalité du Chrétien par le Christ au point de la supprimer. La doctrine du Corps Mystique n'est point un panthéisme.

La solution n'est possible que si l'un des deux disparaît. Voilà pourquoi saint Paul dit si énergiquement : « Mourez. »

Quand il nous invite aux hécatombes que l'on sait, que demande-t-il d'autre, sinon de mettre en pratique le mot d'ordre que s'était donné Jean-Baptiste : « Diminuer, moi, pour qu'il croisse, lui. *Me autem minui.* » (1).

Diminuer ? Est-ce bien ce mot-là qu'emploie saint Paul; cela suffit-il à son amour pour le Maître, à l'idéal qu'il s'est forgé du chrétien? Non pas. « Diminuer... Il faut dire beaucoup plus : disparaître! *Vivo ego, jam non ego, Vivit vero in me Christus.* Je vis? Non! Plus de « je ». Le Christ tout seul en moi! » (2).

II

Ce qu'il faut de lutte pour en arriver à ce *jam non ego* libérateur, il serait déloyal de le cacher. De là, beaucoup de chrétiens, et peu de saints. Combien, même parmi les meilleurs, donnent à Dieu des œuvres parfaites. L'amour propre est si subtil.

Claudius Lavergne rêve de peindre pour les Pères Dominicains de Toulouse une « donation du Rosaire »; il prie le P. Lacordaire de lui donner une robe blanche hors d'usage pour en revêtir son

(1) *Joan.*, III, 30.
(2) *Gal.*, II, 20.

modèle. « J'ai ce qu'il faut, dit le Père, et vous allez me soulager la conscience. Voilà une robe à laquelle j'ai la faiblesse de tenir. Je n'ai pas voulu qu'on y prît des morceaux pour raccommoder les autres... C'est celle que je portais à Notre-Dame, alors que je prononçai l'oraison funèbre d'O'Connell et mon discours sur la vocation de la nation française. Je n'y tiendrai plus désormais. Prenez-là ! »

Si de grandes âmes peuvent avoir de ces petites attaches (1), que penser de nous?

Là même où l'on croit — où nous croyons peut-être nous-mêmes — donner *tout*, quel manque de loyauté parfois! (2).

Pourtant, si nous aspirons à la plénitude de la vie, il faut consentir à la plénitude de la mort. Avec son imperturbable et tranquille douceur, l'*Imitation* ne dit-elle pas : « Tu dois, mon fils, te donner *tout entier* pour posséder *tout*, et ne rien te réserver pour toi-même » (3).

Évidemment, ce « tout » pourra être, et sera en réalité, très différent suivant les âmes.

(1) Quitte à s'en punir amèrement après.

(2) Un exemple piquant de ces déloyautés dont nous sommes trop souvent coutumiers. Le grand compositeur Lulli reçoit, dans sa dernière maladie, la visite de son confesseur, et se voit contraint par lui, s'il veut recevoir l'absolution, de jeter au feu le début d'un opéra passablement licencieux auquel il travaille. Longtemps il se fait prier. A la fin, il se rend. Le confesseur s'en va. Un visiteur arrive et reproche à l'artiste son sacrifice. Lulli de sourire; et, tout bas : « J'en ai gardé une seconde copie! »

Qui n'a jamais « gardé une seconde copie »?

(3) *Liv.* III, ch. XXVII.

Pour certaines, un « tout » *absolu* : le détachement complet.

Saint François d'Assise entend un prêtre réciter à la Messe ces paroles de l'Évangile : « Ne possédez ni or, ni argent, n'ayez point de bourse, ni deux vêtements, ni des chaussures. » Aussitôt, il jette avec horreur la bourse où il recueillait son aumône. Il avait des chaussures, il les enlève; un manteau au-dessus de sa tunique, il jette son manteau...

Peu après, Claire Scifi lui explique qu'elle veut, elle aussi, appartenir à Jésus-Christ : « Si tu veux que j'aie foi en toi, lui répondit François, tu feras ce que je vais te dire : tu te revêtiras d'un sac, et iras par la ville en mendiant ton pain. » Claire obéit. Les habitants ne la reconnurent pas. François, lui, la reconnut.

Durant le Carême, à Vannes, Catherine de Francheville — dont le nom est inséparable de l'œuvre des *Retraites* — assiste au sermon : « Vous dites que vous êtes à Jésus-Christ. Donnez-en la preuve. » Ces mots la frappent. Elle ira vers ses amies pour les exciter à mieux servir Dieu. « Quant à moi, je veux être toute à Lui, et pour marquer que je le veux tout de bon, je vous supplie de me couper les cheveux. » Et comme chacune se dérobe, elle s'exécute elle-même. Depuis ce jour « elle ne sentit plus son cœur partagé, et les autres sacrifices semblèrent ne plus lui coûter » (1).

(1) Extrait de sa vie par le P. Champion, *Mess. du C. de J.* Nov. 1909, p. 649.

Pour la grande majorité des âmes, le « tout » sera *relatif*. Dieu n'exige pas de chacun la même mesure de renoncement. Ne croyons pas d'ailleurs que les sacrifices de maigre envergure, nous allons les livrer sans saigner.

Nous consentons encore facilement à donner à Dieu pas mal de choses, à condition de réserver pour nous *la seule* que pourtant il voudrait. Saint Ignace a bien compris cet instinct de conservation et de propriété qui est au fond de tout homme, et voilà pourquoi sa *méditation des trois classes d'hommes* dont le but est d'amener celui qui dit « Tout mais pas cela », à justement sacrifier « *cela* ».

« Les remèdes les plus douloureux que vous voudrez », disait à l'aumônier un jeune homme dont le nerf sciatique avait été sectionné, et qui risquait de ne jamais retrouver le mouvement dans sa jambe, « mais ce remède-là! jamais ». Il s'agissait d'aller chercher avec des pinces les deux extrémités du nerf, de les rapprocher savamment, comptant sur la vie même pour opérer la suture. « Mais, mon enfant, tous les autres remèdes sont impuissants. Il n'y a que celui-là de sûrement efficace. Il sera pénible, oh! oui. Mais, puisqu'il est *le seul* ». Et le pauvre blessé resta huit jours avant de consentir. — Si nous n'hésitions que huit jours devant un sacrifice!

Les dépouillements exigés différeront souvent de ceux que nous avons prévus. D'habitude, ils seront, *en soi*, peu considérables. Notre amour-

propre ne déteste pas d'envisager comme possibles de gros sacrifices, quitte, au moment, à se dérober (1). Les sacrifices plus mesquins, nous les estimons facilement indignes de nous. Dieu, le plus souvent, n'en veut pas d'autres. Des riens, mais des riens qui désolent et parfois atterrent.

Nous ressemblons à cet enfant qui promet de distribuer aux pauvres de ses riches jouets; quand on va dans l'armoire qui regorge, pour essayer de faire un tri : « Non, pas ceux-là! J'y tiens trop! »

Savoir sacrifier les petits riens, c'est la meilleure marque des grandes énergies.

Un jour, sainte Madeleine de Pazzi médite sur ce verset d'Isaïe : « Ils prendront les ailes de l'aigle, ils voleront sans défaillir, ils courront sans se fatiguer. » Notre-Seigneur lui fit voir ceux qui n'avancent pas ou n'avancent que lentement. Après, ceux qui marchent avec une certaine rapidité. « Ils possèdent la charité mais ne sont pas tout à fait morts à eux-mêmes, ne recherchent pas purement ma volonté en tout. Ils cherchent quelque chose en dehors de moi et en même temps que moi...

« Ceux qui courent — oh! qu'ils sont rares! — sont tout à fait morts à eux-mêmes; ils ne cherchent point la connaissance des choses spirituelles par intérêt propre ni désir de conso-

(1) Fines remarques, à ce propos, de Fénelon : *Avis spirituels*, n° XXII. *La parole intérieure.* (Œuvres, édit. Vivès 1854, t. I, p. 605.)

lation, mais avec une parfaite conformité à ma volonté...

« D'ordinaire la rapidité d'une course est en proportion de la vie du coureur. Ici, de sa mort. Il est vrai que cette mort est la véritable Vie qui le conduit jusque dans mon sein... Je veux te donner ici cette vie morte » (1).

L'Apôtre avait raison d'écrire à ses convertis : « Prenez garde à votre vocation; on ne peut jamais assez la considérer » (2). Cette vocation consiste à vivre en communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ (3), « à être une même chose avec Jésus-Christ, » à vivre comme il a vécu « à l'imitation du Saint qui nous a appelés », « saint comme lui-même est saint » (4), vivant d'une vie toute ressuscitée, cherchant toujours les choses qui sont en haut (5), ne fréquentant qu'au ciel : *nostra conversatio in cœlis* (6).

III

Puisque, comme chrétien, je ne fais qu'un avec Jésus, quelles doivent être mes dispositions au moment d'agir?

(1) III[e] P., Ch. II. — Cité dans Saudreau : *Les Divines paroles*, t. II, 228.
(2) I *Cor.*, I, 2.
(3) I *Joan.*, I, 3.
(4) I *Petr.*, I, 15.
(5) *Col.*, III, 1.
(6) *Phil.*, III, 20.

Est-ce que je dois m'efforcer de vivre ma vie, ou de vivre la vie du Fils, — lequel vit de la vie du Père, de la vie des « Trois »? Ma vie doit continuer celle de Jésus-Christ, c'est-à-dire que mes actions doivent être des actions de Christ : *Christianus, alter Christus.*

En va-t-il vraiment ainsi? La part de « Christ », dans ma vie, où est-elle? Est-il vrai que, dans ma vie à moi, la vie du Christ soit quelque chose de vivant, que le principe et la fin de tous mes élans profonds, la règle cherchée, reconnue, aimée, de toutes mes tendances et de mes mouvements, ce soit le Seigneur Jésus-Christ? Que mon souci vécu, — non toujours explicite, mais toujours présent — soit de me demander : « A ma place que ferait Jésus-Christ? Où le mènerait son Esprit? » et d'agir en fait suivant la réponse reçue, puisqu'aussi bien « les vrais enfants du Père sont ceux que l'Esprit de Dieu anime et gouverne » (1).

Le P. Natal écrit dans ses Récollections de méditations : « S'unir au Christ au point de se demander en tout : Ici, que ferait le Christ, comment agirait-il? Comme si nous c'était Lui » (2).

Il ajoute : « Chercher diligemment cette union au Christ par l'Esprit Saint; que mon intel-

(1) *Rom.*, VIII, 14.

(2) *Ita inveniendus est Christus, ut in re qualibet sentiamus quid hic Christus ageret vel præsens consuleret : quasi Christum in nobis habitantem sentiremus. Et hoc est :« Nos autem sensum Christ habemus ». — Mon. Hist. Soc. Jesu* : Epistolæ P^is^ Natal, t. IV, p. 684, n° 18.

ligence soit la sienne, ma volonté la sienne, ma mémoire la sienne, tout mon être le sien, toute ma vie la sienne, tout mon agir le sien. Telle est la perfection même de la perfection, et la grande douceur de la vie! » (1)

Un jour de la Sainte Trinité il va au Latran, et peut, à sa grande joie, vénérer et toucher les insignes reliques de Notre-Seigneur; il découvrit clairement, confesse-t-il — exagération de son humilité — que sa vie était mauvaise parce que pas purement pour Dieu : « *fere omnes operationes suas communiter esse peccata, propterea quod in Deo pure non fierent.* Il décide sur-le-champ de commencer une vie nouvelle, une vie recueillie, une vie dans la lumière — et quels beaux adjectifs il emploie : *quietam, claram, suavem, ex intimo cordis sensu,* — une vie de calme et de lumière dans l'intime union du cœur avec Dieu, la vraie vie dans le Christ » (2).

« En vérité, disait sainte Marguerite-Marie, il me semble que le tout de la vie consiste à se rendre conforme à la volonté de Dieu, puisque celui qui adhère à Dieu est fait un même esprit avec Lui ». Aussi prenait-elle pour résolution :

(1) *Accipe atque exerce diligenter unionem quam tibi gratificatur spiritus Domini ad Christum Jesum, atque ejus potentias, ut sentias in spiritu te per voluntatem velle, per memoriam recordari, totumque te et esse et vivere et operari, non in te sed in Christo; hæc est hujus temporis perfectio summa, virtus divina, admirabilis suavitas. — Id. ibid.*, p. 697, n° 163.

(2) *Id., Ibid.*, p. 702, n^{os} 201-202.

« Je voudrai toujours ce que Jésus fera, je ferai toujours ce que Jésus voudra. »

Voilà précisément la demande de Notre-Seigneur : que votre vie soit une dépendance directe de la sienne, que ce soit *lui*, le Fils de Dieu, par son Esprit, qui détermine nos pensées, lui qui mette en branle nos énergies, *lui* qui prenne en mains tous les fils directeurs de notre conduite jusqu'à ce que nous nous transformions parfaitement en son image.

Alors, et alors seulement, nous posséderons « le sens du Christ » (1), cette intelligence que nous sommes un second Lui-même, que notre humanité nous est donnée uniquement pour la lui prêter, pour qu'il vive en nous et se manifeste par nous.

Un peintre, à Rome, avide d'un modèle du Christ pour son tableau de la Cène, rencontre le mendiant Benoît Labre. Voilà ce qu'il cherche! Benoît Labre, par charité, accepte. Après la mort du saint, on voulut garder le souvenir de ses traits. Mais comment faire? On se souvint alors du tableau de la Cène. Pour reconstituer le visage de Benoît Labre, on n'eut qu'à reproduire la figure du Christ.

Ainsi faudrait-il que nos vies fussent le décalque, la réplique, le « double » de celle du Christ Jésus; qu'en nous voyant agir, non pas peut-

(1) I *Cor.*, II, 16.

être les hommes — ils pénètrent si peu l'invisible ! — mais Dieu du moins, retrouve en chacun de nous les traits de son Fils Bien-Aimé.

Élisabeth de la Trinité ambitionnait de « devenir pour le Christ *une humanité de surcroît* », c'est-à-dire de mettre à la disposition du Sauveur son être entier, comme se tenait à la disposition constante du Verbe l'Humanité Sainte.

Quelle perfection cela suppose, de traduire ainsi Jésus-Christ, et, comme Lui, de n'agir jamais « qu'en Dieu » « *ut manifestentur opera ejus quia in Deo sunt facta* » (1), c'est-à-dire non point seulement en proscrivant l'influence de toute passion déréglée, mais encore l'influence de la « nature », en proscrivant *l'humain* pour constituer comme règle constante de l'humain, *le divin*.

« Il me fit comprendre, écrivait une autre carmélite, qu'il voulait de moi une transformation si complète en Lui, que les seules apparences de ma personnalité subsistent, et ne lui soient plus, en quelque sorte, que ce que lui sont au Saint Sacrement les accidents du pain et du vin, c'est-à-dire un simple voile sous lequel, tout en se cachant, il révèle en mille manières sa présence » (2).

(1) *Joan.*, III, 21.

(2) *Marie-Aimée de Jésus* (Dorothée Quoniam), du Carmel de l'Avenue de Saxe, t. I, de sa *vie*, pp. 316, 327. — Noter l'expression « en quelque sorte ». Prise à la lettre, en effet, la comparaison ne serait pas exacte. Après la consécration, la substance du pain a disparu tout entière. Notre union à Notre-

En quelques rares occasions, Dieu s'est plu à rendre extérieure et sensible cette transformation.

Sainte Catherine de Sienne décrit, un jour, à son confesseur, Raymond de Capoue, les merveilles divines qui s'opèrent en elle; Raymond de Capoue reste quelque peu sceptique. Tout à coup, il lève les yeux sur la Sainte; sous les traits de Catherine, que voit-il? Jésus lui-même.

Un fait identique arriva au Père Surin, s'il faut en croire Boudon, et au dire du P. Saint Jure, à M. de Renty (1).

Évidemment, ici, nous sommes hors des grâces courantes, des voies communes. Mais pourquoi dans une âme pleinement « déiformée » Dieu ne produirait-il pas, s'il lui plaît, le miracle d'une divine transparence! (2)

Seigneur, si elle doit aller jusqu'à la suppression, en nous, de la « créature de péché », du moi corrompu, laisse intacte, bien entendu, la substance de notre être personnel.

(1) Sans doute aussi à Marie-Aimée de Jésus (Voir t. I, pp. 326-330. — T. II, p. 397.)

(2) A ceux qui refusent *a priori* tout « merveilleux » de ce genre, Hello répond victorieusement : « Si Dieu a versé dans l'homme déifié son Esprit, l'Esprit qui fait des miracles, pourquoi lui refuserait-il les miracles eux-mêmes. Si vous avez changé votre vie contre la vie de Dieu, ce qui est une sorte d'extase permanente et insensible, pourquoi lui défendriez-vous de vous visiter à son tour par une sorte d'extase accidentelle et sensible. » *(Philosophie et Athéisme*, p. 225.) — A noter le mot si profond et, bien compris, si exact : « *une sorte d'extase permanente et insensible* » pour qualifier la prise de connaissance par la foi, si désirable et si féconde, du sublime monde invisible que nous portons en nous.

L'important, d'ailleurs, n'est point cette exceptionnelle manifestation à l'extérieur, mais le fait intime — souligné en de rares occasions par cet « apparaître » inédit, — à savoir la transformation aussi complète que possible en Jésus-Christ.

Cette intime transformation radicale en Notre-Seigneur ne sera, vu le renoncement entier exigé (1) le fait que du très petit nombre. L'expression de la vie chrétienne *intégrale* n'en reste pas moins : qu'il n'y ait en chaque chrétien, *que* Jésus-Christ.

« L'homme doit se séparer de *tout* ce qui divise. » (2) « Il faut qu'il n'y ait plus dans votre cœur *une seule* place où l'on puisse sceller un anneau et poser une chaîne » (3).

A chaque pas, dans les auteurs, ce conseil

(1) Pour savoir quel complet dépouillement prélude à ce changement radical d'un baptisé en « un autre Jésus-Christ », qu'on se reporte par exemple au *livre* I, ch. XIII, de saint Jean de la Croix, dans *la Montée du Carmel;* ou au substantiel et court traité de saint Alphonse Rodriguez, l'humble portier du collège de Majorque, sur l'*Union et la transformation de l'âme en Jésus-Christ.* Il y a là en particulier au ch. III, un saisissant parallèle entre le mort et le mortifié qui ne va pas sans donner le vertige. Tant il serait ridicule d'aspirer à l'union divine sans vouloir auparavant détruire en nous tout l'obstacle à Jésus-Christ.

(2) *Sainte Angèle de Foligno* (p. 218). — Elle ajoutait : « Pesez, mes frères, pesez. Comment faut-il aimer, comment faut-il servir ce jaloux qui veut posséder, ce Dieu qui se donne, ce Dieu qui demande. »

(3) *P. de Ravignan.*— A rapprocher la phrase du *P. Varin :* « Je me suis tout à fait débarrassé de moi et je m'en trouve bien. » (*Vie*, par le P. Guidée, Poussielgue 1854, p. 147,)

revient. Il nous est bon de l'entendre répéter. Nous avons tant de peine à être *pratiquement* convaincus. Nous voulons tous être de grands saints; mais nous aimerions tant le devenir sans être contraints de *tout* donner. Couper les ponts, c'est si difficile! Et pourtant « le Saint Esprit ne peut vous posséder *tout entier* qu'en vous détruisant *tout entier*. » Ainsi parle le grand missionnaire breton, le P. Vincent Huby, à un retraitant qu'il veut enraciner dans l'amour de Dieu (1).

« Si tu veux imiter l'exemple de ton Sauveur, et faire ma volonté qui renferme tout bien, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, il est nécessaire qu'en *toutes* choses tu renonces à ta volonté, que tu la méprises et la renies. Plus tu mourras à toi-même, plus tu rejetteras avec soin ce qui est *toi*, et plus je te donnerai avec abondance ce qui est *moi*... »

En d'autres mots, la même note :

« Quel que soit notre genre de vie et l'habit qui nous couvre, il faut que chacun devienne le saint de Dieu. Tant que nous aimons mieux prendre nos sûretés, tant que notre volonté a des caprices étrangers à l'union divine, des fantaisies de oui ou de non, nous restons à l'état d'enfance, nous ne marchons point à pas de géant dans l'amour; car le feu n'a pas encore brûlé *tout* l'alliage; l'or n'est pas pur, nous sommes encore les

(1) *Retraite sur l'Amour de Dieu*, 7e j., 3e méd., 2e point, § 3.

chercheurs de nous-mêmes; Dieu n'a pas consumé *toute* notre hostilité à lui » (1).

Plus bref, Tauler disait : « Là où tu n'es pas, Dieu est. » — Et une sainte âme : « A la limite de moi, c'est Lui... *M'entretenir morte* ».

Dans sa *Retraite de Troisième An* (7e jour), le P. de la Colombière ne se fixait point d'autre idéal : « *Mener une vie morte.* »

On ne peut mieux traduire le : « *Jam non ego... ; Christus !* Plus de *moi; Jésus-Christ seul !* »

Car, ne l'oublions pas : *Mors et vita.* Mort et vie. Et dans le fait, en pratique, ces deux réalités sont aussi proches que, dans l'expression, les deux mots; bien mieux, il n'y a pas même entre elles la place d'une particule, de deux lettres. Mort, vie, cela se touche ou plutôt ne fait qu'un. « Le Saint, a-t-on écrit audacieusement, est celui qui n'existe plus : Dieu vit en lui. » Voilà la mort et voilà la vie!

Qui voudrait dire qu'il perd au change?

(1) Ruysbrock : *Morceaux choisis*, trad. Hello, pp. 157.

LIVRE V

Les exigences de notre Incorporation au Christ Jésus.

CHAPITRE PREMIER

La Fidélité à la Grâce.

I. — Psychologie du Saint Esprit agissant dans l'Ame.

I. — *Douceur* et *force*.
II. — *Persistance* inlassable et *variété* ingénieuse.
III. — Le mystère des *venues* divines.

La vraie dévotion pratique au Fils, c'est la dévotion à l'Esprit du Fils; et la dévotion à l'Esprit du Fils, c'est la dévotion à la docilité au Saint Esprit.

Notre-Seigneur était par excellence *docibilis Dei*, d'une docilité souple et attentive à suivre en tout les inspirations d'en Haut. C'est vrai pour chacune des démarches de Jésus; on lui

adresse une prière, on invoque sa puissance : il lève les yeux au ciel, il n'agit que sous l'emprise de la « vertu du Très-Haut ». Ainsi avant chacun de ses miracles, avant l'institution de la Sainte Eucharistie, avant les derniers enseignements à ses Apôtres. En maintes circonstances (1) l'Écriture note expressément qu'il était conduit par l'Esprit Saint.

Tel *le chef*, tels doivent être *les membres*.

I

Éviter le péché mortel s'impose à titre de minimum indispensable, mais ne dépasse pas la valeur d'un minimum. C'est le premier stade de ce que saint Ignace appelle, dans les *Exercices*, *les trois degrés d'humilité* ou mieux de reconnaissance du souverain domaine de Dieu.

Une âme généreuse évitera, pour laisser à la vie du Christ la plus large place en elle, toute attache au péché véniel.

Elle fera mieux encore, elle évitera toute résistance aux moindres appels du Saint Esprit, aux plus imperceptibles invitations àmonter.

« On se préserve sans peine des chutes grossières, écrivait un lieutenant de la Grande Guerre, mais que de nuances, que de délicatesses inob-

(1) Nous les avons rappelées au Liv. II, ch. II, § 2.

servées!... Et c'est là cependant ce qui donne à l'âme sa vraie vitalité » (1).

Ce soldat a raison. La dévotion parfaite à l'état de grâce, c'est la dévotion à l'entière *fidélité à la grâce.*

A la fin d'un sermon sur *La Fatigue dans la Voie du Bien* à l'oratoire de Londres, le P. Faber posait à son auditoire cette question: « Y en a-t-il un parmi vous qui aimerait à mourir sans faire plus pour Dieu qu'il ne fait maintenant? » (2) L'Esprit Saint, en nous, appelle inlassablement. Quel écho trouvent en nous « ses gémissements ineffables » ?

Il importe à chacun de nous de le chercher, et pour cela de faire, si l'on peut ainsi parler, la psychologie du Saint Esprit vivant dans l'âme, — avec, en face, la psychologie de l'âme vivant du Saint Esprit.

Sainte Madeleine de Pazzi décrit avec un singulier bonheur et relief d'expression le rôle du Saint Esprit à l'intime de nous.

« J'ai vu, dit la Sainte, un Hôte divin assis sur un trône. Cet Hôte, le plus noble, et le plus digne de tous les hôtes, c'est le Saint Esprit, qui, avec l'agilité de sa bonté et de son amour pour nous, se porte rapidement vers toutes les âmes disposées à le recevoir. Qui pourrait dire les effets

(1) *Le lieutenant Joseph de Boury*, 1890-1915, Notice par J. M. Derély, p. 44.

(2) *Conférences spirituelles*, pp. 247-266.

merveilleux qu'il produit partout où il est reçu? Il parle sans rien dire, et son silence sublime est entendu de tous.

« Il est toujours immobile et toujours en mouvement, et, dans sa mobile immobilité, il se communique à tous.

« Il est toujours en repos et cependant toujours agissant; et, dans son repos, il opère les plus grandes, les plus dignes, les plus admirables œuvres. Toujours en marche, sans toutefois changer de place, partout où il pénètre, il affermit, conserve et en même temps détruit tout. Sa science immense et pénétrante connaît tout, entend tout, pénètre tout. Sans rien écouter, il entend la moindre parole qui se dit au fond le plus intime des cœurs. »

Dans l'action du Saint Esprit en nos âmes l'on peut distinguer des constantes et des variables; des manières de procéder toujours les mêmes et des manières de procéder souvent différentes :

En premier lieu *les constantes.*

Et d'abord un mélange de douceur et de force. De force : « *Vox Domini in magnificientia.* » Celui qui parle est la Puissance même, et on le sent à ce quelque chose d'irrésistible, de doucement violentant, qui contraint à monter.

Je dis de doucement violentant, car c'est, en même temps que très *fort*, très *doux.*

Suave, presque imperceptible, la première invite du Maître à la *conversion*, chez un homme qui

ne possède pas la foi. Ce sera si ténu, si délicat, que, peu après, quand il s'agira de marquer d'un repère le point de départ, on se trouvera déconcerté, impuissant. Quand, où, comment, le Saint Esprit a-t-il commencé d'appeler, on serait bien empêché de le préciser d'une façon ferme.

S'agit-il de *vocation*? La tactique du Maître ne change pas : douceur et force : « Va, fille de Dieu, va, va. » Notre-Seigneur passe à côté d'une âme, la frôle mystérieusement de ce mot de lumière et d'ombre : « Si tu voulais!... Veux-tu? Si tu le veux, *sequere!* viens, suis-moi! »

Bien doux aussi — et en même temps très fort, — au dire de ceux qui ont expérimenté la douceur de cette force et la force de cette douceur, l'appel du Saint Esprit à une de ces *ascensions mystiques* dont parlent les auteurs, puisque pour les décrire on emploiera des mots feutrés comme « quiétude », des mots dominateurs comme « ligature ».

Quoi de plus doucement impérieux que ces éclairs dans l'âme, qui s'appellent les *inspirations* journalières de la grâce. De plus doux, car il ne faut pas contraindre la liberté. Le Saint Esprit prend du champ; s'il parlait de trop près, il s'imposerait. Saint Augustin cherchant sa route reconnaît la parole du Très-Haut, mais la grande voix divine s'est réduite aux proportions d'un écho affaibli : « Et vous m'avez répondu, Seigneur, en criant comme de fort loin ». — Quoi de plus impérieux en même temps. L'âme n'hésite pas : « C'est

le Dieu d'Israël qui m'a parlé, le fort d'Israël, le dominateur des Hommes (1). »

Semen est Verbum Dei. Tout appel de Dieu ressemble à une semence, ce rien imperceptible qui glisse entre deux mottes, ce rien triomphant qui d'un geste d'atlante soulève le sol, et parfois traverse les plus durs ciments, pareil à cette graine d'arbre au cimetière de Fribourg, qui a brisé en deux morceaux la dalle d'un sépulcre où se trouvait écrit : « Je défends qu'on touche jamais à mon tombeau. »

D'ailleurs comme en toutes choses vivantes, au milieu même de ces constantes, des *variables*. Tantôt la force dominera : Jéhovah Dieu, au Sinaï, parle d'une voix telle que Moïse s'abîme dans la poussière. Et tantôt la douceur : quand Dieu veut parler à Elie, il soulève d'abord un violent orage : « Dieu n'était pas dans les éclairs et la tempête. » Puis une poussée formidable du vent : « Dieu n'était pas dans le vent. » Enfin une brise légère : « Cette fois, dans cette brise qui passait, Dieu se trouvait. »

Parfois le souffle est si frêle qu'il faut l'appeler « *gemitus* ». Il est vrai, saint Paul corrige « gémissement » par inénarrable. A côté de la douceur, la force, mais atténuée par une discrétion combien délicate. A l'origine de l'humanité, dans le Paradis terrestre, Dieu marchait sans bruit sur le sable. Il a gardé ses habitudes, et pour entendre le sable

(1) II *Sam.*, XXIII.

craquer sous son approche, il faut une oreille attentive. Notre Dieu est un Dieu qui circule, un Dieu qui bouge, mais son pas semble le murmure d'une musique paisible :

« J'entends en moi chanter un étranger sublime
« Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom. »

Le premier vers seul est exact. Le nom et la patrie du divin étranger, nous les connaissons, mais il faut du silence pour percevoir son chant profond. Les répandus ou les bruyants n'entendent pas.

II

Une autre habitude du Saint Esprit est la *persistance* dans ses appels.

Pas une action de nous où il ne désire mêler une parole de Lui. Jésus, dans l'Évangile, apparaît quelquefois fatigué. Le Saint Esprit, dans nos vies, jamais. Il n'a pas besoin de reprendre haleine au bord du puits.

En fait, peu ont l'impression de cette fidélité sans défaillances. Cela ne tient pas au Saint Esprit; cela tient à l'âme qui vit distraite (1).

(1) Nous ne voulons nullement prétendre que, si l'âme écoute, elle percevra *expérimentalement* et comme tel le Saint Esprit. Cela n'est le fait que de certains « états » dont il n'est pas ici question.

Nous parlons uniquement de ces motions intérieures de

Et cette musique très douce de la voix divine au fond de nous possède les tonalités les plus diverses. Parfois ce sont les notes joyeuses de la « consolation » qui chante, parfois les notes en mineur de la « désolation » qui gémit.

Ainsi donc, *persistante* et égale à elle-même dans son action invisible et de pure foi, *intermittente* et variée dans ses manifestations sensibles, telle apparaît l'action du Saint Esprit.

Le P. Faber compare cette action et celle de Notre-Seigneur : « Le Saint Esprit parle davantage que Jésus », ou mieux, il fait à chaque âme, suivant son tempérament et sa fidélité même, l'application des paroles de Jésus dites à tous et pour tous.

« Le Saint Esprit prend davantage l'initiative... il paraît se hâter davantage...; il semble que, malgré toute sa dévotion pour les pécheurs, il en a encore une plus grande pour les saints : cela était moins perceptible en Notre-Seigneur. » Faber ajoute : « Il est plus susceptible et plus sensible, si nous pouvons employer de pareilles expressions. »

N'est-il pas vrai en effet que l'action du Saint Esprit se manifeste en proportion du

PURE FOI qu'étudie le Discernement des Esprits et qui constituent le jeu *normal* de la grâce actuelle, de ces perpétuelles invitations à monter, que toute âme attentive ne peut guère ne pas entendre au fond d'elle-même chaque fois que sérieusement elle se recueille. — Cette importante remarque intéresse tout ce chapitre.

respect qu'on lui prête : « Il aime qu'on le consulte et s'y attend... Il se contente de peu... récompense minutieusement et, en somme, il attache aux petites choses plus d'importance que nous (1) ».

Percevant avec cette extrême sensibilité les moindres nuances, il exulte de se savoir entendu, écouté, suivi; s'afflige de se voir honni, ou seulement oublié. Pour un rien il comble. Et pour un rien il disparaît. On l'écoute; il se montre reconnaissant. On l'écarte; il ne tient pas rancune, et attend l'heure de revenir. Parfois on a gardé toute l'attention possible, et pour se donner la joie d'être cherché, il s'efface, il se retire; soudain, en un éclair, découvre des mondes, puis de nouveau s'évanouit pour reparaître encore, ménageant entre chaque visite un intervalle plus ou moins long. Caprice, semblerait-il, que ces allures apparemment si changeantes — ce que nous qualifions les *variables;* prodige au contraire d'intelligence des âmes, d'esprit de suite et d'habileté.

Ici, convient mieux une poussée lente, sans bruit, un travail souterrain; là, l'éclair fulgurant qui,en un instant, terrasse. Tantôt les invitations répétées qui, persévérantes, viennent heurter le roc sans l'entamer, tantôt un seul coup de baguette sur la paroi qui s'ouvre, docile. Tantôt le *cave Jesum prœtereuntem et non redeuntem* l'emporte : le secours passe et ne revient pas; tantôt

(1) P. Faber : *Œuvres Posthumes*, (Lethielleux 1906) t. I, p. 125; t. II, p. 242.

c'est le « demandez et l'on vous ouvrira » qui triomphe, et le Saint Esprit, vingt fois évincé, recommence vingt fois le siège de l'âme.

Et cette seconde méthode a ses préférences. Que serions-nous, chacun de nous, si le Saint Esprit, après le premier refus, s'en était allé. Mais il nous sait impolis, inintelligents, oublieux; il ne se blesse pas. Il est trop grand pour que nos petitesses l'offusquent. Il possède le secret d'une patience déconcertante.

Voyez la grâce aux prises avec Raymond Lulle. Marié, celui-ci s'éprend d'une femme, et lui écrit des vers. Notre-Seigneur se manifeste, en croix. Raymond abandonne son travail, non sa passion et le lendemain se remet à « fantasier »? Le Christ, à nouveau, se montre; le malheureux « poète » abandonne à nouveau son travail, cela seulement. Quatre fois les vers enflammés sont interrompus; la passion n'a fait que croître. Un jour Lulle rencontre Ambrosia, la poursuit à cheval jusque dans l'église. La vertueuse femme pour se débarrasser de lui le convoque chez elle et lui montre son sein rongé d'un affreux cancer. « Il plut à Jésus-Christ, par grande pitié, d'apparaître une cinquième fois : « Raymond, suis-moi. » — Cette fois Raymond est vaincu; sans plus s'attarder, il suit le Christ.

En lisant pareil trait ne faudrait-il pas plutôt dire : *Cave Jesum transeuntem et in indefinitum redeuntem*, « Prends garde à ces excès d'un amour

qui n'a jamais fini de revenir ». Tu dois prendre garde, non par intérêt, mais par délicatesse. Un Dieu à ce point inlassable, tu ne dois point te lasser d'être attentif à lui obéir.

L'admire-t-on à sa valeur, cette inaptitude du Saint Esprit à se décourager? Que d'avanies, de déboires, de refus ne subit-il pas! Les portes des âmes se claquent devant lui, comme devant Jésus venant, à Bethléem, chercher asile pour naître. Qui donc calculera le nombre de fois que l'Esprit Saint est éconduit, même de la part des plus généreux. Où le Maître est-il pleinement le Maître?

« Je me tiens dehors à la porte, et je frappe » (1). Au milieu de ses jeux, le petit Antoine de Padoue voit un jour un enfant de son âge, le tablier relevé, semblant désireux de précieuses cueillettes : « Quel est ton nom, d'où viens-tu, que veux-tu? » — « D'où je viens?... Du ciel, à la recherche de tous les cœurs des hommes. Mon nom, tu le trouveras écrit en lettres de feu au-dessus de la grotte de Bethléem, en lettres de sang au-dessus de la croix du Calvaire, en lettres d'or au-dessus de la porte du Tabernacle. Je suis Jésus... Antoine, donne-moi ton cœur?... » Simple légende, dira-t-on? Quand il s'agit du Saint Esprit et de nous, histoire vraie à coup sûr.

Perpétuellement nous sommes sollicités de donner notre cœur. Hélas!... Si nous avions affaire à tout autre qu'à l'Esprit d'Amour, que de fois nous

(1) *Ecce sto ad ostium et pulso* (*Apoc.*, III, 20).

le lasserions. Son gros grief, un jour, à tous les degrés de notre infidélité, sera de laisser tomber sur nous ce mot si affligeant : « J'avais rêvé d'être votre hôte. Vous n'avez pas voulu de moi » (1). Elle n'est pas applicable aux seuls pécheurs la parole douloureuse — la plus douloureuse de toute l'Histoire — « Il est venu dans sa propre maison et les siens ne l'ont pas reçu ! »

Chez les âmes entièrement fidèles, où le Saint Esprit se trouve comme chez lui, quelles merveilles accomplit l'ouvrier divin, *Spiritus Creator*, l'Esprit de création. Au cours même de son travail en nous, on ne se rend pas toujours un compte exact du résultat en vue. Quand Dieu opère, l'homme — et pour cause — est souvent dérouté. Cela convient. « Dieu travaille souvent comme les tapissiers des Gobelins, par derrière et sans que l'ouvrage paraisse. Ce qui paraît, c'est un brouillamini fort laid qui semble n'avoir aucune valeur; le travail terminé, on retourne la toile, et l'on voit un chef-d'œuvre » (2).

III

Mais pourquoi, à propos des manifestations divines en nous de la grâce actuelle (3), ou si l'on

(1) *Hospes eram et non collegistis me* (*Math.*, xxv, 43).

(2) Mgr Gay : *A sa sœur*, 12 mai 1878. *Correspondance*, t. II, pp. 291-292.

(3) On sait la différence avec la grâce habituelle. Nous n'y insistons pas.

veut, des inspirations divines qui nous sollicitent au long d'un jour, parler de « venues » du Saint Esprit dans l'âme?

Si l'âme est en grâce, il ne s'agit pas à proprement parler d'une « venue ». Quelqu'un qui habite déjà ne peut être dit « venir ».

Sans doute, en rigueur de termes; mais comme, psychologiquement, cette présence en nous de l'Esprit Saint demeure souvent inaperçue, le fait de nous en apercevoir produit en nous le même effet qu'une entrée véritable. En réalité ce n'est pas Lui qui vient. Il y est déjà. C'est nous qui venons, qui le rendons présent à nous-mêmes. Et puis, à chaque fois, le bénéfice est si grand qu'il est comparable à une arrivée pour la première fois.

On ne saurait trop méditer sur les missions invisibles du Saint Esprit. « Une âme fait-elle un nouveau progrès dans l'amour de Dieu, aussitôt elle acquiert une nouvelle grâce, et par conséquent un plus grand mérite; il se fait en elle une nouvelle mission du Saint Esprit... Elle reçoit, avec le Saint Esprit, toute l'Adorable Trinité; elle peut s'entretenir familièrement avec les personnes divines et prendre saintement tous les plaisirs qu'une si heureuse possession est capable de lui donner.

« Et ce qui est plus merveilleux encore, c'est qu'elle ne reçoit pas ce don une seule fois; mais toutes les fois qu'elle fait de nouveaux progrès

dans l'amour de Dieu et qu'elle acquiert de nouveaux degrés de grâce, il se fait en elle, avec une nouvelle mission du Saint Esprit, une nouvelle présence de la Sainte Trinité » (1).

Personne n'a mieux parlé que saint Bernard de cette présence considérée comme une perpétuelle venue (2). Bossuet, dans son *Discours sur l'union de Jésus-Christ avec l'âme fidèle,* ne fait guère que la commenter. S'étonnant que Dieu parle en nous sans que nous nous soyons douté de son entrée : « Pas besoin qu'il entrât, observe-t-il, puisqu'il n'était pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous, et rappelant ma vue au dedans, j'ai aperçu qu'il était plus intime à mon cœur que mon cœur même » (3).

A propos de la Pentecôte, saint Léon le Grand remarque : « Les Apôtres attendaient l'Esprit, non qu'ils ne l'eussent point déjà, mais pour inonder leur âme d'une effusion nouvelle : non point venue première, mais parachèvement » (4).

(1) *Massoulié,* O P. : *Traité de la véritable oraison,* II. P., ch. x et xi.

(2) *In cantica,* serm., 74. Le saint décrit fort bien le flux et le reflux des présences aperçues. Il note comment l'Esprit vient, s'en va; les dispositions qu'il faut avoir pendant ce temps, etc... Document de première valeur pour qui veut étudier à fond le *Discernement des Esprits.*

(3) *Doctrine spirituelle.* Téqui, 1908, 4e éd., p. 168.

(4) 2e *Sermon pour la fête de la Pentecôte* : « Sperabatur autem quia illum Dominus Jésus spoponderat adfuturum (Act. 14), non ut tunc primum esse sanctorum habitator inciperet, sed ut sacrata sibi pectora et ferventius accenderet, et copiosius inundaret : cumulans sua dona, non inchoans. »

Et dans ce sens Origène a raison de dire : « Pour un chrétien vrai, chaque jour est une Pentecôte perpétuelle » (1).

« Marchez la lampe allumée et pleine d'huile, le cœur plus occupé de l'*Epoux qui vient toujours* que de tout le reste », écrivait Mgr Gay à sa sœur. Et à l'abbé Perdrau : « Celui qui est venu vient toujours; voilà le secret du progrès des saints dans la vertu » (2).

Les grands mystiques complètent ces explications; Ruysbrock, par exemple, note, après Tauler : « Tel est le mystère des rapidités divines, que l'Epoux arrive continuellement et demeure continuellement. Il arrive toujours pour la première fois comme si jamais il n'était venu. Car son arrivée, indépendante du temps, consiste dans un éternel maintenant; et un éternel désir renouvelle éternellement la joie de l'arrivée » (3).

(1) *Contre Celsum*, P. G., t. VIII, *Col.*, 846.
(2) *Correspondance*, t. II, pp. 133 et 307.
(3) *Œuvres Choisies*, t. I, p. 73. — Tauler parle de même; voir explication du P. Bernadot, *La vie Spirituelle*, décembre 1919; *A propos du Mystère de Noël.*

CHAPITRE II

La Fidélité à la Grâce *(Suite)*.

II. — Psychologie de l'ame sous l'action du Saint Esprit

I. — Dispositions *avant* d'agir.
II. — Dispositions *pendant*.
III. — La Fidélité, vraie marque et terme dernier de l'*amour*.

I

Sœur Élisabeth de la Trinité, dans la belle prière que l'on sait, a inventé ce touchant barbarisme : « Je veux passer ma vie à vous écouter, je veux me faire tout *enseignable* afin d'apprendre tout de vous. »

La première disposition essentielle pour profiter des passages de Dieu, des venues de Dieu, ou mieux, si l'on vit en état de grâce, de son continuel séjour, paraît bien celle-là : être aux écoutes, désirer entendre, chercher à percevoir les enseignements du Maître intérieur.

Combien prêtent l'oreille ?

Sainte Gertrude gémissait sur le « cuir épais de sa négligence » (1) qui faisait cloison entre elle et

(1) *Insinuations, liv.* II, ch. VIII. Ce livre II est le seul qui soit certainement et exclusivement d'elle.

Dieu. A chaque instant une voix nous dit : « Si tu voulais! » Mais pour ne pas avoir à vouloir, nous étouffons la voix dans le bruit, non pas toujours avec pleine conscience, mais avec cette demi mauvaise foi dont nous avons le secret, et qui est si funeste.

« Si tu te sens, arrête-toi; si tu sens Dieu, livre-toi », conseillait Tauler.

Etre avide des moindres clartés, et marcher toujours avec toute la lumière que l'on a, telle est la règle qui fait les saints. A chacun Dieu ne dit pas les mêmes choses. De ce qui nous est dit, soyons assez recueilli pour tout entendre; voilà *avant* d'agir. Ainsi nous mettrons-nous pour le moment où il faut agir, dans les conditions les meilleures pour ne rien négliger.

Et cela est rare. Plus rare encore que de tout écouter.

Combien ressemblent à ces personnages du temps des Croisades qui ont refusé de s'embarquer pour la Terre Sainte, la terre des nobles devoirs. Ils reposent sur de molles couchettes; derrière eux une fenêtre ouverte, avec, au loin, la mer par où s'en va la caravelle de ceux qui ont accepté de partir.

... Je dis que ceux qui sont heureux
Ont tous cette fenêtre ouverte derrière eux,
Et sentent tous au froid qui leur souffle sur l'âme,
Qu'ouverte derrière eux la fenêtre réclame.

Un vague instinct arrête... j'accepterais bien

l'invitation courageuse que m'adresse de sa voile large ouverte, là-bas à l'horizon, « la nef d'un généreux devoir ». Mais où cela me mènera-t-il ?

... « Restons dans les lâches coussins. »

Triste pusillanimité! Dieu serait-il donc un barbare et ménagerait-il sous notre élan d'invisibles traquenards?

— Non! mais au moins il réclame de moi une sorte d'embarquement dans la nuit. Je ne sais pas où sa volonté veut me conduire. Si je savais?

— Vous savez au moins que Dieu est bon, infiniment; qu'il vous veut du bien, rien que du bien. Que vous faut-il de plus? Même dans l'obscurité un enfant n'a donc pas confiance en son Père... et n'est-il pas vrai, au contraire, que plus la nuit s'enténèbre, plus il s'abandonne à la main qui le guide.

« Vouloir ce que Dieu veut, c'est être fort; ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est être libre; être libre et être fort, c'est être capable de tout » (1).

Ayons cet esprit de liberté et de plein abandon. Arrière les appréhensions inutiles, et injurieuses pour le Maître. « Le passé et le futur ne sont que des formes du moi. » (2) Méprisons cet absurde amour de nous-mêmes, et soyons prêts d'avance, — sans chercher à préciser du reste, — à jeter par-dessus bord tout ce qu'il faudra de lest pour parvenir aux régions où Dieu nous veut.

(1) Mgr Gay.
(2) P. Faber.

II

Chercher à bien voir ce que le Seigneur réclame, et ne pas d'avance mesurer notre générosité aux dimensions étroites d'une pusillanimité avide de Le servir au rabais, cela ne constitue encore que les préliminaires.

Dieu nous attend à l'œuvre pour juger si nous sommes vraiment « une âme grande et un cœur voulant, *animo magno et corde volenti* » (1).

Un dimanche des Rameaux, Sainte Gertrude souhaite ardemment d'offrir à Jésus l'hospitalité qu'il a reçue en ce jour à Béthanie : « Me voici, dit bientôt l'Hôte divin de son cœur. Et que me donneras-tu ? » — « Mon unique salut, dit-elle, je n'ai rien en moi d'assez sortable à votre divine magnificence, mais je vous offre entièrement tout ce que je suis. Préparez en moi tout ce que vous jugerez capable de vous y plaire. »

« — Pour cela donne-moi la clef de ton cœur »

« — Quelle est cette clef ? » demande Gertrude.

« — C'est, répondit Jésus, ta volonté » (2).

« Il ne faut qu'un bon « je veux » pour nous rendre tout à Dieu », écrivait à une Ursuline de ses amies, sainte Marguerite-Marie. « Je vous souhaite une fidèle correspondance à la grâce

(1) II *Mach.*, I, 3.
(2) *Insinuations*, l. XIV, ch. XXIII, Éd. Lecoffre, pp. 110, 111.

suivant les lumières que Dieu vous donne » (1).

« Heureux celui qui n'hésite jamais, qui ne craint que de ne suivre pas assez promptement, qui aime toujours mieux faire trop que trop peu contre lui-même! Heureux celui qui présente hardiment toute l'étoffe dès qu'on lui demande un échantillon, et qui laisse tailler Dieu en plein drap! Heureux celui qui, ne se comptant pour rien, ne met jamais Dieu dans la nécessité de le ménager! » (2).

(1) *Vie de la Sainte*, Paray 1876, t. II, Lett. CXXI et CXXIII, pp. 305-309.

Et elle ajoutait pour stimuler encore le zèle de sa correspondante :

« Je crois que Notre-Seigneur n'est point content de votre procédé, et je crains bien qu'il ne se lasse de votre résistance, et que, après avoir essayé en vain de gagner votre cœur en frappant sans cesse à la porte sans pouvoir y entrer, il ne se retire en l'abandonnant à ses ennemis, car il ne veut point d'un cœur partagé! Il veut tout posséder ou tout quitter... Quelle confusion à l'heure de la mort si on nous disait : « Quitte cet habit qui n'a couvert qu'un fantôme de religion ». (*Id.*, *ibid.*, pp. 304, 308. — Comparer avec les conseils à la sœur le Barge pour l'encourager à la vie fervente, *Lett.* XC et XCII, pp. 169 à 179)

(2) Fénelon : *Avis spirituels*, n° XXII : *la parole intérieure*, Œuvres, t., I, Éd. Vivès 1854, p. 611. Il ajoute :

« Quand on résiste, on trouve des prétextes pour couvrir sa résistance et pour l'autoriser; mais quelque effort qu'on fasse pour se tromper, on n'est point en paix; il y a toujours dans le fond de la conscience un je ne sais quoi qui reproche qu'on a manqué à Dieu. L'âme n'est plus en paix mais elle ne cherche pas la vraie paix : au contraire, elle s'en éloigne de plus en plus en la cherchant où elle n'est pas. C'est comme un os qui est déboîté, et qui fait toujours une douleur secrète : mais quoiqu'il soit dans un état violent hors de sa place, il ne tend point à

En une page d'une envolée superbe, le P. Gratry commente la parole de Notre-Seigneur : « *Jerusalem, Jerusalem, qui occidis prophetas.* Jérusalem qui tue les prophètes. »

Jérusalem c'est l'âme!... les prophètes, les envoyés de Dieu sont les impulsions que Dieu ne cesse d'envoyer à l'âme.

« Toute la question est celle-ci : Que ferai-je de ces impulsions que Dieu donne? Que ferai-je des commencements et des germes qu'il ne cesse d'opérer en moi, et qui se succèdent comme des flots ou plutôt comme une voix soutenue? La voix va-t-elle crier dans le désert? Vais-je repousser la voix, étouffer l'inspiration, fouler aux pieds les germes, pervertir, détourner les élans. Vais-je enfin lapider les prophètes, et tuer les envoyés de Dieu? Oui, telle est l'habitude des âmes. L'âme est un être libre qui lapide les prophètes et tue les envoyés de Dieu. Une âme qui saurait écouter, suivre, obéir, accomplir et développer, dans la raison et dans la liberté, ce que Dieu inspire et commence, serait trop belle et

y rentrer, au contraire, il s'affermit dans sa mauvaise situation.

« Oh! qu'une âme est digne de pitié lorsqu'elle commence à rejeter les invitations secrètes de Dieu qui demande qu'elle meure à tout! D'abord ce n'est qu'un atome, mais cet atome devient une montagne et forme bientôt une espèce de chaos impénétrable entre Dieu et elle. On fait le sourd quand Dieu demande; on craint de l'entendre : on voudrait bien pouvoir se dire à soi-même qu'on ne l'a pas entendu; on se le dit même, mais on ne se le persuade pas. Combien d'âmes, après de grands sacrifices, tombent dans ces résistances! »

trop divine! Mais quoi! cette habitude de meurtre et d'étouffement des données de la vie va-t-elle repousser Dieu et vaincre son effort? Non, car, pendant que les forces de l'âme et ses désirs, et ses élans, ses pensées et ses actes ne cessent de l'éloigner de Dieu, et de se disperser dans l'égoïsme et dans la sensualité; pendant qu'entre le sanctuaire où est Dieu, et la surface que l'âme habite, s'élargit le désert; pendant que l'âme orne ses dehors et néglige le dedans; pendant qu'elle construit et blanchit le sépulcre sous lequel travaille la mort; pendant ce temps-là même, Dieu plein d'amour, par quelque effort nouveau, quelque cri puissant, quelque éclatante fulguration, Dieu ne cesse pas de rappeler à soi l'âme et ses forces. *Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, comme un oiseau rassemble ses petits!* » (1).

De fait, l'histoire de notre vie ne se résume-t-elle pas bien souvent dans l'histoire de perpétuelles infidélités. Dieu a sur nous des plans magnifiques. Nous le forçons à les modifier constamment. Telle grâce qu'il s'apprêtait à nous donner, il doit la suspendre parce que nous avons omis ou négligé de la mériter. Et les retouches s'ajoutent aux retouches... Que reste-t-il du projet primitif?

« Dieu vit d'avance, en lui, éternellement, ce

(1) *Commentaire sur l'Evangile de saint Mathieu*, t. II, pp. 205-207.

qu'il veut nous faire vivre dans le temps. L'idée qu'il a de nous, son éternelle volonté sur nous, constituent notre histoire idéale, le grand poème possible de notre vie. Ce beau poème, notre Père plein d'amour ne cesse pas de nous l'inspirer dans la conscience... Chaque vibration imperceptible est un don, un talent que je dois recevoir, une impulsion que je dois suivre, un commencement que je dois achever, que je dois faire valoir. Et vous savez, ô Père, la résistance, les inintelligences, les perversions. A chaque résistance ou inintelligence, votre idée substitue un autre poème, poème diminué, mais magnifique encore, à ceux et à tous ceux dont j'ai manqué l'inspiration » (1).

Des âmes n'arrivent pas à la sainteté parce qu'un jour, à une minute donnée, elles n'ont pas su correspondre pleinement à une avance divine. Notre avenir dépend parfois de deux ou trois « oui » et de deux ou trois « non » qu'il fallait dire, qu'on n'a pas dit, et auxquels des générosités ou des défaillances sans nombre étaient suspendues.

A quelles hauteurs nous parviendrions, si nous prenions la résolution de marcher toujours du même pas que la magnificence divine. Notre lâcheté préfère des enjambées de nains.

Qui sait à quelle médiocrité nous nous vouons,

(1) Gratry, *Id.*, *ibid.*, p. 251. — Voir aussi *Les Sources*, 2e P., p. 278.

à pire peut-être, pour n'avoir pas répondu attentivement aux appels d'En Haut. On a entendu les étranges paroles de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie sur le danger de n'être pas fidèle. Et celle-ci, non moins instante : « Prends bien garde de ne jamais laisser éteindre cette lampe (son cœur), car si une fois elle s'éteint, tu n'auras plus de feu pour la rallumer. »

Pas de fausses craintes; mais pas de fausse présomption. Il ne faut pas jouer avec la grâce de Dieu. Elle passe, et s'il est vrai qu'elle revient souvent, elle ne revient pas toujours. Si elle revient et, supposons-le, aussi puissante que la première fois, elle trouve un cœur affaibli déjà par une lâcheté, donc moins outillé pour correspondre. Et puis, Dieu ne se trouve-t-il pas moins engagé à nous donner une autre grâce. Pour avoir le sort de la précédente, à quoi bon! Témoin inquiétant au tribunal de Dieu que cette grâce inemployée, que cette inspiration méprisée, cet inqualifiable laissé-pour-compte.

Les Saints tremblaient à la pensée du mal causé par l'infidélité aux avances divines.

« J'ai vu, écrit sainte Thérèse, des personnes fort élevées qui sont tombées dans les pièges de l'ennemi. Tout l'enfer se ligue contre elles; les démons savent que ces âmes ne se perdent pas *seules;* mais qu'un grand nombre d'autres les suit. Que de fois une seule âme suffit à convertir une multitude.

« Notre-Seigneur est maintenant aussi prêt à nous accorder ces grandes grâces qu'alors; que dis-je?... davantage, parce que le nombre des personnes qui ne vivent que pour sa gloire est bien restreint aujourd'hui. Mais hélas! nous nous aimons trop; il y a en nous un excès de prudence pour ne rien perdre de nos droits; oh! quelle erreur profonde.

« Une âme qui prétend être l'épouse d'un Dieu, et à qui Dieu s'est déjà communiqué par de si grandes faveurs ne saurait, sans infidélité, s'abandonner au sommeil » (1).

Les accents d'Angèle de Foligno ne sont pas moins douloureusement frémissants.

« Un jour, j'étais en oraison... j'entendis... : Ceux qui ont le Seigneur pour illuminateur découvrent leur voie particulière dans une lumière intérieure et spirituelle. Mais quelques-uns d'entre eux ferment les oreilles de peur d'entendre, et les yeux de peur de voir. Ne voulant pas écouter la parole de Celui qui parle dans l'âme, quoiqu'ils sentent de ce côté-là la saveur divine, ils se détournent, malgré la voix intime, et suivent la route commune. Ceux-ci sont maudits par le Dieu tout puissant.

« J'entendis ces paroles, non pas une fois, mais mille fois. Saisie d'une tentation violente, je pris cet enseignement pour une illusion. Comment

(1) Sainte Thérèse : *le Château intérieur*, cinquième *Demeure*, ch. IV.

disais-je, voici une âme que Dieu éclaire de sa lumière, qu'il comble de ses dons, et parce qu'elle suit une route ordinaire, il la maudit? Cette parole me parut trop terrible. Je refusai avec horreur d'écouter seulement la voix qui parlait.

« Alors, par complaisance pour ma faiblesse, un exemple grossier me fut offert : Un père veut faire de son fils un savant. Il multiplie les dépenses, arrête des professeurs de choix... Résultat : l'éducation terminée, le fils sans gratitude comme sans intelligence s'embauche dans la boutique d'un artisan vulgaire.

« Le fils c'est l'âme qui, éclairée d'abord par la Prédication et l'Écriture, est admise dans le sanctuaire où retentit la parole de Dieu; il découvre dans la lumière spirituelle comment il doit suivre la voie du Christ. Il est touché intérieurement. Dieu, qui l'a d'abord confié aux hommes et aux livres, intervient directement, et lui montre la lumière que lui seul peut lui montrer. Il donne la haute science, afin que celui qui aura vu sa route si magnifiquement devienne la lumière des autres hommes.

« Mais si ce bien-aimé néglige le don de Dieu, s'il s'encroûte, s'il s'épaissit, s'il repousse cette lumière et la science de Dieu et son inspiration, Dieu lui soustrait la lumière et lui donne sa malédiction.

« Je reçus l'ordre d'écrire ces paroles et de les montrer au Père qui me confessait, parce qu'elles le regardent personnellement » (1).

(1) *Le livre des Visions et Révélations*, 5e éd., p. 194.

Si nous méditions ces avertissements nous serions moins lâches.

Une infidélité à la grâce paraît vétille à d'aucuns! Alphonse Rodriguez, le saint portier du collège de Majorque et ami de l'Apôtre des nègres, Pierre Claver, ne passait jamais dans tel corridor de la maison sans se jeter à genoux et prier pour demander pardon à Notre-Seigneur d'une négligence qu'il croyait avoir eue, un jour, à cette place. Nous voilà loin de compte.

Tirons profit de ces significatifs enseignements. Ne contraignons pas Dieu à corriger son œuvre, et vivons notre histoire divine telle qu'il l'a conçue. Ne résistons jamais à « cette forte persécution de la grâce ». Les fautes des pécheurs, ce sont les désobéissances aux commandements. Les fautes des bons, le manque de docilité au Saint Esprit.

« Nous ne répondons qu'à une vingtaine de grâces qui nous arrivent par centaines, observait avec tristesse, dans son Journal, le Cardinal Manning; ou bien nous n'en comptons qu'une vingtaine et ne répondons qu'à une. »

Que désormais notre dévotion à l'état de grâce soit, en nous, la dévotion à *l'entière fidélité à la grâce.*

III

Une âme qui donne à chaque instant son consentement à ce que Dieu veut, possède l'amour parfait.

Peu importe que cette volonté de Dieu sur notre vie ait pour objet une action très humble ou un geste à panache. L'important n'est point l'action en elle-même, mais qu'à telle minute précise elle soit voulue par Dieu.

De là une mise au point nécessaire pour quelques âmes portées à mettre la sainteté où elle n'est pas, et imaginent on ne sait quels héroïsmes hauts en couleurs et de grands coups d'éclat, tout autre chose que la prose en grisaille de chacune de nos journées, tout autre chose que l'observance exacte des menus devoirs, la résistance énergique à l'amour propre, la fidélité à repousser les tentations de la rue, de la maison, de l'atelier, du salon ou du bureau.

Elles situent leur idéal très haut; cela flatte. Et très loin; cela rassure.

La vraie sainteté ne se perd pas dans les brumes. Elle est quelque chose de moins reluisant et de plus difficile, de saisissable à la fois et d'humblement mortifiant.

Que sur le mode lyrique, on emprunte une littérature de chevalerie où reviennent comme un beau cliquetis d'armes et un frémissement de gonfalons, les mots de mêlées sanglantes, d'assauts et d'hécatombes, cela s'explique. Rien n'est plus digne de la vraie poésie que le vrai drame; et le vrai drame est celui qui se vit en chacun de nous devant la tentation ou la perfection.

N'allons pas, pour cela, prendre le change. Le drame quotidien de nos luttes surnaturelles

s'écrit en prose — en une prose insignifiante, sans grand relief, ni rimes sonores, sans grand rythme... sauf celui que lui donne chaque battement d'amour du pauvre cœur assoiffé du mieux et réduit, vu sa faiblesse, à presque rien.

L'âme intelligemment fervente concilie fort bien ce qui de prime abord semble inconciliable : un idéal éminent de sainteté, une vie remplie d'humbles détails — et comprend que peu de matériaux, pour édifier la sainteté, valent ces humbles détails. L'idéal vrai touche au réel vrai, si même il n'en est point synonyme. La spiritualité comme l'art en témoignent.

Dieu appelle-t-il à un héroïsme plus extérieur, cette vaillance obscure qui a précédé sera le plus sûr garant d'une fidélité devenue sinon plus coûteuse, au moins plus brillante. L'occasion fait parfois le larron, mais surtout le larron crée l'occasion. Tenir école de lâcheté ne dispose point à la bravoure. Les grandes générosités d'une minute unique sont presque toujours précédées d'un noviciat de petites générosités de tous les instants.

Nous aspirons à beaucoup. Ne laissons rien passer du peu qui s'offre, et mettons sur le ruban étroit de vie qui se déroule devant nous comme une bande télégraphique, la marque menue, indéfiniment répétée, du don total de nous.

Et gardons-nous de croire que ce soit là peu de chose ! « Fidélité dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les emplois, fidélité du jour

et de la nuit; fidélité intérieure, fidélité extérieure, fidélité de toutes les heures, de toutes les minutes, de toutes les secondes; fidélité malgré tout. C'est beaucoup dire! O fidélité qui donnez la perfection à chaque vertu à mesure qu'elle s'offre à la pratique, vous êtes l'amour même dans ce qu'il y a de plus héroïque, de plus attentif, de plus délicat, de plus pur et de plus fort, vous conduisez droit à la reproduction de Jésus-Christ dont l'Évangile dit « qu'il a bien fait toute chose » (1).

Dans ce mot : *fidélité*, tous ne mettent pas la même plénitude de sens. L'âme habituée à laisser en elle libre jeu au Saint Esprit rêvera de donner la mesure comble.

Souvent, deux actions s'offriront, bonnes toutes deux, mais dont l'une est devinée comme plus agréable à Dieu. D'instinct, — d'instinct surnaturel, s'entend, d'instinct laborieusement acquis mais dont l'amour désormais rend spontané l'exercice, — elle se portera vers celle où Dieu trouvera plus de gloire. Dans la pratique, cela équivaudra souvent à choisir l'action la plus mortifiante. La logique de la fidélité conduit jusque-là à dépasser la fidélité même, la seule fidélité, et à viser *au plus parfait*.

(1) *Sœur Marie-Aimée de Jésus*, t. I, pp. 281-282. Voir en note son règlement pour assurer cette fidélité, et ce petit mot qui en dit long : « Avant tout, par-dessus tout, malgré tout, l'oraison. »

« Quand je vois le mieux, disait un jeune élève, le bien ne me suffit pas. » Dieu avait révélé à cet enfant un grand secret.

D'aucuns chercheront même à s'engager par vœu au choix du plus agréable à Dieu. Le grand ennemi de la sainteté, c'est le caprice; ce caprice, on l'emprisonnera dans les mailles d'un réseau dont la volonté a tissé le fil, et dont l'amour a serré les intervalles.

Qu'il ne faille pas s'engager *au vœu* du plus parfait sans discernement ni contrôle, sans un judicieux équilibre et une longue expérience de ses énergies et des appels de Dieu, nous l'avons dit ailleurs (1), et tous les auteurs sont d'accord. Mais que toute âme avide d'une générosité sans restrictions ni limites puisse tendre à la *pratique* du plus parfait, n'est-ce point ce que la logique de son amour lui fera d'elle-même découvrir.

(1) *L'Idée Réparatrice* (Beauchesne), dernier chapitre.

LIVRE VI

Le rappel le plus éloquent et l'agent le plus efficace de notre Incorporation au Christ-Jésus : l'Eucharistie.

CHAPITRE PREMIER

Offrir à Dieu Jésus-Christ.

I. — *L'acte essentiel* du culte chrétien est *l'offrande à Dieu de Jésus-Christ.*
II. — Le *moment* où ce culte est rendu au maximum, c'est *la Messe.*
III. — Même *en dehors* de la messe, prier ainsi.

Au prix d'une immolation résolue et totale, prêter à Notre-Seigneur notre esprit, notre cœur, notre corps, en sacrifiant tout ce qui n'est pas Lui; devenir « un Jésus » pour le Père; ou mieux, devenir « Jésus » pour Lui, non pas un Jésus différent du Grand et Unique Jésus, mais un être

où le Christ soit tellement tout, que nous n'y soyons plus rien; — tel est le but idéal de notre transformation parfaite en Jésus-Christ par l'entière mortification et l'absolue pureté de vie.

Le baptême a marqué le point d'origine de cette vocation à la mort totale du moi pour une vie qui soit uniquement et totalement « dans le Christ ».

Et non seulement il a mis en notre âme une *exigence* à cet égard, mais il a *opéré* déjà *fondamentalement* cette séparation d'avec la corruption.

Mais si, dans la racine de notre être chrétien, nous sommes purifiés, vivifiés et séparés des germes de mort, il reste que ces germes de mort, nous les avons contenus à l'origine, et qu'ils peuvent toujours, au contact des miasmes délétères reprendre force.

Combien, parmi les baptisés, vivent sans péché grave? Combien sans péché véniel consenti? Combien détachés et vivant sur la terre comme n'en vivant point?

Nous sommes « *déiformés* » dans le principe, mais combien peu « *déiformes* » dans le fait et dans la pratique.

Notre transformation en Jésus-Christ est à reprendre chaque jour. Nous devons viser à être « Lui » sous les apparences de « nous ». Sous les apparences de « nous », ne sommes-nous pas demeurés tout à fait « nous », et devenus jusqu'ici bien peu « Lui » ? Qui aidera le mieux à

opérer, dans les réalités profondes de notre être moral, les changements, les modifications, la substitution, — il faut bien aller jusqu'à ce mot; — qui *transsubstantiera*, — si l'on peut employer ce terme eucharistique suggéré par « espèces ou apparences », terme à ne pas prendre au sens réservé et unique de la Messe, mais expressif de la pensée de saint Paul — qui transsubstantiera notre pauvre être de boue, et parfois de péché, en cette réalité sublime : un membre de Jésus-Christ, sinon précisément le sacrement de transsubstantiation par excellence, l'*Eucharistie !* (1)

A l'autel, le changement s'opère en un instant. Le prêtre dit les paroles; le pain n'est plus du pain. Jésus-Christ vit là, désormais, tout entier. Dans la pratique de la vie, notre conversion adéquate en membre du Christ ne s'opère qu'à la longue, lentement, hélas! très lentement.

Mais rien ne nous *rappelle* mieux l'obligation de tendre à cette sublime substitution; bien

(1) A ce propos, notons que vaut pour la doctrine de l'Incorporation prise dans son ensemble, la remarque du P. Joseph Huby à propos de saint Jean en particulier (*Etudes*, 5 nov, 1921, p. 281) : « Cette doctrine ne volatilise nullement l'élément *extérieur* et sensible qu'une religion faite pour des hommes composés de corps et d'âme requiert nécessairement : rites, sacrements, autorité visible. Saint Jean est un grand *spirituel* : « Dieu est esprit et ceux qui l'adorent, il leur faut adorer en esprit et en vérité », — mais aussi un grand *sacramentaliste* : « Si vous ne mangez, etc... » Personne n'a représenté plus vivement l'universelle nécessité de la vie sacramentelle pour la naissance et la croissance en nous de la « semence du Père ».

mieux, rien ne nous aide plus efficacement à la *réaliser* dans nos pauvres vies humaines, que le Sacrement qui, à des espèces fragiles et mortes, substitue, au gré de la toute-puissance divine maniée par une volonté de consécrateur, l'être même du Christ.

I

Une seule chose au monde importe : que Dieu soit glorifié.

Qui peut glorifier Dieu comme Il le mérite? *Jésus seul.*

Égal au Père, il s'est abaissé au niveau de notre humanité. De ce chef, il peut reconnaître dans le Père « un plus Grand »; il peut, devant ce plus Grand, s'incliner, et donc, à ce plus Grand rendre un culte véritable d'humilité, de soumission, d'obéissance.

Par ailleurs, Lui seul peut offrir au Père un hommage digne du Très-Haut. Égal au Père comme Verbe, il partage avec lui son titre d'Infini. L'Humanité sainte unie au Verbe dans l'unité d'une seule Personne peut offrir au Père un hommage d'une valeur infinie.

Le Christ a donc en main *tout* le culte, et le *seul* culte, que Dieu mérite.

Notre culte à nous, dès lors, ne sera vraiment *chrétien*, ou mieux *ne sera*, que dans l'offrande au Père de Celui-là qui peut lui procurer ce qu'il

attend, tout ce qu'il attend, dans l'offrande au Père, du Christ Jésus.

Le seul personnage de l'univers qui pratique adéquatement la vertu de religion — le seul vrai « religieux », suivant l'expression de M. Olier — c'est le Christ.

Il n'y a de « religion » qu'en Lui; il n'y a de « religion » que par Lui. Tout le culte chrétien se résume en ces deux propositions :

— Offrir sans cesse au Père Jésus-Christ;

— Avec Lui, nous offrir, dans la soumission et l'immolation complète de nous-même, de façon à ne faire qu'un avec Jésus-Christ.

D'où l'on voit que le culte chrétien consiste dans une démarche éminemment sacerdotale, dans une attitude morale de double et perpétuelle offrande; l'offrande à Dieu du Christ, non seulement du Christ historique, le Jésus de la Sainte Vierge, mais du Christ « complet », du Christ plénier « *Plenarium corpus Christi* » (1) qui comprend la Tête et tous ses membres, à savoir le Sauveur et nous tous qui, avec Lui, ne faisons qu'un.

En somme, pour qui les comprend à fond, ces trois mots s'équivalent : Religion, Culte, Sacerdoce.

Cette dernière expression a pris un sens particulier dans notre langue actuelle; mais à côté du sacerdoce *officiel* du prêtre, appelé, avec Jésus et

(1) Saint Augustin, *in Ps.* 110.

après Lui, à consacrer le pain et le vin, se distinguant ainsi par une dignité incomparable et un pouvoir souverain du reste des fidèles, existe le sacerdoce *mystique* de *tous* les chrétiens, sacerdoce d'un autre ordre sans doute, on vient de le marquer, mais *royal* encore, — le mot est de saint Pierre, comme celui d'ailleurs de sacerdoce, appliqué aux fidèles, — et qui consiste à « offrir à Dieu des hosties spirituelles qui Lui soient agréables par Jésus-Christ » (1).

Notre vie devrait être un perpétuel *Gloria in excelsis Deo*, une louange de Dieu perpétuelle, non nécessairement de bouche, mais en actes. Nous sommes essentiellement des êtres créés pour la louange de Dieu, pour sa glorification; l'homme est mis par Dieu sur terre, « *ut laudet* » dit saint Ignace avec tous les catéchismes, en donnant au mot « louange » sa plus grande extension, et donc en incluant l'idée de *service*, de service tout entier dépendant, tout entier rapporté à Celui qui est le Seul Maître.

Mais comment, avec notre faible voix et nos actions de nains, donner à Dieu, *in excelsis*, une gloire qui ne soit pas néant?

Voici. Le Christ se fera un de nous; il fera de nous « quelque chose de Lui ».

Comment de la terre pourra jamais monter vers Dieu un hommage digne de Dieu?

Dieu viendra lui-même sur terre. « Il vous

(1) I *Petr.*, II, 5.

fallait une offrande digne de Dieu : la voilà. » L'Incarnation, c'est Jésus qui nous est donné, non pour le garder comme un bien propre, mais pour le restituer au Père en un geste de filiale offrande. Jésus nous est prêté pour nous mettre à même d'offrir à Dieu, nous si dénués, un hommage infini.

Par un sublime artifice, Dieu, d'une main, nous tend le trésor, le laisse un instant entre nos bras, puis, de son autre main, nous le réclame; dans ce cycle de l'offrande, il trouve une gloire qui répond à sa grandeur.

II

C'est donc en vertu de l'Incarnation que la possibilité nous est échue d'offrir à Dieu, Dieu même en la personne de Jésus fait l'un de nous.

Très souvent le souvenir de cet anéantissement nous échappe. Le Sauveur a créé un moyen — le moyen par excellence — de nous le rappeler, en produisant à nouveau, à l'autel de chaque messe, une venue nouvelle de sa Personne, au milieu de nous, dans un abaissement renouvelé. La pensée de l'offrir au Père nous échapperait; il a voulu que sous nos yeux, à chaque Messe, l'offrandre de son sacrifice se réitérât.

Beaucoup ont de l'Eucharistie une idée, sinon fausse, au moins très incomplète, et plusieurs, dans ce grand nombre, oublient ce qu'il y a de plus

essentiel et de premier dans l'intention de Dieu et du Christ.

Notre-Seigneur n'est pas venu sur terre, et il ne vient pas à chaque messe sur l'autel, il ne réside pas à chaque minute au Tabernacle, uniquement et principalement pour se donner *à nous*, mais pour s'offrir *au Père*, ou mieux, pour que nous Le donnions au Père auquel Il s'offre.

Autrement dit, l'Incarnation (1) et l'Eucharistie n'ont pas pour terme dernier l'honneur du Fils incarné ou le bonheur de l'homme, mais l'honneur du *Père*, la gloire du *Dieu* Très-Haut.

Le Christ, en venant, ne vient pas uniquement pour Lui ou pour nous : Il vient, en dernière analyse, pour que l'Infinie Majesté, dont il s'est institué le Pontife par cette étrange démarche, soit glorifiée.

Autrement dit encore, le Personnage qui domine tout dans le culte eucharistique, c'est, au-dessus de Jésus Verbe fait chair, Verbe fait pain, le Père, ou mieux, la Trinité Sainte. Limiter notre dévotion à l'Hostie, à l'adoration de Notre-Seigneur, et ne pas l'étendre à l'offrande de Notre-Seigneur au Père, à la Trinité Sainte, ce n'est pas comprendre toute l'Eucharistie, ce n'est pas

(1) Quelque position que l'on prenne dans la question du mobile premier de l'Incarnation, il est certain que *post factum*, l'Incarnation étant opérée, Notre-Seigneur n'est pas là uniquement *pour nous*, mais aussi et principalement *pour la gloire de son Père*.

comprendre tout Notre-Seigneur, ce n'est pas embrasser toute la raison de sa venue.

Sans contredit, le moment par excellence où l'esprit d'oblation devra animer le chrétien sera le Saint Sacrifice.

A la messe, le « personnage principal » est Dieu, la Trinité Sainte. Jésus, lui, exerce son rôle de médiateur, de personnage au service d'un « Plus Grand », s'offrant à ce Plus Grand pour infiniment le glorifier. — Des artistes ont représenté, au-dessus de l'autel où le prêtre célèbre, le Père, le Verbe et l'Esprit : c'est là interpréter exactement la pensée de l'Église dont le regard, à chaque Messe, dépassant la Victime, monte à Celui à qui elle est offerte :

Recevez, Trinité Sainte...
O Dieu qui..., etc...
Recevez, Père Saint...
Vous donc, ô Père très clément..., etc...

tels sont les débuts des principales prières.

A l'origine, tant cette idée était hors de conteste, on n'avait même pas songé à l'Élévation. Jusqu'au onzième siècle, la Messe ne comporta pas ce rite, où là, il semble bien que Notre-Seigneur soit le terme et l'objet propre de nos adorations. Comme l'hérétique Bérenger venait de mettre en doute la présence réelle, l'Église, pour affirmer cette présence réelle, voulut que l'Hostie et le calice fussent montrés à tous, sitôt la Consécra-

tion, afin que tous pussent adorer le Corps et le Sang du Christ.

Et dans ce geste même du prêtre, dans ce geste des mains se tendant vers le ciel, l'Église veut montrer Jésus aux fidèles, mais également manifester, dans un symbole facile à saisir, l'offrande de Jésus à son Père.

A la grand'messe, l'usage a prévalu, pour ceux qui assistent au chœur, de rester, après la Consécration, debout. L'attitude de celui qui offre est en effet celle-là. Le Prêtre est debout. Marie, au pied du Calvaire était debout. L'attitude sacerdotale, au moment même de l'offrande à Dieu de la Victime, est la station debout.

N'exagérons pas ce symbolisme, mais il a sa valeur. Du reste, ce n'est pas l'attitude extérieure qui importe, bien qu'elle fournisse à l'occasion une aide; c'est l'attitude de l'âme qu'il faut marquer.

Sainte Gertrude raconte qu'elle vit, dans une de ses révélations, le Seigneur Jésus, vrai prêtre et sublime pontife, se dresser sur son trône dans le ciel, et, élevant dans ses propres mains son Cœur Sacré, le présenter à Dieu son Père en l'immolant lui-même.

Et Gertrude ajoute : « A l'heure où le Fils de Dieu offrit à Dieu le Père son divin Cœur, on sonnait la cloche, à l'élévation de l'Hostie, dans l'église. »

Ce geste révélé à la sainte exprime en perfection le mystère du Sacrifice renouvelé par

le Sauveur lui-même, entre les mains du célébrant (1).

Que d'âmes souffrent de l'impuissance à jamais offrir à Dieu un hommage digne de Lui! Elles s'ingénient et luttent, ardentes, généreuses. Mais, comment avec leurs chétifs mérites personnels — et elles pensent ne pouvoir offrir rien d'autre — constituer un don qui vaille la peine? Comment, de leur vie, des misérables détails de leur misérable vie, composer une offrande dont Dieu soit satisfait, satisfait pleinement, comme un Dieu peut être satisfait? Autant vouloir, avec des gouttes de néant, combler un abîme infini. Et ce sentiment de leurs limites les torture, parfois au risque de les déprimer.

Au surplus, notre lâcheté ne cherche-t-elle pas toujours à écorner les meilleurs de nos dons? On livre si peu; sur tout, on cherche des rabais. Même là où on livre tout, le tout est si près du rien.

Et parce qu'on rêve de gloire à procurer à Dieu par *ses seuls mérites* à soi, l'on n'avance pas, ou l'on avance sans dilatation ni largeur d'âme, avec quelque chose de toujours douloureusement angoissé!

Pourquoi ne pas déplacer le problème, chercher à se perdre de vue un instant? J'ai soif de procurer la gloire du Père. Je ne veux que cela;

(1) Nous laissons de côté la question de savoir si l'*essence* du sacrifice de la Messe est dans cette *offrande*, UNIQUEMENT.

c'est ma plus chère ambition. Comment avec du « moi » y parvenir? Mais n'ai-je pas Jésus? Pourquoi ne pas m'occuper, avant tout autre chose, d'*offrir Jésus au Père*?

Nous serions loin, alors, de ces habitudes de réciter, pendant la Messe, je ne sais quelles prières, choisies au hasard, en tout cas, choisies *en dehors* de cet esprit dont nous parlons, ou encore de réciter les prières même de la Messe mais *sans* l'esprit qui en dégage la pleine signification.

III

Même en dehors de l'assistance au divin Sacrifice, alors que l'on vénère surtout la *Présence*, dans la visite au Saint Sacrement, par exemple, il convient de n'oublier jamais l'*Oblation*. L'habitude d'offrir Jésus au Père devrait devenir la grande habitude chrétienne, puisque c'est l'exercice de « religion » par excellence.

A tout instant, le Fils s'offre au Père pour la rédemption du monde. On compte 350.000 messes en 24 heures, soit 4 élévations par seconde. *A chaque fois que mon cœur bat*, et plus souvent encore, je puis me dire : *Jésus s'offre*.

Il m'arrive de tomber dans quelque faute... J'offre le Précieux Sang en réparation.

Une grâce m'est-elle donnée? J'offre la divine Hostie comme le seul merci digne de Dieu.

Une souffrance m'effleure-t-elle ? A cette minute même, la Victime Sainte, sur plusieurs autels, s'immole. Pourquoi ne pas unir mon immolation à la sienne ?

A tout instant n'ai-je pas besoin de solliciter pour l'Église, pour les grands intérêts de Dieu dans les âmes, pour les pécheurs, pour les missions, pour les prêtres? Je m'unis à l'impétration divine du Sauveur par qui vient toute grâce.

La Messe terminée, Notre-Seigneur ne cesse pas, du fond de son Tabernacle, de s'offrir à son Père, de Lui rendre au long des nuits et des jours des louanges infinies, un culte ineffable, des remerciements au-dessus de toute expression, une adoration sans limite.

Que n'avons-nous davantage l'habitude de nous emparer de cette action de grâces ininterrompue et sublime? Eucharistie veut dire « action de grâces. » La dévotion à l'Eucharistie inclut forcément la soif d'offrir à Dieu, par Jésus-Christ au divin Sacrement, une « action de grâces » infinie.

Un héroïque missionnaire du dix-septième siècle au Canada, le P. Chaumonot, écrivait : « Il y a plus de quarante-six ans, touché de ces paroles de Notre-Seigneur : « *Ego honorifico Patrem* « *meum* », je pris la résolution que je n'aimerais dorénavant le doux Jésus par aucun motif davantage que pour avoir aimé et honoré infiniment son divin Père. Vous exprimer le profit que

mon âme a retiré de cette dévotion est impossible » (1).

A coup sûr, tous, nous retirerions de pratique semblable, le même profit.

Rendant compte un jour de son oraison, voici ce qu'écrivait sainte Marguerite-Marie :

« Le plus souvent, je la finis sans faire aucune... demande ni offrande, que celle de mon Jésus à son Père éternel, en cette sorte : Mon Dieu, je vous offre votre Fils bien-aimé pour mon action de grâces de tous les biens que vous me faites, pour ma demande, mon offrande, mon adoration, toutes mes résolutions, et enfin je vous l'offre pour mon amour et pour mon tout. Recevez-le, Père éternel, pour tout ce que vous désirez de moi, puisque je n'ai rien à vous offrir qui ne soit

(1) La façon dont il comprenait la Messe éclairera d'un bel exemple ce que nous disions plus haut.

« Quand, à l'autel, je fais l'offrande de l'Hostie, je ressens « une grande joie d'avoir en mon Jésus que je vais immoler, un « immense trésor de satisfactions pour expier tous mes péchés « et rendre à mon Dieu, par ce sacrifice, beaucoup plus de gloire « que moi, pécheur, et tous les autres pécheurs, ne lui en avons « ravie.

« ... Je me réjouis de pouvoir offrir à mon Créateur les ado- « rations et les hommages de son propre Fils, pour suppléer « aux devoirs de reconnaissance et de culte que toutes les créa- « tures, ou ne *peuvent* ou ne *veulent*, ou ne *savent* pas lui « rendre...

« ... Je ne conçois point de plus grand honneur pour une créa- « ture, que celui de pouvoir rendre à son Créateur tous les hom- « mages, tous les remerciements et toutes les satisfactions qui « sont dignes de Lui. Voilà pourtant ce que nous Lui rendons « en Lui offrant son cher Fils sur nos autels. » *Vie*, par le P. Martin (Oudin, 1855, pp. 247, 260.)

indigne de vous, sinon Celui dont vous me donnez la jouissance avec tant d'amour » (1).

Entre plusieurs autres, comment ne pas rappeler la formule où la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, des Ursulines de Québec, résumait sa grande et forte dévotion au Christ « médiateur de religion » :

« C'est par le Cœur de mon Jésus que je m'approche de Vous, Père Éternel. Par ce divin Cœur, je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas; je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas; je vous reconnais pour tant d'aveugles volontaires qui, soit mépris, soit indifférence, ne vous reconnaissent pas. Je veux, par ce divin Cœur, payer la dette de tous les hommes. Faisant en esprit le tour du monde, je cherche toutes les âmes rachetées par le Sang précieux de mon Sauveur, afin de satisfaire pour toutes par les mérites de son Cœur adorable (2).

Quelle différence entre pareils accents et la prière chétive, étriquée, égoïste de tant de chrétiens!

(1) *Vie et Œuvres, par les Contemporaines*, Éd. de Paray, t., I, p. 90 (Poussielgue, 1876); voir aussi pp. 95 et 97, et t. II, lettre cxx à la sœur Le Barge : « Sur la peine que vous sentez d'une vie languissante, ne vous en point troubler... vous unir, en tout ce que vous ferez, au Sacré Cœur de Jésus-Christ Notre-Seigneur, au commencement pour vous servir de dispositions et à la fin pour satisfaction. Comme, par exemple, vous ne pouvez rien faire à l'oraison? Contentez-vous d'offrir celle que ce Divin Sauveur fait pour nous au Très Saint Sacrement de l'autel, offrant ses ardeurs pour réparer toutes vos tiédeurs.»

(2) *Vie*, par une religieuse du même ordre, p. 183.

Et qu'on ne parle pas de dévotion exceptionnelle, de piété extra-normale. Il s'agit de la fleur même de la piété catholique.

Quand l'Église prie, elle prie de la sorte : c'est toujours Jésus-Christ qu'elle offre, et ce qu'elle offre d'autre, c'est toujours en Jésus-Christ et par Jésus-Christ : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Efforçons-nous de prier avec l'Église et comme l'Église.

CHAPITRE II

Nous offrir à Dieu avec Jésus-Christ.

I. — Offrir Jésus-Christ au Père, c'est *s'englober* dans le sacrifice. Jésus-Christ, c'est Notre-Seigneur *plus* nous.

II. — Le moment où cette offrande de nous-mêmes avec Jésus-Christ est le plus indiquée, c'est *la Messe.*

III. — Le personnage tenu le plus à s'offrir avec Jésus-Christ, c'est le *prêtre*; après lui, *chaque assistant* de la messe. *Participer* au Sacrifice.

I

Mais, dira-t-on, cette offrande à Dieu de Notre-Seigneur, ne déguise-t-elle pas tout bonnement un acte de paresse; ne comporte-t-elle pas simplement un procédé élégant pour négliger de s'offrir soi-même? Je n'ai rien. Je me résigne. Non seulement je me résigne, mais je ne tente aucun effort, pour acquérir des mérites. Notre-Seigneur en possède, et à l'infini. J'offre les siens. C'est plus facile, moins coûteux. Et puisque Dieu ne peut trouver sa gloire dans autre chose que les mérites du Christ, à quoi bon ces austères vertus d'abnégation, de renoncement, de travail sur soi-même. Je vis à ma guise, et pourquoi pas,

dans le péché. A point nommé, j'aurai toujours Jésus-Christ à offrir à Dieu, et Lui sauvera la mise; il comblera mes déficits. Puisqu'il n'y a que Lui qui compte, j'aurais bien tort de me gêner. Et voilà toute la vie chrétienne réduite à l'offrande purement platonique d'un autre que nous à Dieu.

Laissons cette doctrine aux partisans de Luther.

Offrir Jésus à Dieu, ce n'est pas du tout offrir quelqu'un d'entièrement autre que nous. Avons-nous oublié que le Christ total ne comprend pas seulement Jésus, le fils de Marie, mais chacun de nous, appelé comme chrétien à constituer son corps mystique?

La tête seule, ce n'est pas tout Jésus. *La tête et les membres* voilà le corps entier.

Or, c'est Jésus au complet qui s'offre à Dieu. Rester en dehors de l'oblation, c'est mutiler Jésus-Christ, suivant l'énergique expression de Bossuet:

« Nous vous prions, ô Dieu, disons-nous chaque jour au « *Supplices* », de commander que ces *choses* soient portées à votre autel sublime, etc... » Ces choses, note le grand évêque, sont, à la vérité, le Corps et le Sang de Jésus-Christ; mais elles sont ce Corps et ce Sang avec nous tous, et tout cela ensemble compose une même oblation.

Je fais « partie de Jésus-Christ »; cela explique comment je *peux* offrir Jésus au Père, et pourquoi je *dois* m'offrir au Père avec Jésus.

D'où vient, en effet, qu'il m'est *permis*, à moi, pauvre néant, de prendre Jésus-Christ et d'en faire hommage au Dieu Très-Haut. D'où vient que ce geste n'est pas un sacrilège? C'est que je ne fais qu'un avec l'*Offrant*.

D'où vient qu'il m'est *prescrit*, en offrant Jésus-Christ, de ne pas séparer mon oblation de la sienne? C'est que l'*Offert* est le Christ total, et que, dans le Christ total, je suis compris.

L'holocauste du Sauveur comprend Jésus-Christ tout entier, c'est-à-dire Lui et la foule des justes des différents siècles attachée à son chef par des liens étroits, partageant ses souffrances et offrant ainsi un perpétuel sacrifice.

L'immolation du Sauveur — le Sauveur ainsi l'a voulu — ne suffit pas. Il faut y joindre la nôtre. *Crux Christi sine tua non sufficit.* Notre-Seigneur a mérité infiniment, mais pour que ses mérites parviennent aux âmes, il faut le concours des nôtres. Jésus a réalisé la partie principale de la tâche; pas tout. A chacun de nous d'apporter sa contribution. L'œuvre du Sauveur ne suffit qu'à celui qui la complète pour son propre compte (1).

Notre-Seigneur s'est imposé la mission de tout « récapituler en lui ». A chacun de nous de fournir les quelques lignes de texte qu'il exige; le

(1) *Remansit quidem quia non omnia nostra Christus explevit... Hoc profecto residuum viderat qui dicebat : si compatimur et conregnabimus quasi dicat : quod explevit Christus non valet, nisi ei qui ei quod remansit adimplet.* Saint Grégoire le Grand, *in lib.* I *Reg., liv.* IV.

Christ résume en lui toute l'humanité rachetée et fidèle, l'Église entière, la société des Saints. En *Lui* qui offre, aussi bien que dans *ce* qu'il offre, nous sommes compris.

Jésus, prêtre principal; nous, prêtres (1) secondaires; Jésus victime principale; nous victime secondaire. Mais Jésus et nous, prêtre complet, victime complète.

L'attitude constante du Christ vis-à-vis de son Père est de s'offrir et de nous offrir. L'attitude constante du chrétien vis-à-vis de Jésus est de l'offrir et de s'offrir avec Lui.

II

A la Messe surtout cet esprit d'offrande sous sa double forme : offrande de *Jésus*, offrande de *nous-même* avec Jésus, doit inspirer notre piété.

Nous avons parlé déjà de la première en développant le *regale sacerdotium*, de saint Pierre. Les fidèles oublient cette éminente dignité qui est leur, et l'on craint souvent de la rappeler, sous prétexte d'une équivoque à redouter.

Assez de différence existe entre les deux sacerdoces, celui du chrétien et celui du prêtre, pour éviter la confusion. N'ayons pas peur de montrer les ressemblances. Ne laissons pas dans l'ombre

(1) Au sens de saint Pierre : le sacerdoce mystique de tous les chrétiens.

des vérités aussi fondamentales, et d'aussi grande conséquence pour la pratique de la vie chrétienne et la dévotion vraie. On aurait moins de « sentiment » chez beaucoup, si, à tous, on inculquait la doctrine catholique en son ampleur et suivant les idées maîtresses qui commandent tout.

Mais si les fidèles oublient trop à la Messe d'offrir Notre-Seigneur, combien plus encore oublient ou négligent de *s'offrir avec Jésus?*

Prendre sur l'autel la divine Victime et la présenter à Dieu, on y consentirait encore; mais se prendre soi-même et se placer sur l'autel tout près de la Victime et dans l'intention de participer à son holocauste, voilà qui, pour ne point exiger un moindre esprit chrétien, suppose une générosité plus grande encore.

Et pourtant, l'on a bien peu compris la messe si l'on n'y assiste pas dans ces dispositions.

L'unique prêtre du Saint Sacrifice est le Christ, et donc — par le ministre marqué officiellement du caractère sacerdotal — chacun de nous dans la mesure où nous « sommes » le Christ; de même, l'unique victime de la messe est encore le Christ; donc, éminemment, le prêtre; puis, à notre rang, chacun de nous.

La messe est pour nous un exercice de *dévotion.* Nous n'en faisons point ce qu'il doit être éminemment, un exercice d'*oblation.* Et notre méprise semble parfois si complète que tels accents chez ceux qui sont allés le plus loin dans l'intelligence

vraie du divin Sacrifice, nous déroutent; exagération, pensons-nous volontiers, allures trop mystiques.

« O mon Sauveur, dira par exemple le Père Eudes, dans une *Elévation à Jésus, considéré comme hostie sacrifiée à Dieu dans la Sainte Messe* (1), en l'honneur et en union de l'oblation et du sacrifice que vous faites de vous-même à votre Père, je m'offre à vous pour être à jamais une hostie sanglante de votre volonté, une victime immolée à votre gloire et à la gloire de votre Père. Unissez-moi à vous en cette qualité, ô bon Jésus, attirez-moi dans votre sacrifice afin que je sois sacrifié avec vous et par vous-même. Et puisqu'il faut que l'hostie soit sacrifiée, soit égorgée et consumée par le feu, faites-moi mourir à moi-même c'est-à-dire à mes vices et à mes passions, à tout ce qui vous déplaît; consumez-moi entièrement dans le feu sacré de votre divin amour; et faites en sorte que désormais toute ma vie soit un continuel sacrifice de louange, de gloire et d'amour pour votre Père et pour vous. »

Semblable façon de prier nous sort peut-être de nos habitudes ordinaires. Mais nos habitudes ordinaires sont-elles les bonnes?

Nos exercices de piété ne se bornent-ils pas à peu près exclusivement à des exercices de demandes, et de demandes ayant nos seuls intérêts pour

(1) *Abrégé du Royaume de Dieu*, par l'abbé Granger, 2e édition. Amat 1910, pp. 487, 488.

objet (1), comme si de la définition : la prière est un mouvement de l'âme vers Dieu pour l'adorer, le remercier, implorer son pardon et solliciter ses bienfaits, nous n'avions guère retenu que le « quarto », parce que cet article-là nous touche de près. Les autres intéressent Dieu; c'est moins pressé!

Sans doute, nous avons tout à fait le droit et le devoir de demander à Dieu des faveurs pour nous. Mais n'oublions pas que dans le *Pater*, — le modèle type de prière laissé par le Christ ,— les mots « donnez-nous » n'interviennent que loin dans la formule, et qu'avant cela, le chrétien, priant comme le désire son Maître, a sollicité au préalable « que le nom de Dieu soit sanctifié, que son Règne arrive et que sa Volonté soit faite ».

Pensons *à nous* dans la prière, oui, certes. Mais pensons à un autre grand Besogneux, *le Très-Haut.* Dans sa vie intime, Il ne réclame rien, Il est l'Infini. Dans la gloire extérieure à lui revenir, combien de prodigieux déficits! Quel plus grand proscrit que cet exilé de tant de cœurs! Quel plus douloureux indigent que ce Maître auquel un caprice d'homme peut résister, et qui, de ses meilleurs amis, les bons chrétiens, reçoit trop souvent un culte diminué, des hommages uniformément intéressés, un amour sans envergure, inapte aux magnanimes essors.

(1) Heureux encore quand nos intérêts *spirituels* ont la première et la plus importante place.

Ne limitons point de si chétive façon nos horizons spirituels. Élargissons au contraire nos vues et notre cœur. Et pour la messe, en particulier, venons-y pour que Dieu nous donne, mais surtout *pour donner à Dieu.*

III

Au *prêtre* plus qu'à tout autre, puisqu'il doit éclairer la religion des fidèles, de pénétrer jusqu'à l'intime sa religion, et bien entendu, de s'employer à en vivre.

Un rôle unique lui incombe dans la mission « d'offrir ». — Sublime contrepartie : une part prépondérante lui revient dans l'obligation de « s'offrir ».

Immolation par la chasteté qui le sépare du monde; immolation par l'exercice constant de la charité dans le monde, jusqu'au don de sa vie, s'il faut, pour ses brebis, tel est son programme obligé; l'évêque le lui a éloquemment rappelé au jour de son sacerdoce. L'oblation mystique de l'autel n'est complète que si le ministre de l'autel y ajoute le sacrifice complet et constant de lui-même.

Tout prêtre vrai ressemble à saint Lucien.

Le vieil évêque de Nicomédie avait été jeté en prison. Des chrétiens, à prix d'argent, se font ouvrir les portes. « Nous voulons absolument communier... Voilà tout ce qu'il faut pour

le Sacrifice ». — « Hélas! il n'y a pas d'autel ». Le Saint, alors, s'étend par terre; sa poitrine servira de table du sacrifice : aussi bien, dans quelques heures, ne sera-t-il pas martyr? Et, de ses deux mains libres, il célèbre ainsi les saints Mystères.

Le cœur du prêtre doit ressembler à une pierre d'autel : être marqué de cinq croix et renfermer des reliques de martyr.

Saint François de Borgia, dans ses notes, a résumé l'idéal de la vie du prêtre tel qu'il le comprenait, dans ce petit mot couleur de sang : « En tenant le Calice, j'ai demandé le calice » (1).

Mais si le prêtre est plus spécialement tenu à s'offrir en sacrifice à chaque Messe, ne faut-il pas souhaiter à tout *fidèle* d'apporter, lui aussi, quand il vient participer aux Saints Mystères, « *un cœur de victime uni à des mains de sacrificateur?* »

Le prêtre, à l'*Orate fratres*, se retourne : « Priez, mes Frères, pour que mon sacrifice, *qui est aussi le vôtre...* » L'Immolé de chaque Messe, c'est Jésus *plus* le prêtre, *plus* nous, — autrement dit : Jésus *seul*, mais *tout* Jésus.

Parfois, parlant d'un célébrant à l'autel, les chrétiens emploient ce mot : « Il dit *sa* messe. »

La plupart entendent : « La messe, c'est quel-

(1) Cité par Brou : *La Spiritualité de saint Ignace*, Appendice p. 231.

que chose où nous ne sommes nullement acteurs; c'est affaire entre le prêtre et Dieu. *Assister*, oui. *Prendre part*, cela ne nous concerne point. »

Idée très fausse. Autrefois, chaque fidèle apportait une portion de la matière même du sacrifice, un peu de pain, un peu de vin. Cet usage ne s'est gardé que pour la messe du Sacre de l'Evêque, où le nouvel élu porte à son consécrateur, assis devant le milieu de l'autel, deux cierges, deux pains, un barillet de vin.

Quand on remplaça le pain ordinaire par du pain azyme pour la composition des hosties, il devint difficile de demander aux fidèles leurs offrandes en nature. On ne cessa point, pour autant, de leur réclamer leur oblation intérieure. Au Concile romain de 1078, le Pape Grégoire VII fait un devoir à tout chrétien d'offrir quelque chose à Dieu durant la Sainte Messe, et de ne jamais venir au Sacrifice les mains vides : vin et froment, oui, si possible, et à l'occasion; un cœur bien disposé, cela, toujours...

Et nous voyons dans l'histoire, un saint, Wenceslas de Bohème, tenir à honneur de semer lui-même le froment, de presser lui-même le vin, qui devaient servir à l'autel.

Un usage ancien voulait que, sitôt faite la Consécration, un diacre, pour bien inculquer aux assistants l'obligation de participer à l'offrande du Christ en sacrifice, se rendait à l'ambon, et là, d'une voix haute, à toute l'assemblée : « Le sacrifice du Christ et le vôtre ». — Un cierge était allu-

mé, qu'on éteignait après la Communion des fidèles, et qui, par rapport à Jésus-Christ sacrifice, présent sur l'autel, jouait le rôle de la petite lampe vis-à-vis de la réserve eucharistique.

Chacune de ces pratiques redit à sa manière la même constante invitation.

Saint Jean décrit, dans l'Apocalypse, le ciel : « Sur l'autel, l'Agneau immolé mais vivant; tout autour, vingt-quatre vieillards vêtus de robes blanches, couronnés de diadèmes; et, comme assistants, des milliers d'anges chantant le sacrifice de l'Agneau et son triomphe. »

La scène grandiose entrevue par l'Apôtre se réalise sur terre à chaque Messe, si chaque chrétien participe à l'immolation qui s'opère.

D'où vient qu'après tant de Messes entendues, et nous le dirons tout à l'heure, tant de Communions reçues, nous ayons si peu *l'esprit de sacrifice?* N'est-ce pas en partie, et peut-être surtout, parce que nous n'avons pas l'esprit qui convient au *Saint Sacrifice?*

Celui qui prie bien sa Messe, c'est-à-dire avec l'intelligence de *sa* propre fonction victimale dans le mystère qui devant lui se déroule, est insensiblement et invinciblement mené à *vivre sa messe*, à introduire dans chacune de ses journées la part de sacrifice requis, au minimum, pour ne jamais être infidèle, bien mieux, pour être fidèle au maximum.

Sainte Angèle de Foligno ne comprenait pas qu'on pût assister au Saint Sacrifice sans voir se

développer en soi *le culte de l'immolation* : « l'Immolation Eucharistique, suivant son expression énergique, provoque l'âme. »

On a réédité sous le titre : *l'Ame chrétienne au Sacrifice de la Messe*, le « *Livre de prières de M^me^ Louise de France* », la fille de Louis XV, qui entra au Carmel pour expier les crimes de son père (1). Ce livre de prières avait été rédigé à sa demande par un certain Père le Chapelain, mort en 1779.

Peu de livres sur la Messe reflètent au même degré la théologie du sacrifice, et on ne peut s'interdire de songer qu'il inspira, dans une large mesure, les magnanimes réparations que l'on sait (2).

Or, voici les conseils qu'il donne :

Assister à la Sainte Messe en esprit d'holocauste. Dès le début, se dévouer par un acte explicite d'offrande. Le sacrifice sera « non moins universel que celui de Jésus-Christ pour l'étendue, quoique inégal pour la victime ». Corps, sens, esprit, mémoire, liberté, tout sera offert, avec un effort toujours, pour contempler dans l'état victimal, à l'autel, le modèle achevé de cette donation. On ira même plus loin. Non content d'immoler à Dieu « tous les riens magnifiques »

(1) La réédition du volume est de l'abbé C. Bousier, 1912, Lib. Lardanchet, Lyon.

(2) Il faut lire la « *Vie de M^me^ Louise de France* » publiée dans la Collection « Les Saints », chez Gabalda, par Geoffroy de Grandmaison.

— le néant habillé est toujours néant — on fera le sacrifice de sa vie même, et, si Dieu y pousse, le sacrifice des « consolations spirituelles » (1).

En conclusion, cette belle prière .

« J'oserai me joindre à Vous-même, Seigneur, pour vous aimer autant que vous devez être aimé; et j'emprunterai de votre Cœur divin, ce feu sacré dont doit brûler le nôtre » (2).

Comprise ainsi, la Messe est bien réellement le centre du dogme et de l'ascèse catholiques, à la fois résumé complet de la doctrine et rappel éminemment suggestif de nos devoirs pratiques.

(1) « Rien ne convient plus à la créature qu'une piété dépourvue de douceurs, qu'une vie de deuil et de tristesse, quand elle voit son Créateur insulté, outragé, déshonoré de toutes parts par ses disciples. J'y consens donc, ô mon Dieu, en réparation de ce que vous avez à souffrir dans l'état de victime. »

(2) D'une oblation semblable, l'*Imitation* donne une formule plus connue, l. IV, ch. IX.

CHAPITRE III

« Hostie avec l'Hostie ».

I. — L'esprit d'*abandon.*
II. — L'esprit de *recherche du sacrifice.*
III. — Le *moment* de la messe où ce double esprit est le plus de mise : *la Communion.*

I

Les mots ne suffisent pas. Il faut les faits. Comment, dans la pratique de tous les jours, *vivre sa Messe*? Comment réaliser, dans le détail de l'existence quotidienne, cette vocation victimale, inséparable de notre vocation même de chrétien, prolongement naturel et nullement à-côté excentrique de la religion de Jésus-Christ, aboutissement normal de « l'esprit de mort » requis déjà par le baptême, aboutissement normal et à la fois tellement sublime que peu, fort peu parviennent jusque-là!

L'Eucharistie est, pour Notre-Seigneur, le sacrement de l'*anéantissement* et le sacrement du *don total.*

Suivant que les âmes mettront l'accent sur l'un ou l'autre de ces deux points, elles en inspireront

leur vie, de préférence, et nous verrons les unes insister sur l'aspect *abandon*, d'autres sur l'aspect *recherche du sacrifice.*

« O Seigneur Jésus, je ne veux plus de choix, dira sainte Chantal; touchez quelle corde de mon luth il vous plaira, à jamais et pour jamais il ne sonnera que cette seule harmonie : Oui, Seigneur Jésus, sans « si », sans « mais », sans exception, que votre volonté soit faite, sur père, sur enfants, sur toutes choses et sur moi-même. »

On sait comment son mari fut grièvement blessé dans une chasse. Partageant l'esprit d'abandon de sa femme, il dit, sitôt l'accident : « Ce coup a été tiré de haut. Il nous est venu de la Providence. »

« Abandonnez-vous aveuglément à Jésus, dira une autre sainte âme, pour être sa chose, son bien, dont il use à son gré, sans se gêner, sans calculer, sans crainte de vous faire peine et vous deviendrez instrument dans ses mains divines. Il lui manque des instruments tout livrés à ses vouloirs. Il faut qu'Il calcule avec chacun, car on ne veut point briser sa volonté, et notre moi se place devant son vouloir.

« Soyons des hosties sous lesquelles il vive librement » (1).

(1) *Thérèse Durnerin*, par F. Hamez, p. 335. Elle disait encore, p. 326, et on ne se méprendra point sur son idée : « L'acte d'abandon parfait, c'est-à-dire le don entier de soi-même, a, pour faire descendre Jésus-Christ dans un cœur, quelque chose de la vertu des paroles de la Consécration. »

« Je le mets à droite, remarquait le saint Curé d'Ars, en parlant de Notre-Seigneur sous les apparences de l'hostie, Il va à droite; je le mets à gauche, Il va à gauche. »

On aspire à pareil abandon. Et cela n'est pas, il s'en faut, inertie. Ceux qui ont médité « l'indifférence », telle que la décrit saint Ignace, savent ce qu'il y a d'activité en cette absolue soumission au bon vouloir de Dieu.

« Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! Qui croirait qu'un refrain si court soit si difficile à apprendre par cœur? écrivait Louis Veuillot (1). Mais on y vient avec de l'application, le secours de Dieu et le bon usage de la raison. »

Et un autre grand chrétien, Frédéric Ozanam, quelques mois avant de mourir :

« J'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, et voilà que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre. Faut-il donc quitter tous ces biens que vous-même, mon Dieu, vous m'avez donnés? Ne voulez-vous pas, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice? N'accepteriez-vous pas l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes projets même d'étude? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres, et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, et me

(1) Louis Veuillot : *Çà et Là*, t., II, p. 494.

laisseriez-vous la douceur de vieillir près de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant? Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point? C'est moi que vous demandez... Je viens, si vous m'appelez! Ah! si ces pages sont les dernières que j'écris, qu'elles soient un hymne à votre bonté. »

Plus proche de nous, une âme d'élite ayant également vécu dans le mariage, Mme Marie-Lucie Vrau, morte en 1913. Après une retraite aux Enfants de Marie de Saint-Maur, en mars 1878, elle fait à Notre-Seigneur l'entier abandon de tout elle-même :

«... Je me dépouille et me désapproprie autant que je le puis faire, entre vos mains, de mon être, de mes facultés, de mes biens de l'âme et du corps, et je vous proclame et reconnais comme l'unique personne maîtresse et dirigeante en ma vie et en mes actions, et l'unique propriétaire de tout ce que j'ai et pourrai acquérir.

«... Je renonce donc à me conduire par moi-même. Je veux être conduite uniquement par vous; vos lois, les événements de votre Providence, les ordres de ceux en qui réside votre autorité, les inspirations de votre grâce, j'accepte tout d'avance sans réserve ni conditions.

«... Soyez en moi, Jésus-Hostie, la personne, le principe, la substance et la fin; que je ne sois que votre enveloppe, votre membre, votre instrument et comme les humbles et pures espèces de votre Sacrement. »

Et comment ne pas citer, pour inviter à la pratique de l'abandon, cette âme de choix dont nous avons publié le Journal sous le titre : « *Jusqu'au sommet de l'union divine*; CONSUMMATA » (1), qui disait :

« Je vis les yeux fixés sur Lui afin d'épier ses moindres désirs et de les réaliser aussitôt... A travers toutes les grâces d'oraison, à travers la souffrance, à travers tout, Dieu est. Je suis comme un enfant que sa maman ornerait d'une quantité de belles choses, et qui, au lieu de regarder ce qu'on lui donne, ne pourrait regarder que celle qui donne... »

Son ambition était de pratiquer à la lettre les deux versets d'Isaïe : « On t'appellera : ma volonté est en elle... Le Seigneur se complaira en toi... Ainsi tu seras la joie de ton Dieu. » (LXII, 4, 5.)

II

D'autres rêvent d'aller non pas plus loin, mais dans une direction un peu différente. Ils admirent moins l'*immobilité de l'Hostie* (2) que l'*activité souveraine de Notre-Seigneur s'offrant.* Ce qui les frappe surtout, c'est la soif de Jésus de prolonger son sacrifice, son désir de se montrer à nous

(1) A l'*Apostolat de la Prière*, 9, rue Montplaisir, Toulouse.

(2) On comprend dans quel sens nous employons ces deux mots, et quel intime et continuel élan de l'âme ils supposent.

continûment dans son attitude d'immolé. Non contents d'*accepter* ce qu'il plaît à Dieu d'envoyer, ils ambitionnent de *rechercher*, dans la mesure de la discrétion toujours et de l'obéissance, toutes les possibilités de reproduire en leur personne le sacrifice du Chef divin.

Dans l'hostie, Jésus est caché; mais surtout ce Jésus caché est celui du Calvaire, le Jésus tant aimé de l'Agonie et du Golgotha. Voilà pour eux ce qui domine.

Dans les anciens missels, au début du Canon, la lettre T du « *Te igitur* » n'était pas illustrée comme maintenant, à l'aide d'une reproduction du Christ en Croix. La lettre, un peu grandie seulement, rappelait, sans plus, les deux traverses du crucifiement. Peu à peu, les artistes ornèrent l'initiale; le dessin s'élargit, finit par représenter toute la scène du Calvaire. On décida que le sujet méritait une page séparée, et aujourd'hui, tout missel complet renferme au début du Canon une reproduction du Crucifix.

Dans certaines âmes habituées à fréquenter l'Eucharistie, un *crescendo* semblable se constate.

Dès le début, le Christ en Croix a eu sa place dans leur vie. Mais il ne tenait pas toute la page. Peu à peu, elles ont compris qu'il fallait le laisser grandir, et l'initiale aux deux traverses croisées a tellement tout envahi que les autres lettres ont disparu. Ne leur parlez plus de sacrifice fait à moitié! Il leur faut tout livrer.

De l'évêque Cassius de Narni, saint Grégoire observe : « Voilà comme il pratiquait la vie d'immolation. Tout ce qu'il avait, il le donnait. Et il joignait au dépouillement extérieur la contrition du cœur. »

Et prenant texte de cela, saint Grégoire, à l'usage du groupe élu des fidèles qui l'écoutent, s'écrie : « S'il y en a qui se sentent le désir de tout quitter, qu'ils suivent l'appel. Si ce n'est point là ce que Dieu leur demande, n'ont-ils pas des larmes, des aumônes, des dons d'hosties? Tout au moins des dispositions intérieures de vrai renoncement? » Et il n'hésite pas devant l'expression que plusieurs croient contemporaine et d'un ascétisme douteux : « nous faire hostie » : « *Tunc vere pro nobis erit Deo cum nos ipsos hostiam fecerimus* (1). Jésus sera vraiment notre hostie devant Dieu, si nous nous faisons nous-même hostie. »

Sans aller jusqu'à ces sacrifices qui ne sont pas peut-être de notre ressort, que d'occasions mortifiantes nous pourrions saisir, négligées par notre insouciance, ou volontairement omises par notre lâcheté.

Une hostie, cela se fabrique avec des grains menus, et dont chacun est peu de chose. On en met autant qu'il faut, de farine très blanche; on expose à la chaleur d'un feu doux mais cons-

(1) *Dial.*, ch. LIX, *col.*, 348; Éd. Paris, 1629.

tant. L'intention de nous unir à Jésus immolé imprime à ces grains broyés la marque de la croix.

A l'approche de la première Messe de son frère, une pauvre fille de la campagne s'en alla derrière les moissonneurs glaner quelques beaux épis. Elle les porta aux Sœurs du village, qui en firent une hostie avec laquelle le nouveau prêtre consacra le jour de ses prémices.

Rien ne symbolise mieux avec quel élan nous devrions, chaque jour, aller à la glane des sacrifices. Chaque fois que nous assisterions à la Messe, vraiment nous participerions au Sacrifice; à côté du Sauveur immolé, il y aurait, sous forme effective, attendue par le Maître, palpable, notre immolation à nous.

Oser venir au Divin sacrifice et n'avoir rien à offrir, c'est équivalemment dire à Notre-Seigneur : Immolez-vous, offrez-vous, je vous laisse faire. Moi, je n'en suis pas; je suis témoin de votre donation, mais ne comptez pas sur moi pour la partager...

La piété avertie parle un autre langage.

III

A quel moment surtout, durant la Messe, devra se faire l'oblation de tout notre être à Notre-Seigneur, ou mieux, *le mélange des deux oblations*, celle du Christ et la nôtre?

Évidemment, à la minute, sacrée entre toutes, de *la sainte Communion*. Jusque-là, on a pu s'offrir, — on a dû le faire; — mais l'offrande était purement spirituelle, la participation à l'immolation du Sauveur, purement intérieure.

L'instant est venu de consacrer, par un rite extérieur, que l'on entend bien entrer dans l'état victimal du Christ. Jésus va se donner. Il va se donner comme il est, c'est-à-dire dans l'acte même du renouvellement de son sacrifice. Le Jésus qui va descendre dans le communiant est le Jésus immolé, perpétuant sur l'autel son sacrifice. Et il vient pour qu'avec lui, non plus seulement spirituellement mais corporellement, nous ne fassions qu'un dans l'*unité d'une même hostie*.

D'où, première conséquence, venir à la Messe et *ne pas communier*, c'est refuser d'aller jusqu'au bout des désirs du Christ et de l'attente du Père; rester à mi-route de la dévotion bien comprise à l'Eucharistie. Au premier âge chrétien, il était inouï qu'un fidèle assistât au Sacrifice Eucharistique et ne communiât point... Parfois, cela se présentait. C'est qu'alors le fidèle avait, par une faute extérieure, mérité d'être éloigné un temps de la réception de l'Hostie. Combien de chrétiens s'infligent à notre époque cette « punition », par incompréhension, négligence ou lâcheté.

Autre conséquence. Le moment *normal* pour recevoir la sainte Hostie, ce n'est pas avant ou après la Messe, mais *pendant*, au moment qui suit

la Communion du prêtre. Sans doute, il faut s'accommoder aux circonstances, et mieux vaut, bien entendu, communier hors de la Messe que s'abstenir si l'on ne peut assister au Sacrifice. L'Église, d'ailleurs, a prévu l'hypothèse, puisque le rituel indique des formules pour ce cas. Mais il faudrait souhaiter que ce fût l'exception. Les fidèles ne sont que trop portés à croire que l'on communie seulement pour *recevoir*... Et recevoir, n'est-il pas vrai, on le peut en dehors du Sacrifice? Ils oublient trop que communier, c'est aussi *vouloir donner*; que le moment de notre donation, puisque notre offrande ne vaut que *par* et *en Jésus-Christ*, doit être de préférence le moment où Jésus-Christ lui-même s'offre et se donne.

Et cela souligne la troisième conséquence. Non seulement communier à chaque Messe; non seulement, si l'on communie, le faire pendant la Messe; mais, quand on communie, le faire « *en esprit d'hostie* », c'est-à-dire avec le désir de donner à Notre-Seigneur le supplément de sacrifice exigé pour que le Père soit pleinement glorifié, les âmes plus largement sauvées.

Beaucoup vont à la Sainte Table comme iraient de riches héritiers à un guichet de banque. On reçoit l'Hostie comme un coupon de rente. Il y a là une fortune, j'y puise. Donner de moi-même en retour, il n'en est pas question.

De la sorte, on diminue la Communion. Communier, c'est faire un échange. Recevoir, oui, certes et

quel trésor!... Mais aussi, donner (1), et donner quelque chose qui fera de nous et de la Victime reçue, un seul *un*.

Comment ne faire qu'un avec une hostie, sans être nous-même « hostie »? Pour recevoir Notre-Seigneur sans péché, il faut l'état de grâce; pour le recevoir avec le maximum de profit, *l'état de sacrifice*. La Sainte Église le rappelle avec une singulière insistance. La Messe, par l'extérieur de la liturgie, l'autel, les ornements, et plus encore par sa nature intime, nous rappelle la Croix. Avant même que le prêtre, au moment de la communion, descende de l'autel pour nous donner Jésus, il trace de loin, face à tous les communiants, le signe de la Croix. Puis il s'approche, et devant chaque fidèle, à nouveau, avant de distribuer l'Hostie, il fait avec elle le signe de la Croix. Après, si c'est en dehors de la Messe, il bénit à nouveau, de l'autel, les communiants. — La croix *avant*, la croix *pendant*, la croix *après*, et l'on sait que jadis, à la Table Sainte, les premiers fidèles qui recevaient Notre-Seigneur, non sur leurs lèvres, mais sur leurs mains pour se communier eux-mêmes, tendaient les deux paumes en forme de croix, afin que tout leur rappelât de façon vivante l'obligation de se sacrifier.

Ce geste fait jadis par les premiers chrétiens pour recevoir Jésus, nous devons le rééditer

(1) Nous avons insisté sur ce point dans *l'Idée Réparatrice*, l. II, ch. III, pp. 121 et suivantes.

actuellement après L'avoir reçu. Au retour de la Communion, ayons, si nous voulons, les bras croisés ou les mains jointes; c'est l'extérieur cela. Intérieurement, la seule attitude qui convienne, ce sont les deux mains ouvertes et les deux bras tendus : « Seigneur, prenez... »

« Venez, venez, Chair de mon Sauveur, s'écrie Bossuet; charbon ardent, purifiez mes lèvres, brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort. Venez, Sang que l'amour a fait répandre; coulez dans mon Cœur, torrent de flamme. O Sauveur! c'est donc ici votre Corps, ce même Corps percé de plaies. Je m'unis à toutes; c'est par là que tout votre Sang s'est écoulé pour moi... Je suis crucifié au monde, et le monde à moi. Il ne me goûte pas; tant mieux pour moi, pourvu que je ne le goûte pas aussi; la rupture s'est faite de part et d'autre. Adieu, adieu, je m'en vais; je ne suis plus de rien; je ne suis plus pour moi : *c'est pour Jésus-Christ que je vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* C'est ainsi qu'il faudrait être; c'est le fruit de l'Eucharistie. Ah! que j'en suis loin! Mais je n'y viendrai que par elle. »

D'où vient que des âmes arrivent à ce contresens pratique : communier fréquemment, et s'accorder tous leurs caprices; assister à la Messe tous les jours, et n'avoir jamais à offrir à Dieu que des vies molles et sans consistance. Natures spontanément bonnes et sans grandes difficultés; la fréquentation de Notre-Seigneur leur paraît désirable et de bon ton. Elles ne la négligent

point. Qu'une raison d'ailleurs, — un simple prétexte, — s'offre, elles manqueront la Messe et la Communion avec une facilité remarquable, et préféreront leur oreiller à leur Hostie.

« Une des choses, écrivait un grand chrétien du dix-septième siècle, qui me donnent le plus d'étonnement, c'est que Jésus reçu dans la Sainte Communion fait si peu de changement en moi. D'où vient que sa présence n'opère des merveilles? Il doit être comme un grain de bonne semence qui fait de grandes productions. Jésus devrait en faire d'admirables. Jésus devrait former en nous Jésus, et y produire par sa grâce tous ses sentiments, remplir notre vie de tous les états de la sienne : et cependant, en moi, il ne fait rien, il ne me dépouille pas de mes humanités pour vivre dans la vie de Jésus, cela me donne de grandes craintes que je n'apporte pas assez de préparation, et me fait demander avec instance la miséricorde de Dieu... »

— « Que faire pour bien communier? » demandait-on un jour au vénérable P. Libermann. — « Se sacrifier.»

Et c'est tellement l'esprit même de l'Église, que fréquemment la Postcommunion aura pour but de nous rappeler ce grand devoir. « Que devenus une seule hostie avec vous... Que nous soyons des hosties dignes de vous être offertes éternellement..., etc... »

D'où nous viendra la force de remplir ce pro-

gramme? De notre Communion elle-même. C'est pour nous aider à nous donner que Jésus se donne. En même temps qu'il nous redit l'obligation du sacrifice, il nous apporte la force de nous y vouer...

A l'offensive de septembre 1915, en Champagne, l'Aspirant Guy du Bouillonney, du 26e bataillon de chasseurs à pied, vicaire à Notre-Dame de Mortagne, est grièvement blessé. Il reste trois jours sur le champ de bataille (1).

« Tout à coup, écrit-il, j'entends derrière moi : « Oh! Monsieur l'abbé, donnez-moi l'absolution! » C'est un séminariste du diocèse de Nantes, Pierre Jagot. « Donnez-moi le Bon Dieu! » — « Il savait que je portais le Saint Sacrement sur moi. Je retire péniblement la lunule de ma poche; je prends avec mes doigts pleins de terre l'Hostie Sainte. Il était trop loin pour que je pusse le communier. Je posai l'Hostie sur sa pauvre jambe fracassée dont l'artère était ouverte. Je crois qu'une goutte de sang vint rougir l'Hostie blanche... — Mon petit, communie-toi toi-même. » — « Vous direz à ma mère que j'ai reçu Notre-Seigneur avant de mourir. » — Il souffrit toute l'après-midi et mourut le soir. »

Voilà *communier*. Une communion bien faite, cela suppose *deux hosties*. Ici, nous les avons.

(1) Il devait mourir de ses blessures quelques mois plus tard. — Voir sa *notice* par le Chanoine Guesdon. — Imp. Montligeon, 1919.

Jésus et celui qui Le recevait, vraiment, ne faisaient qu'*un*.

Sans doute, nous ne prétendons pas qu'il faille, pour donner pleine valeur à sa communion, la faire, blessé, sur un terrain d'assaut ravagé et sanglant... Il y a du plus et du moins dans le sacrifice, et l'on nous a compris. Les héroïsmes ne sont pas tous apparents. La bravoure est souvent obscure, et il existe des champs de bataille de plus d'une sorte. Mais il est salutaire de voir de magnifiques exemples, là-bas, très loin, très haut. On rougit davantage de ses lâchetés.

Les âmes qui envisagent l'Eucharistie de la grande manière — de la vraie manière — éprouvent, ardent jusqu'à l'angoisse, le désir de dépouiller « leurs humanités », tout ce moi mauvais qui les empêche — elles s'en rendent compte si bien — d'être pleinement à Jésus-Christ.

Vivre dans l'atmosphère de l'autel, cela ne signifiera pas autre chose que vivre dans l'ambiance du *sacrifice*, et recevoir l'Hostie se traduira par : inspirer toute sa vie de « l'*Esprit d'hostie* ».

De fait, la plupart des âmes qui se livrent sans réserve ont appris à le faire pour être venues souvent dans les parages du Calice et du Ciboire.

Saura-t-on jamais combien ce petit rond blanc de l'Hostie a suscité dans les âmes le désir d'être hostie ?

Être Hostie! Une hostie, c'est originairement du grain broyé : « Seigneur, prenez ce pauvre

grain. Il est à vous. Sous la meule du devoir d'état, des souffrances providentielles et des humbles pénitences volontaires que l'obéissance me permet, que je sois broyé pour vous, et que le feu de l'amour fasse de moi un pain sans tache. »

Être hostie! Une hostie, c'est un humble morceau de pain qui cesse, à la Consécration d'être du pain. « Seigneur, je veux désormais cesser de vivre d'une vie terrestre, d'une vie de vanité, de cupidité, de sensualité. Je ne veux plus que ce soit moi qui vive en moi. »

Être hostie! Une hostie, c'est un morceau de pain devenu Jésus-Christ. « Ne plus être moi, Seigneur, c'est la partie négative de ma tâche. Je ne veux l'assumer que pour devenir *vous*. L'hostie, c'est Vous; votre hostie vivante, que ce soit Vous aussi, ô Jésus, et uniquement Vous.

LIVRE VII

L'aboutissenent de notre Incorporation au Christ Jésus.

CHAPITRE PREMIER

Notre mort « dans le Christ ».

I. — La mort, châtiment pour tous, n'est vraiment *terrible* que pour l'homme attaché à la terre.
II. — Le chrétien fidèle *ne doit pas la redouter* — mais profiter de ce suprême moyen d'*union au Christ.*
III. — Insister sur *les joies de la mort.*

« Par delà la vie des sens, par delà la vie naturelle de l'intelligence et de la volonté, les âmes en grâce ont une vie qui dépasse les capacités et les aspirations de la nature, c'est la vie qu'en union avec le Christ nous vivons mystérieusement en Dieu : *vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (*Col.*, III, 3); vie de Dieu, par le Christ et son Esprit, en nous; vie de notre âme transformée par le Saint Esprit et unie au Christ, en Dieu.

Vie cachée, objet de foi tant que dure notre pèlerinage terrestre; mais vie destinée à s'épanouir, avec le Christ, dans l'éclat de la gloire, lors du dernier avènement du Christ Sauveur » (1).

Ces lignes marquent à la perfection le point d'aboutissement de notre incorporation à Jésus-Christ.

Pour parvenir au Ciel avec notre chef, il faut d'abord, avec lui, ressusciter.

Notre unique raison d'être, sur terre : mourir avec le Christ afin de vivre en Lui.

Avant de posséder, ressusciter; avant de ressusciter, et pour pouvoir ressusciter, mourir spirituellement au monde. Pour celui qui aura ainsi, par avance, coupé les amarres, — au moment de partir d'ici-bas, *la mort* temporelle sera douce, *la résurrection* joyeuse, et *le ciel* assuré.

I

Suarez, aux dernières heures de sa vie, déclarait : « Je ne pensais pas qu'il était si doux de mourir... »

Ce n'est pas là, dans l'histoire des âmes une exclamation sans écho. Combien, sur le point de quitter ce monde, ont exhalé pareil cri. Toute leur vie, ils se sont appliqués dans « une poignée d'hu-

(1) Mgr Mercier : *La vie intérieure. Appel aux âmes sacerdotales*, pp. 302-303.

mus terrestre, à faire germer la semence de l'éternel paradis. » Le moment est venu pour cette semence de sortir enfin de terre, et d'apparaître au grand soleil de Dieu; pourquoi pleurer?

Certes il en a coûté pour « se faire de l'éternité avec une poignée de temps pétrie dans sa main! » Pareil au sculpteur, il faut travailler sans relâche et multiplier les retouches. Toujours un trait manque pour atteindre à la perfection du modèle. Dubois mit sept ans à corriger la maquette de cire qui devait donner l'empreinte au moule de sa Jeanne d'Arc. Un jour enfin, le modèle achevé, le plâtre parvenu au degré de cuisson désiré, on fit fondre la cire et on coula le bronze. L'aimable statue du péristyle de Reims apparut rayonnante.

Plâtre et cire, matières impassibles. Quand Dieu brise pour chacun de nous l'obstacle qui nous interdit « la Gloire »; quand notre manteau de chair doit s'écrouler, notre être sensible, atteint au vif, s'effraie. Depuis le péché originel la mort est un châtiment. Il est explicable que même bon, et n'ayant rien à redouter des vengeances divines, on en ait peur.

Mais on s'abandonne beaucoup trop à cette peur. Les bons chrétiens craignent trop le moment où ils doivent échanger cette vie périssable, pour l'autre, celle qui ne doit point finir.

Que les hommes attachés au rien redoutent le moment de briser avec le rien, quoi de plus naturel. Tout entiers tendus vers ce qu'ils doivent

laisser, la minute où il faut tout quitter les déchire. Mais le disciple vrai du Christ, qui s'est toujours orienté vers le divin, au moment d'atteindre enfin ce divin tant souhaité ne peut qu'éprouver une joie sans bornes.

Mazarin va mourir; il se lève malgré la défense des médecins, échappe à la surveillance de ses serviteurs, pour venir tout seul, en pantoufles, grelottant de fièvre dans sa robe de chambre passée en hâte, jeter un dernier regard, au long des galeries de son palais, sur les merveilles qu'il a accumulées, et loin desquelles il se sent entraîné par les mains qui ne lâchent pas. Devant chaque tableau, chaque statue, il suspend sa marche tremblante et pousse des soupirs : « Ainsi, cela est vrai? Il va falloir quitter toutes ces belles choses? » La douleur le suffoque, et se traînant de l'autel d'une commode au marbre d'une console ou à celui d'un empereur, embrassant les genoux d'un dieu, s'accrochant aux tapisseries, tutoyant les objets, touchant le bronze, l'or, l'argent, caressant chaque matière de l'œil et du doigt, « ne disant au revoir à rien et criant adieu à tout, il poursuit, dans une agonie de regrets, sa visite presque posthume. »

Et le chroniqueur observe : « A quoi bon s'obstiner à ce qui nous échappera?... En liquidant, on fait de la place dans son logis et dans son cœur, afin de pouvoir ensuite y mettre autre chose : les biens d'un ordre spécial qui ne sont pas dans le commerce, et qui valent davantage, et qu'on est sûr

d'emporter le jour où le dernier marteau nous adjugera. »

Se déprendre de tout ce qui n'est pas la Vie, se faire mourir avant que la mort n'arrive — vrai sens du mot se mortifier — seul moyen de « surprendre » la mort, de procéder vis-à-vis d'elle, comme trop souvent elle procède vis-à-vis de nous : *sicut fur*, et de lui ravir par avance tout ce par quoi elle est terrible (1).

Heureux ceux que leur volonté, aidée ou non de circonstances providentielles, détache de ce monde. Quand la mort vient, ce qui reste à briser n'est plus rien; toutes les amarres sont déjà coupées. Rien ne retient plus l'essor vers le grand air libre.

Au cours de la Guerre, un vaillant chrétien jeté

(1) Personne mieux que Vieyra, le grand prédicateur portugais, n'a mis en relief cette pensée : « Terrible, la mort?... Pourquoi? Pour celui qui ne meurt que quand il meurt, oui. Quant à celui qui meurt avant de mourir, il se moque de cet épouvantail de la mort. Que m'importe à moi qu'il n'y ait qu'une mort, si je puis faire qu'il y en ait deux? *Après* la mort, plus de remède; mais *avant*, il y en a. La mort est un terme au delà duquel on ne peut aller, mais en deçà duquel on peut anticiper... Rien ne devient chef-d'œuvre du premier coup; à plus forte raison la chose la plus grande de toutes qui est de bien mourir... Rien ne s'apprend bien que par l'exercice et la pratique. Comment apprend-on à forger? en forgeant. Ainsi apprend-on à bien mourir, non seulement en méditant, mais aussi en mourant. Nous devons donc mourir, une fois pour essayer, une autre fois pour bien réussir ». *Œuvres complètes* : I vol. 2° *Sermon pour les Cendres*, pp. 404-405.

Sur la tombe du célèbre théologien Duns Scot, on grava ces mots : « *Semel sepultus bis mortuus.* Une double mort a précédé sa sépulture ».

dans une prison d'Allemagne pour avoir imprimé et propagé en pays occupé *l'Oiseau de France* (1), écrivait à sa femme : « Je raisonne des choses de la terre comme le ferait un mort : je crois être ainsi dans le vrai. Croyez-vous que, quand nous serons morts, nous verrons les choses de la terre comme nous les voyons maintenant. Ces terrifiantes visions d'outre-tombe, le bon Dieu a bien voulu me les accorder ici-bas en permettant que j'entre vivant dans la mort.

«... Ne croyez pas que, sous l'influence de la souffrance, je sois devenu... un illuminé ou un mystique... Non, je suis resté l'homme de réalisation que vous avez connu. Mais le vieil homme s'est un peu épuré et, à force de souffrir, mes yeux se sont ouverts à la lumière, à la lumière complète. Je n'ai aucun mérite à cela, puisque c'est la souffrance non voulue, mais seulement acceptée, qui a amené en moi cette radicale transformation. »

Rien, à l'égal de la souffrance, pour nous rappeler que nous sommes ici-bas des hôtes : *advena ego sum in terra.*

Le pays de la possession pleine, n'est pas la terre. Le pays « où tout est », comme parle Bossuet, c'est le Ciel. Comment se cramponner à la boue, quand, là-haut, vous nous appelez, « ô prin-

(1) J. Willot, professeur de pharmacologie aux Facultés catholiques de Lille. Il devait mourir des suites de sa captivité, peu après l'armistice.

cipe qui n'a point de principe », quand vous nous invitez à nous baigner dans votre unité.

« O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifeste! Courons-y avec ardeur. Là est le terme du voyage; là finissent les gémissements; là s'achève le travail de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la claire vue. Heureux moment encore une fois, ajoute le grand évêque, *qui ne te désire pas, n'est pas chrétien.*

« Je tombe, cet édifice mortel s'en va par pièces, mais si cette maison se renverse et tombe sur ses propres ruines, j'ai une maison céleste où vous me promettez de me recevoir... O Seigneur! j'y cours, j'y vole, j'y suis déjà transporté par la meilleure partie de moi-même. J'aime d'entendre dire : « J'irai dans la maison du Seigneur, je suis à ta porte, ô Jérusalem! »

II

Voilà l'idée *chrétienne* de la mort; l'idée du Christ : *intra in gaudium* « entre dans la joie », et du psaume : *In Domum Domini ibimus*, « nous irons dans la maison du Seigneur »; — l'idée de saint Paul : « Que mon corps tombe en ruines! » « Qui me séparera de sa servitude? »; « La mort m'est un gain (1) »; — l'idée de saint Cyrprien et

(1) *Cupio dissolvi... Quis me liberabit!... Mori lucrum.* (*Phil.*, I, 23; *Rom.*, VII, 24; *Phil.*, I, 21). — En 1794, dans la geôle

de saint Ambroise, le premier dans son *Exhortatio ad martyres* et dans son *De Mortalitate*, où à l'occasion d'une persécution et d'une peste il rédige une lettre pour dire : la mort est plus à désirer qu'à craindre, le second dans son *De bono mortis* « Du bien qu'est la mort »; — l'idée de sainte Thérèse : « Je me meurs de ne pouvoir mourir! » — l'idée de tous les saints et de tous les grands chrétiens.

« Quand sera-ce, écrivait du fond de sa prison, le vieil évêque Ignace d'Antioche, quand sera-ce que je jouirai du bonheur d'être déchiré des bêtes farouches dont on me menace. Ah! qu'elles se hâtent de me faire mourir et de me tourmenter; de grâce qu'elles ne m'épargnent point; je suis résolu, si elles ne viennent à moi, de les aller attaquer et de les obliger à me dévorer. Pardonnez-moi ce transport, mes petits enfants; je sais ce qui m'est bon : je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ, ne désirant plus rien de toutes les choses visibles, et n'ayant qu'un seul désir qui est de trouver Jésus-Christ. Qu'on me fasse souffrir les feux, les croix et les dents des bêtes farouches, que tous les tourments que les

de Brest un jeune officier de marine, M. de Montecler, à l'aube de son dernier jour, écrit à sa mère : « Dans huit heures, je jouirai donc du bonheur de voir mon Créateur, de l'adorer à jamais et de chanter ses louanges ». De la Gorce : *Le Clergé en* 1794 (Rev. Hebd., 24 nov. 1917, p. 446). — Que n'avons-nous davantage l'impression que notre corps est pour nous une geôle, et la mort une libération.

démons peuvent inspirer aux bourreaux viennent fondre sur moi, je suis prêt à tout, pourvu que je puisse jouir de Jésus-Christ (1). »

Quelques siècles plus tard, d'une cellule de tertiaire dominicaine, jailliront les mêmes élans que de la prison du martyr :

« O Trinité éternelle! Vous êtes une mer profonde où plus je me plonge, plus je vous trouve, et plus je vous trouve, plus je vous cherche.

« Vous êtes inépuisable, et en rassasiant l'âme dans vos profondeurs, vous ne la rassasiez jamais; elle est toujours affamée de vous, éternelle Trinité; elle désire vous voir avec la Lumière dans votre Lumière.

« Comme le cerf soupire après l'eau vive des fontaines, mon âme désire sortir de l'obscure prison de son corps pour vous voir dans la vérité de votre être. Combien de temps encore votre visage sera-t-il caché à mes regards, ô éternelle Trinité! Feu et abîme de la charité, dissipez donc ce nuage de mon corps, car la connaissance que vous m'avez donnée de vous-même dans votre Vérité me fait violemment désirer de déposer le fardeau de mon corps, et de donner ma vie pour l'honneur et la gloire de votre nom » (2).

Cette compréhension chrétienne de la mort qui mène à ne plus la redouter, conduit les plus logi-

(1) *Ep. ad Rom.*
(2) Sainte Catherine de Sienne : *Dialogue*, ch. CLXVII.

ques à la désirer, tant ils l'estiment le plus grand des biens.

« Il est surprenant que nos imaginations puissent encore être tourmentées et oppressées par la pensée de la mort; que nous soyons encore sans intelligence à ce point que nous tenions pour morbide d'être épris de la mort, car il est beaucoup plus morbide d'en avoir peur (1). »

Cette jeune infirmière de guerre, Geneviève Hennet de Goutel, l'avait compris : « Ce sont les morts qui existent et les vivants qui ne sont pas encore. »

Sans doute le Purgatoire, le Purgatoire possible quasi certain...

Mais après lui, le Ciel! Pourquoi s'hypnotiser devant les premiers plans?

« L'Éternité! Une éternité avec vous! Quel bonheur, mon Dieu! »

Tel est le cri de tous ceux qui voient clair parce qu'ils voient loin et possèdent le sens vrai des perspectives (2).

(1) Mgr Benson : *Paradoxes du catholicisme*, trad. Grolleau, Crès 1919, p. 205. — Nous laissons de côté certain dégoût neurasthénique de la vie d'ici-bas qui n'a rien à voir avec l'intelligence du « *cupio dissolvi et esse cum Christo*, mourir pour être au Christ » de saint Paul. Nous parlons des âmes saines et pour les âmes saines.

(2) « J'ose vous demander, Seigneur, écrivait l'abbé Perreyve, la grâce d'aimer la mort... Que sera-ce, mon Dieu, si vos prêtres la regardent comme une ennemie? S'ils la craignent? s'ils la fuient? s'ils en redoutent les moindres approches comme d'affreuses et intolérables visions? Que sera-ce, mon Dieu, si au lieu de respecter et d'aimer la mort comme la plus solennelle

Les chrétiens magnanimes s'attristent à la mort, non de quitter ce monde ou d'avoir à affronter les justices divines, mais de le quitter sans avoir assez travaillé pour Dieu, sans avoir suffisamment satisfait aux exigences de son Amour.

Conséquence en effet inéluctable, — et combien douloureuse! — l'éternité fixe notre capacité de Dieu pour toujours, irrémédiablement. Je louerai Dieu éternellement avec ce que j'aurai voulu acquérir sur terre de moyens de le louer. J'aurai là-haut la place que je me serai faite. Cela seul peut attrister les joies de la mort, songer qu'elle est la fin de mon travail d'agrandissement. Impossible après cette coupure d'ajouter un *iota* à mon mérite, c'est-à-dire à ma possibilité d'aimer éternellement Dieu davantage. Je suis entré par elle dans le pays du fixe, du définitif, de l'immuable. Rien, jamais, ne changera plus. « Alors il n'y aura plus qu'à adorer; maintenant, il y a à travailler (1). »

On annonce à une carmélite sa mort prochaine : « Dans quelques jours, le médecin a dit dans quelques jours! » Et elle savourait son bonheur. Puis : « Et pourtant! C'est donc fini. Jamais je ne l'aimerai davantage!... O mon Jésus, vous savez mes désirs. Faites tout en moi puisque dans si

fonction de vos jours de fête et le plus digne sacrifice de notre vie, nous la craignons ? » *(Médit. sur les Saints Ordres : la Mort).*

(1) Théodelinde Dubouché, fondatrice de l'*Adoration réparatrice.*

peu de temps je ne pourrai plus rien faire » (1).

Voilà où devrait conduire l'intelligence chrétienne de la mort — à être de jour en jour plus généreux.

Et puis, à faire rendre, le moment venu, à la mort, son maximum.

Aussi bien, n'est-elle pas, pour nous, le moyen d'offrir à Dieu un dernier acte d'amour parfait, d'abandon total?

La mort me sera imposée. D'avance et librement je l'accepte, et j'entends lui donner, à l'heure où elle se présentera, toute sa valeur d'expression.

Si peu comprennent ce qu'est la mort d'un membre du Christ.

Ouvrons les *Réflexions sur l'Agonie de Jésus-Christ* (2).

Là se trouve la fameuse phrase : « Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ : il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice; il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir, et que le moment précieux qui sépara son âme très sainte de son corps adorable. »

En mourant, Notre-Seigneur veut mourir complet. Son sacrifice se couronne de la mort de tout ce qui est lui.

Son être physique meurt à la Croix. Reste à

(1) *Marie Aimée de Jésus*, t. II., p. 411.

(2) Bossuet : *Doctrine Spirituelle.* Téqui, p. 243, 4e Éd., — ou Éd. Lebel 1815, t. X, opuscules, p. 588.

mourir son être mystique dans la succession de toutes nos morts individuelles. Son sacrifice, pour devenir total, exige que les deux soient offerts. D'ailleurs, l'offrande du second n'a de valeur qu'en vertu de l'offrande du premier, et en tant qu'unie au premier. Notre mort qui, jusque là, ne pouvait s'appeler qu'un châtiment, peut, grâce à notre union à Notre-Seigneur, grâce à l'union de notre offrande et de la sienne, de notre dernier soupir et du sien, s'appeler sacrifice.

A la mort de Notre-Seigneur, « tous les enfants des promesses prirent leur place avec le Sauveur; et, devenant des victimes, leur mort, qui n'aurait pu être jusque là qu'une peine du péché, fut changée — dans celle de Jésus-Christ — en nature de sacrifice ».

Tout est consommé, s'écrie Notre-Seigneur. « Et la mort de mes membres mystiques étant unie à la mienne ne sera désormais que l'accomplissement de mes desseins sur eux. *Tout est consommé*; et la consommation de leur vie, dans leur dernier moment, doit recevoir de ma mort la vertu d'être un sacrifice parfait, qui rende hommage à toutes les perfections de la Divinité. »

« C'est donc là que toutes les agonies se terminent... Un des grands emplois de sacrificature de Jésus-Christ, jusqu'à la fin des siècles, sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice; non seulement dans le mystère de la divine Eucharistie, mais encore dans la mort de tous les vrais chrétiens. »

Voilà pénétrer à fond la doctrine de notre incorporation au Sauveur. Nous souffrons : c'est Jésus-Christ qui parfait en nous sa passion. Bien mieux, nous mourons : c'est Jésus-Christ qui parfait sa mort.

Notre mort n'a de prix qu'unie au sacrifice de Notre-Seigneur. Le sacrifice de Jésus-Christ n'a toute son étendue qu'en englobant nos morts à nous.

Vivants, nous sommes Lui; mourants, nous sommes Lui encore. Il donne à notre mort son prix. Nous donnons à son sacrifice sa plénitude.

« C'est dans cet esprit qu'il faut recevoir le Saint Viatique. Quand Jésus-Hostie vient dans l'âme, il y offre premièrement le sacrifice de lui-même, y étant en état de victime par le sacrement, et y représentant cette destruction qui se fit sur le Calvaire, de sa vie naturelle. »

Il faut s'unir à Lui dans ce moment-là et à son sacrifice. Ainsi devient-on d'une première façon « prêtre et victime avec lui ».

Mais Jésus victime vient à quelqu'un qui est aussi victime. Il ne s'agit donc pas seulement d'être immolé par procureur, mais en réalité. Il n'est que de rendre volontairement accepté ce qui est obligatoirement imposé. Dieu par la maladie nous fait hostie. Cette hostie que nous sommes, il faut en être nous-mêmes le prêtre, en nous offrant pleinement à Dieu pour l'accomplissement de toutes ses volontés amoureusement destructives.

Ainsi, « le chrétien s'unissant alors, non seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins; voulant disposer de son être et de sa vie comme le grand sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort, et achève, dans ce dernier moment, ce sacrifice auquel il avait été convié au baptême, et qu'il a dû continuer tous les moments de sa vie. »

III

De quelle consolation ne prive-t-on pas les âmes, en ne leur découvrant pas ces richesses. La mort n'est pas *que* terrible; elle est aussi précieuse.

La liturgie comporte les deux aspects, on dirait le battement d'un balancier. Au long de l'office des morts, elle conduit de la terreur des jugements de Dieu à l'espérance joyeuse du plein repos. « *Dies irae, dies illa...* » auquel répond « *proficiscere... requiem* ».

Or il arrive souvent que les bons qui devraient surtout s'attacher à l'aspect : joie de la mort, sont frappés surtout par l'aspect redoutable qu'elle offre au pécheur. Ils ne savent pas teinter d'*alleluias* leurs *de profundis*. Certes, en chaire ou dans les retraites, on a raison de rappeler les justices divines. Mais beaucoup de bonnes âmes prennent pour leur compte ces enseignements

destinés surtout à d'autres, destinés aux pécheurs qui peut-être sont là — et à ceux, plus nombreux qui n'y sont pas. Elles acquièrent parfois, de ce chef, l'idée d'un Jéhovah implacable, fermé à la miséricorde, assez désireux de prendre ses plus fidèles amis en défaut et n'établissant guère de distinction entre nos fautes de pure faiblesse et les pires péchés de malice.

Ajoutons la lecture sans discernement d'auteurs trop peu nuancés, il n'en faut pas tant pour troubler.

La crainte est la vertu qui manque le plus à la généralité des pécheurs, mais la dilatation est sûrement la vertu qui manque le plus à la généralité des chrétiens fervents.

Sans doute, une pureté parfaite est requise pour l'entrée au Royaume, et donc l'on doit se garder des moindres fautes. Loin de nous l'idée de mettre en échec, fût-ce un seul instant, ce principe premier de la vie spirituelle!

Mais qu'on ne l'oublie pas, de grâce! Dieu ne se soucie point de perpétuellement regarder nos misères au télescope. Il a bien autre chose à faire! Les âmes portées à l'introspection exagérée et débilitante lui procureraient une gloire singulièrement plus grande, à lui offrir — chaque fois qu'elles retombent dans leurs examens cent fois repris et perpétuellement angoissés — un bon acte d'amour confiant.

Au terme de notre réflexion, nous trouver, nous, c'est rencontrer une petitesse, forcément. Met-

tons Dieu au bout de notre pensée. Notre horizon s'élargira (1).

Et que ce Dieu soit notre *vrai* Dieu, c'est-à-dire le *bon* Dieu. De ce jour, la mort nous apparaîtra pour ce qu'elle est réellement aux enfants de Dieu restés fidèles, aux frères bien aimés du Christ : l'arrivée chez celui qui nous attend depuis longtemps et qui est « notre Père ».

« — Oh! mon bon Père, demandait à Dieu un enfant, les enfants qui sont dans le ciel, dormiront-ils dans un berceau ou dans vos bras? »

« — Dans mes bras, lui dit le Seigneur » (2).

« — Quand tu arriveras au paradis, qu'est-ce que tu feras? demande une religieuse Auxiliatrice à un petit forain qu'elle prépare à la première communion? — Moi, je sauterai au cou du Bon Dieu. »

Il y a plus de vérité dans ce mot de tout petit que dans les idées sur la mort et sur Dieu, de beaucoup de chrétiens.

Au moment du « passage » que cette pensée apaisante nous éclaire seule : « Tout s'en va autour

(1) Nous n'entendons point proscrire, on le comprend, la pratique de *l'examen de conscience*, recommandée par tous les maîtres. Seulement, autre chose l'examen de conscience sereinement mené et qui aboutit à un acte d'humilité et de confiance, et l'examen de conscience angoissé, qui tend à diminuer le courage devant la constatation répétée des mêmes misères paralysantes. On peut se servir de façon très maladroite d'une arme en soi excellente. Nous ne prétendons pas autre chose.

(2) Gratry : *Méditations inédites*, p. 198.

de nous comme une fumée; mais je m'en vais où tout est... »

« Mon Sauveur, je me réjouis de ce que le péché va finir en moi; je vous ai tant offensé, bon Père, bon Juge, bon Sauveur, pardon! Mais le péché va finir; la mort ne sera pas la fin de ma vie, elle le sera de mon péché. O Mort! je t'aime par cet endroit-là!

« O mort, tu n'es plus ma mort, tu es le commencement de ma délivrance!...

« Je n'ai rien à craindre, si ce n'est de ne pas assez m'abandonner à Dieu par Jésus-Christ! » (1).

Saint Charles Borromée passait fréquemment dans son palais épiscopal en face d'un tableau représentant la mort armée d'une faux; il fit effacer la faux, et ordonna de la remplacer par une clé d'or.

« J'ai eu beau chercher, écrivait un saint religieux, mort récemment, ce qu'il me coûterait d'abandonner en mourant, ou ce qui m'inquiéterait; je n'ai trouvé en mon âme que l'élan vers le bon Maître, vers le divin Époux. *Veni Domine Jesu.* Je me confie pour tout en Lui; je me repose de tout en Lui. *In pace in idipsum dormiam et rèquiescam.*

« Nous ne serons vraiment *nous* que dans l'autre vie. Les hommes ne datent leur existence que du jour de leur naissance, oubliant la période où cette vie se préparait. C'est toute cette vie éphé-

(1) Bossuet : *Réflexions sur l'Agonie.*

mère qu'il faut compter pour rien. La mort est la vraie naissance : *dies natalis.* »

Et la jeune carmélite de Lisieux à l'aumônier qui l'assistait : « Mon Père, je trouve qu'il n'y a besoin de résignation que pour vivre... Pour mourir, c'est de la joie qu'on éprouve. Je ne meurs pas, j'entre dans la vie » (1).

(1) *Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus*, ch. XII, p. 251. — Sainte Thérèse ne disait pas autrement : « Mourir me semble maintenant la chose du monde la plus facile pour l'âme fidèle à Dieu, puisqu'en un moment elle se voit libre de sa prison, et introduite dans l'éternel repos. » (*Vie par elle-même*, Éd. Bouix, Lecoffre, 1884, ch. XXXVIII, p. 538). De quel cœur ne saluait-elle pas la messagère de délivrance : « Enfin, Seigneur! l'heure est venue de nous voir. Depuis si longtemps j'attendais? »

CHAPITRE II

Notre résurrection « dans le Christ ».

I

Le détachement du créé tel que l'exigent les commandements de Dieu et le devoir d'état, facilite les séparations des derniers instants. Il fait mieux, il prépare encore et très directement le travail de la Résurection.

Notre-Seigneur l'a dit : Mourir avec Lui c'est acquérir la certitude de vivre un jour avec Lui, La mort à deux, condition de l immortalité à deux : *Pati... Gloriam.* Souffrir pour entrer dans la gloire.

« La résurrection de Jésus n'est pas un luxe surnaturel offert à l'admiration des élus, ni une simple récompense accordée à ses mérites, ni seulement le soutien de notre foi et le gage de notre espérance; c'est un complément essentiel, et une partie intégrante, de la rédemption elle-même » (1).

(1) Prat : *Saint Paul*, t. II, p. 304.

Ainsi Paul établit le *fait* de la résurrection — puis le *pourquoi* et le *comment*.

N'insistons pas sur le fait ni le comment. Quelle raison donne-t-il du pourquoi? Nous ressusciterons, parce que le Christ est ressuscité.

On retrouve la grande idée maîtresse de l'Apôtre : notre solidarité étroite avec le Christ.

Nous, c'est Lui. Lui est ressuscité, donc nous ressusciterons. Ou mieux : nous sommes ressuscités avec Lui, c'est-à-dire, il nous a mérité la grâce et assuré le moyen de ressusciter avec Lui.

Unis à Adam, nous avons partagé le sort d'Adam; comme lui nous sommes condamnés à mourir. Unis au nouvel Adam, nous partageons le sort du nouvel Adam; comme lui, nous sommes appelés à ressusciter, pour toujours vivre.

Plusieurs, parmi les Corinthiens, refusaient de croire au dogme de la résurrection de la chair.

Eh quoi! leur répond l'Apôtre, « s'il n'y a point de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité! »

Non, non, continue-t-il, « le Christ est ressuscité, et comme tel il est les prémices de ceux qui sont endormis. Tous sont morts en Adam; tous seront vivifiés dans le Christ (1) ».

Reprenant la même pensée, aux Colossiens : « Quand le Christ notre vie apparaîtra, alors vous apparaîtrez, vous aussi, dans la gloire (2). »

(1) I *Cor.*, XV, 2-13.
(2) III, 4.

« Paul n'établit jamais une ligne de démarcation rigide entre la grâce et la gloire qui en est l'aboutissement tardif mais assuré. Quiconque est greffé sur le Christ est par là même associé à sa vie immortelle et glorifiée » (1).

Et l'Apôtre est tellement ferme dans sa belle certitude, qu'il s'écrie, provocateur et méprisant : « O mort, où est ta victoire, ô mort où est ton aiguillon? »

Le triomphe du Christ sur la mort n'est pas un triomphe individuel mais *collectif* : le triomphe du corps entier de l'Église, dont le Christ est la tête. En mourant, déjà, le Christ était notre substitut, notre représentant, notre tenant place (2); second Adam, il contenait en lui sa communauté. Toute l'humanité s'est trouvée mourant en même temps que Jésus son Chef, sur la Croix.

De même, en ressuscitant, le Christ est notre substitut, notre tenant place, notre représentant. La parallélisme est absolu, Second Adam, il contenait en Lui sa communauté. Toute l'humanité s'est trouvée ressuscitée avec Jésus son chef, au matin de Pâques. Nous avons rappelé comment l'antique usage chrétien du baptême exclusivement administré dans la nuit du Samedi Saint manifestait à l'évidence le mé-

(1) *Prat*, t. II, p. 503.

(2) Non pas au sens qu'il nous dispense d'avoir à mourir, mais qu'il nous oblige au contraire à mourir avec lui. En fait, nullement substitution, mais solidarité. Nous l'avons suffisamment marqué.

lange, on pourrait dire l'identification, des deux sorties du tombeau, la sortie des chrétiens hors du baptistère, la sortie du Christ hors de la crypte de Joseph d'Arimathie.

En *droit*, la mort du Christ complet — *Christus totus* — s'est opérée au Calvaire : en *fait*, elle demande à se réaliser au fur et à mesure de la vie de chaque chrétien au long des âges.

De même en *droit*, la résurrection du Christ avec son corps mystique s'est bien opérée au matin de Pâques. En *fait* elle s'accomplit à chaque entrée d'un chrétien dans la gloire.

Au siège de Constantine, Lamoricière pour entraîner ses soldats jette son bâton de commandement dans les fossés, face à la brèche pratiquée dans le mur, et s'élance. Après lui tout son monde passa.

Jésus, pour nous conquérir le Ciel, a fait de même. Il a jeté sa Croix dans l'hinterland : Qui m'aime me suive ! Plus puissant que l'Ange de son tombeau, il a renversé la pierre qui nous interdisait l'entrée de la Vie. Par Lui, la brèche est faite à tous les sépulcres, et au jour dit, à sa parole, quand le clairon sonnera : Debout les morts, — le mot est de saint Paul : *surgent mortui!* — nous n'aurons qu'à le suivre pour tenir la Victoire.

Unis à Lui dans la grâce, ce sera désormais l'union dans la gloire. « Le commencement faisait déjà une très belle unité, la consommation en doit faire une plus étroite.

« S'il a vaincu, ce grand capitaine, continue Bossuet, il a vaincu pour nous, aussi bien que pour lui; et j'ose dire plus pour nous que pour lui : Je me sacrifie pour eux, *pro eis sanctifico meipsum* ». Et reprenant la prière sacerdotae de Jésus, l'orateur paraphrase ainsi les versets de saint Jean : (1)

« Voilà votre dessein quand vous m'avez envoyé : de consommer tout en un. C'est pourquoi, *Pater, quos dedisti,* « Père, ceux que vous m'avez donnés », non seulement comme mes compagnons et comme mes frères, mais comme mes membres, *volo,* « je veux »; ah! ce sont mes membres; si vous me laissez la disposition de moi-même, vous me devez laisser celle de mes membres : *volo ut ubi sum ego, et illi sint.* « Je veux que là où je suis, ils soient aussi. » Si je suis dans la gloire, il faut qu'ils y soient : *mecum, mecum,* « avec moi, par unité avec moi »; afin qu'ils connaissent la clarté que vous m'avez donnée, qu'ils la connaissent en eux-mêmes, et qu'ils voient sa grandeur par son étendue et par sa communication : *quam dedisti mihi*; « c'est de vous que je la tiens, mon Père ». C'est pourquoi, « parce que vous m'aimiez avant la création du monde » : *quia tu me dilexisti a constitutione mundi,* vous me l'avez donnée tout entière, capable de se communiquer et de se répandre; « afin qu'où je suis, ils y soient aussi avec moi,

(1) Ch. XVII, 23 et suivants.

pour qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée » : *ut ubi ego sum, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi* : « Je me sacrifie pour eux et pour leurs péchés : *Ego pro eis sanctifico meipsum.* C'étaient des victimes dues à votre colère, je me mets en leur place, *pro eis,* « pour eux » afin qu'ils soient saints et consacrés à votre majesté, en même temps que je me dévoue et me sacrifie moi-même... »

« Mon Père, je suis en eux : il faut donc que l'amour que vous avez pour moi soit en eux : *Dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis,* et il faut aussi que la joie et la gloire que vous me donnerez soient en eux, afin que ma joie soit pleine en eux : *ut habeant gloriam impletam in semetipsis. Mea omnia tua sunt et tua mea sunt; et ego clarificatus sum in eis.* Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, et je me suis glorifié en eux... » (1).

Dans ses *Méditations sur l'Evangile,* Bossuet reprend la même idée. On ne saurait trop en pareille matière suivre un pareil Maître, et l'on peut dire de lui ce qu'il dit de Notre-Seigneur : « Il revient toujours à cette unité. »

(1) 2e *Sermon pour la Toussaint,* 2e pt (Éd. Garnier 1872), t. I, pp. 33-34).

II

Et « pourquoi nous rappeler toujours à un si sublime mystère? »

« Parce que c'est toute la source de notre bonheur. » La source de notre bonheur, c'est que ce Fils que Dieu aime... « se soit fait homme; en sorte que, ne faisant qu'une seule et même personne avec l'homme qui lui est uni, il aime ce tout comme son Fils : d'où il suit que, répandant sur les hommes qui sont ses membres le même amour qu'il a pour lui, il s'ensuit, dis-je, que l'amour qu'il a pour nous est une extension et une effusion de celui qu'il porte, dans l'éternité, à son Fils unique » (1).

Quand nous avons parlé du renoncement chrétien, de l'abnégation nécessaire à qui se prétend membre de Jésus-Christ, nous avons rappelé que renoncement ne signifie point vie assombrie; ni abnégation, tristesse.

Au contraire. Déjà par tout ce *qu'il possède*, le chrétien en grâce se doit d'être joyeux.

Mais combien plus par tout ce qu'il a le devoir *d'espérer*. Si déjà le chemin peut être si rempli de bonheur vrai, que sera-ce au terme?

Sans doute il arrive que ce terme, parfois, semble se perdre dans les lointains. A certains jours

(1) 3e *Partie* : *Dernier sermon du Sauveur*, LXI et LXIIe jour.

la croix pèse lourdement. Un rien encore; et l'on va donner le coup d'épaule qui fera choir le bois aux nœuds trop en saillie...

— Je n'en puis plus! Mes forces vont me trahir.

— Courage, enfant, tu n'es pas seul. Regarde le Christ... Une tradition rapporte qu'une femme de Béthanie, informée trop tard de l'arrestation du Maître, arriva dans Jérusalem quand déjà Notre-Seigneur était au sommet du Calvaire... Sur les pierres du chemin elle vit du sang. « Du sang! Le Maître est passé par là! » Elle suivit la traînée rouge. Au terme, elle trouva le Sauveur en croix.

Il y a une traînée de souffrance sur ta route. C'est que le Maître a traversé ta vie. Marche avec courage.

— Ce sera dur...

— Il est devant. Tu n'as qu'à suivre. Et si parfois tu défailles, songe au Christ tombant trois fois. Reprends avec Lui ton bois de douleur. Au terme tu le verras sur les deux traverses croisées qui barrent l'horizon... Tout ce que tu peux endurer — et bien au delà! — d'abord Lui l'a souffert...

— Même avec Lui la souffrance m'effraie...

— Il a voulu connaître ce sentiment à l'Agonie.. Fais-lui crédit. Attends trois jours... Ils l'ont descendu de la croix et porté au tombeau. Va jusque là, c'est tout près. Il n'y a pas loin de l'endroit où l'on souffre à l'endroit où l'on ressuscite. Chrétien, tu ne fais qu'un avec le Christ. Tu souf-

fres maintenant; c'est Lui qui souffre par toi. Patience! la fin viendra : Pâques déjà s'annonce.

— J'y crois, mais c'est cher payé.

— Tu dis comme cette pauvre enfant qu'un mal implacable étouffait et à qui l'on parlait des joies de la Résurrection. Mais tu as contre toi les saints. Demande-leur s'ils regrettent d'en avoir trop fait.

Je me les imagine semblables, du temps qu'ils étaient sur terre, à ce capitaine du génie, aux Éparges, vieil Alsacien de Saverne, qui, au milieu des bouleversements de la guerre de mines, avait résolu de fixer son séjour dans ce coin désolé, afin de remettre en état le secteur, au fur et à mesure des destructions : « Vous devez avoir des moments terribles! » — « Oui, certes, mais à chaque coup de pioche, je me dis : l'on va à Saverne » (1).

On a pu définir ainsi le chrétien. « Le chrétien est *un homme qui attend* ».

Mot profond. Et personne plus que saint Paul n'a exalté cette grandeur et cette joie sans pareille de l'espérance.

(1) Madelin : *le chemin de la Victoire*, I, pp. 8-9. — Ce souvenir de la campagne en rappelle un autre, celui d'Yves de Joannis, élève au Séminaire français à Rome. Brigadier d'artillerie, il reçoit une balle dans la poitrine, le 8 septembre 1914. On le ramène à l'arrière sur un caisson au milieu d'affreux cahots. Sa mère accourue à l'ambulance le prévient qu'il est gravement atteint. Il serait bon de recevoir l'Extrême-Onction. — « Comment! voilà une surprise! C'est vrai? Je ne souffrirai pas plus que cela pour entrer chez le bon Dieu! »

Évidemment si notre espérance est vaine — c'est-à-dire s'il n'y a pas de résurrection — nous sommes les plus malheureux des hommes. Avoir misé sur une éternité qui ne passe pas — sacrifier pour la conquérir, ce qui passe ; — et au résultat se voir déçu, n'est-ce point être deux fois victime (1).

Mais cette concession n'est qu'une feinte. Notre espérance, reprend l'Apôtre, comment serait-elle vaine? Elle est si peu vaine qu'elle est déjà commencée. Le Christ intégral est Tête et Corps. Or la Tête, le Chef, est ressuscité. D'où notre certitude pour le Corps. Si nous restons membres vivants, la logique de notre incorporation au Christ oblige à conclure à notre résurrection (2). C'est un *futur* certain et garanti, parce que déjà c'est un *passé* qui ne fait pas de doute : *Deus... convivificavit nos in Christo... et conressuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu,* « Dieu nous a, dans le Christ, rendu la

(1) Newman, encore protestant, a mis en particulier relief, dans un sermon d'Oxford intitulé : *Les Risques de la foi*, cette audace chrétienne fondée sur l'espérance de la Résurrection. (Voir son volume de sermons édité par Bremond sous ce titre : *La vie chrétienne*, Beauchesne.)

(2) Voici comme argumente saint Thomas : Les membres doivent être conformes à la tête. Or, le Christ, notre chef, est vivant; vivant pour l'éternité et cela en corps et en âme, car le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus (*Rom.*, VI, 9). Par conséquent les hommes qui sont les membres du Christ, vivront eux aussi dans leur corps et dans leur âme; et par suite la résurrection de la chair est nécessaire (*Supl.* III, P., Q. LXV art. 1). Et pour l'ensemble de la question, voir Q. LXV à LXXI.

vie », — *nous a*, et non pas nous *rendra* — « nous *a* ressuscités, nous *a* fait asseoir au ciel » (1), — tout cela *au passé*, comme une série d'opérations *déjà accomplies* du fait que la cause en est posée et porte en elle, sauf intervention en sens contraire de notre liberté mauvaise, tous les effets qu'elle doit produire.

Notre espérance donc n'est pas vaine. Mais alors, si elle n'est pas vaine, qu'est-ce, pour en garantir l'issue, que le sacrifice de tout ce qui est vain. On me garantit un avenir de bonheur. Qu'importe la tribulation présente ! Aucun rapport entre une souffrance qui passe et une gloire qui ne passe pas (2). Ou plutôt, il y a « un rapport »; c'est justement avec cette souffrance qui passe et encore cette autre, que j'achète, je le sais, la gloire qui ne passera point.

Celui qui a fait le ciel a fait aussi le chemin du ciel; or la route et le terme ne se ressemblent point. Là-bas pures délices. Mais pour arriver là-bas, sueur et sang, longs efforts et patience inlassable.

Un jour, à saint Jean, il fut donné de contempler les bienheureux dans la gloire. Et l'un d'eux, voyant sans doute l'étonnement de l'apôtre, lui demanda : « Ceux que tu vois revêtus de ces robes blanches, qui sont-ils et d'où viennent-ils, le devines-tu ? » Jean dut avouer son ignorance.

(1) *Eph.*, II, 4-6.

(2) « J'estime que les souffrances des temps présents sont sans proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous », (*Rom.*, VIII, 18).

« Sache, lui fut-il alors déclaré, qu'ils viennent *de la grande tribulation.* »

Venir de la tribulation, voilà le meilleur titre d'origine, la pièce d'introduction la meilleure; et plus on a souffert vaillamment pour le Christ, plus on a droit à être tout près du trône de Dieu et parmi ceux qui le servent jour et nuit dans le sanctuaire de sa gloire (1).

Parce que le Christ a enseigné la résignation, quelques-uns taxent sa doctrine de pessimisme.

Un pessimisme, la religion qui fait de la *résurrection* un dogme, de l'*espérance* une vertu théologale, et pour qui les portes de la mort sont un arc triomphal! Singulière accusation que le simple bon sens oblige de retourner contre ceux pour qui tout le but de la vie est uniquement dans cette pauvre vie; et dont les paradis de pacotille sont de lamentables « ersatz » sans consistance et d'ailleurs sans crédit!

Un pessimisme, la religion qui sans doute ne supprime pas la souffrance, mais est seule à lui donner un sens, à lui garantir un terme et à lui promettre une récompense, quelle plus criante contre-vérité!

« Je vais vous préparer une place, disait, au soir du Jeudi Saint, Notre-Seigneur. Et lorsque je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi

(1) *Apoc.*, VII, 13-16.

afin que là où je suis, vous aussi vous soyez; et là où je vais, vous en savez le chemin... Je vous ai parlé de la sorte, afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit parfaite » (1). Notre-Seigneur ne mentait point.

Impossible à un chrétien *vrai* de ne pas être le plus heureux des hommes; et plus il est vrai chrétien, plus il connaît et savoure la paix de Dieu ; car plus il vit dans l'absolue confiance. Notre joie est en proportion de notre foi.

Fortifions donc notre espérance en intensifiant notre foi. Nous ne sommes pas sur la terre pour y rester, mais pour en sortir. Nos vies d'ici-bas s'orientent vers un terme. Ne jamais l'oublier.

Quand, au jour de l'Ascension, Notre-Seigneur s'éleva du sol, une tradition plus ou moins avérée prétend qu'une trace demeura sur le rocher, la marque des sandales, dernier vestige humain du Christ ici-bas. Cette indication sur la pierre serait comme une flèche de direction qui marquerait la route : « Pour monter à Dieu, prendre par là! »

D'ailleurs nous possédons beaucoup mieux que ces indices plus ou moins controuvés.

Dans le Sahara, par crainte du vent qui déplace les dunes, modifie à chaque instant le relief et recouvre les pistes, parfois le voyageur, pour marquer la route, trace les indications nécessaires sur des billets qu'il sème aux bonnes places, en

(1) *Joan.*, XIV, 3-5; XV, 11.

les serrant entre deux pierres aux endroits les plus visibles.

Pour que, sur terre, l'homme ne perde pas sa direction, Dieu a semé les versets de son Évangile — les versets de sa « Bonne Nouvelle ». — Ils sont assez apparents : chacun peut les découvrir; et les interprètes sont là pour en révéler tout le sens. On n'a qu'à suivre la piste. Elle est absolument sûre; et aucun autre chemin ne mène. Celui-là conduit et conduit seul à la vie qui n'est plus que Vie.

CHAPITRE III

Notre vie « dans le Christ », au ciel.

I. — Ce qu'est *le Ciel* de la Gloire.
II. — Que déjà nous possédons par la grâce une manière de *ciel sur la terre.*

I

On a maintes fois reproduit le tableau d'Ary Sheffer, au Louvre : saint Augustin et sainte Monique, à Ostie, contemplant le ciel.

A suivre la direction de ce regard, on souhaite invinciblement déchirer le voile qui cache Dieu et la maison de Dieu?

Jean l'avait vu, cette demeure des saints, un jour d'extase à Patmos; et l'Apocalyspe grandiose et timide s'essaye à décrire les splendeurs aperçues.

Saint Paul aussi avait contemplé le ciel... Il en avait découvert du moins, comme Jean, quelque chose... Et sans doute sa plume hardie percera pour nous le nuage...

Hélas! Quand il s'agit de l'objet le plus banal, il apparaît déjà si difficile d'en donner la vision à ceux qui ne l'ont pas approché!

Les plus beaux sont les vers que l'on écrit jamais.

Plus la réalité nous transcende, plus elle

échappe à notre description. Plus elle est spirituelle, plus croît la difficulté. De là l'impuissance de tous les mystiques à nous parler de ce qu'ils goûtent et voient.

Que dire ici? On peut nous expliquer : c'était grand, c'était long, c'était haut, c'était immense... (1)

Ces mots d'arpenteur semblent des balbutiements d'enfant. Et nous n'en savons pas plus qu'auparavant. Les yeux, les oreilles, la langue, tout défaille... il est trop clair qu'on n'a rien dit (2). Un seul élément d'appréciation, tout négatif.

Quand, ayant vu l'Immaculée, Bernadette se retourne, le soleil lui paraît « tout noir » (3).

Paul ayant contemplé la majesté de Dieu, reprend contact avec les choses. Et tout lui semble du fumier : *stercora.*

Mais s'il est difficile d'*imaginer* le bonheur du ciel, nous avons pour l'apprécier à sa valeur les données de *la foi.*

Le ciel, d'abord, c'est l'héritage. Puisque nous

(1) *Ut sciatis quae sit latitudo, longitudo, sublimitas et profundum. Eph.*, III, 18.

(2) *Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec lingua valet dicere.* I. *Cor.*, II, 9.

(3) Un jour un voyageur en étoffe lui montre des échantillons de couleur blanche et en commençant par les moins frais et les moins éclatants : « Était-ce blanc comme cela, la robe de la Sainte Vierge? — Oh! bien plus blanc — Comme cela alors? — Oh! bien plus plus blanc! » C'était bien plus blanc que toutes nos blancheurs de la terre.

sommes les adoptés du Père, que nous avons été reçus dans la famille du Père, bien mieux, que nous sommes devenus de la famille du Père, nous avons droit à l'héritage du Père : « Donnez-moi la part du bien à me revenir! » (1).

Qui meurt en état de grâce ne peut plus réciter le *Pater* en entier. Seuls les premiers souhaits restent de saison, parce que comme Dieu, éternels : « Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite! » Mais pour le reste, il ne s'agit plus de demander du pain ou du secours contre la tentation. On dit encore : « Donnez-nous! » Mais c'est la demande des fils arrivés au terme de la course : « Donnez-nous l'héritage promis... » Et l'*Amen*, Dieu le prononce. Le Ciel consiste en la réponse de Dieu à ses enfants : « Mes bien-aimés, *filioli*, qu'il en soit ainsi... Oui, je le veux. *Amen, Amen.* »

L'espoir de notre vocation de chrétiens, le voilà. La richesse de gloire de notre héritage, la voilà; richesse de gloire qui nous revient par extension des grandeurs opérées par Dieu en Jésus-Christ (2).

Les noces de l'Agneau, des frères Van Eyck, en l'église de Saint-Bavon à Gand, représentent — oh! de très loin — mais avec une perfection d'ensemble et une finesse de détail prodigieuses, l'idée chrétienne de la Gloire. Le Christ triomphe, mais

(1) *Pater, da mihi portionem substantiae meae* (*Luc*, XV, 12).
(2) *Eph.*, I, 17-20.

pas seul. Tous nous sommes appelés à triompher avec Lui. Ressuscités avec lui nous vivrons avec lui. Appelés en participation de sa vie, nous sommes admis à trôner avec lui. Et cela est le fruit de l'immense bonté de Dieu pour nous dans le Christ (1).

Un soldat mourant disait : « Je vais chez nous. » Le ciel est bien notre « chez nous », puisque nous ne faisons qu'un avec Jésus, et que le ciel est son séjour obligé. Là-haut nous sommes « chez nous » parce que nous sommes « en lui ». Héritiers de Dieu parce que cohéritiers de Jésus-Christ (2).

Que de traces, dans les saints Pères de l'argumentation toujours la même et si curieusement caractéristique.

Nous sommes « dans le Christ ». Or le Christ, dira saint Jean Damascène, est dans le Ciel, donc en tant qu'un avec Lui nous sommes déjà au Ciel : *Jam sumus, in cœlo, quatenus sumus in Christo.*

Et saint Augustin : « C'est en Lui que nous sommes au Ciel, non encore en nos personnes, mais en la sienne : *sedere nos dixit in cœlestibus, nondum in nobis, sed jam in illo.* Nous, grâce à notre charité, nous sommes avec lui, déjà dans le bonheur éternel. Lui, grâce à son amour, demeure avec nous sur terre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de terre » (3).

(1) *In bonitate super nos in Christo. Eph.*, II, 7.

(2) *Hæredes Dei, cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII, 17. — Cf. *Luc*, XXII, 29; *Apoc.*, III, 4).

(3) « Nos, caritate, cum Capite nostro sumus in cœlo in

Avec ce sens des formules exhaustives qui est le secret de son génie, l'évêque d'Hippone résumait tout le bonheur du ciel en ce mot lapidaire : *Habitabimus et habitabimur.* Nous habiterons pleinement en Dieu; Dieu habitera pleinement en nous.

Sur terre, nous n'atteignons Dieu que par les objets nous révélant sa beauté, sa puissance, sa vérité; là-haut, notre prise de possession de Dieu sera sans intermédiaire.

Finie la connaissance abstraite du Maître de tout, par ses œuvres et dans ses œuvres. Nous verrons ce que nous croyons : Dieu dans son essence et dans la Trinité des Personnes, tout Dieu; — sans pour autant d'ailleurs pénétrer le tout de Dieu; nous serions alors non plus « déiformisés », nous serions Dieu. — Ces « Trois », si mystérieusement présents en nous, et si imperceptibles, si hors de nos atteintes; — si proches à la fois et si loin de nous; — si immédiatement unis à nous, et auxquels nous nous unissons si peu immédiatement; — enfin, sans plus d'obstacle, nous les verrons! Aidés par cette « lumière de gloire » qui sera au Ciel ce que la grâce est sur terre, nous deviendrons les hommes du face à face. Nous verrons Dieu. Et tout le reste en Lui. Et la mesure au ciel de notre puissance de voir, sera la mesure, ici-bas, de notre

œternum... Ipse nobiscum est in terra usque ad consummationem sœculi ». (*Enarr.*, II *in Ps.* XXVI, 11).

sainteté. Nous verrons là-haut autant que sur terre nous aurons consenti à le vouloir.

Et non seulement nous verrons, mais aussi nous aimerons. Fixés dans l'amour nous aimerons les « Trois » avec la puissance d'aimer qu'aura condensé notre dernier moment. Et tout ce que nous aimerons d'autre que Dieu, — car nous ne cesserons pas de chérir ce que nous avons sur terre légitimement aimé, — nous l'aimerons en Lui.

Et cet amour jaillissant de cette vision fera naître une joie sans borne, *gaudium Domini*, une joie telle que rien ici-bas n'en peut donner l'idée. Si déjà, sur terre, les grandes joies divines dépassent tout sentiment; si, quand il plaît à Dieu de s'unir, au degré le plus élevé qu'il soit possible sur terre, une âme de saint, cette âme, sous l'empire de l'étreinte divine, est obligée de crier à Dieu, — tel saint François-Xavier — « Arrêtez, Seigneur, arrêtez! » tant elle exulte ; si au dire des grands mystiques, les touches divines dans l'union consommée, sont tellement sublimes, que l'âme, tellement embrasée, n'a plus rien d'elle même et sans être encore au Ciel n'est plus sur terre (1), que dire de cette possession sans obstacle de Dieu rompant les digues et submergeant toutes nos puissances, que dire des joies de là-haut, joie du beau se dévoilant sans ombres,

(1) Voir par exemple dans saint Jean de la Croix : *La montée du Carmel*, L. II, ch. XXVI.

joie du vrai aperçu sans erreur ni limite, joie du bien étreint sans défaillance possible. Et tout cela, vision, amour et joie, se vivant dans un acte unique, ininterrompu, éternel!

Et tout cela possédé non pas comme quelque chose hors de nous — *habitabimus*, nous habiterons — mais comme quelque chose *en* nous: *habitabimur* : Dieu nous habitera.

Sur terre, le grand secret de la vie chrétienne est la prise de possession, par la grâce, de Dieu qui vit au fond de nous; au ciel, le grand secret de la vie triomphante sera la prise de possession, par la gloire, de Dieu épanouissant cette présence qu'il a voulu se donner par la grâce en nos âmes.

De Dieu, habitant surnaturellement en nous, Augustin disait : *Intimo meo intimior*, il est plus intime à moi-même que moi-même. Cela restera vrai au ciel, ou plutôt cela revêtira un caractère de vérité infiniment plus splendide. Chaque intérieur d'âme ne sera plus que le resplendissement de Dieu. *Habitabimur*. Dieu nous habitera, non plus, comme sur terre, de cette présence obscure, si magnifique déjà, — mais parce qu'obscure, si douloureuse pour qui cherche à percer le mystère; — bien plutôt d'une présence lumineuse, transparente, fulgurante. Sur terre, le corps, de son voile épais, fait écran. Il est le mur qui me cache mon Dieu. Dieu est le Dieu de mon cœur, mais mon corps m'empêche d'aller jusqu'à mon cœur. Au ciel, le corps, ressuscité, glorieux, ne sera plus barrière, mais milieu transparent. Le grand Vivant

qui m'habite, je le verrai. *Habitabimur... et videbimus!*

Évidemment, après avoir ainsi balbutié, il faut s'avouer qu'on n'a rien dit... *Nec lingua valet dicere...* Une minute de prière vraie en dit plus long qu'un long chapitre. Il faudrait n'étudier la grâce, et surtout la Gloire, qu'à genoux.

II

Une idée, du moins, sur laquelle nous voulons insister, peu familière à beaucoup de chrétiens, capitale pourtant, est celle-ci qui n'enlève rien à la beauté de la Gloire, mais ajoute singulièrement à la valeur de la grâce : il s'agit de la ressemblance profonde, *essentielle*, entre les deux vies, la vie surnaturelle de là-haut, et la vie surnaturelle d'ici-bas.

Sans doute, entre *la grâce* et *la gloire*, de multiples différences accidentelles existent. Elles apparaissent de prime abord, et n'ont échappé à personne. Mais précisément parce qu'elles sont manifestes, et se présentent de prime abord et au premier plan, elles détruisent la perspective, et risquent de laisser dans l'ombre le fond du tableau. Par la grâce, comme par la gloire, le bien qui se donne est le même : c'est Dieu, et Dieu possédé ici et là d'une possession d'amitié. Il n'y a différence que dans le mode de possession.

Nous disions tout à l'heure du ciel : *Habitabimus et habitabimur.* Nous habiterons chez Dieu,

et Dieu nous habitera. De ces deux verbes, le second seul, sur terre, est vrai. Nous n'habitons pas encore dans la demeure du Père, — sinon en espérance; — mais déjà Dieu nous habite — et c'est là justement la grâce. *Habitabimur*, ou plutôt, au présent : *habitamur*. Sans doute, — et il faut le répéter — non d'une habitation qui s'accompagne de claire vue et de parfaite jouissance; mais d'une présence certaine, affirmée par la foi. Nous sommes les temples de Dieu. Là-haut, temples de gloire; ici, temples de boue, mais temples des deux côtés; des deux côtés, tabernacles; des deux côtés, maisons de Dieu : *Habitabimur*, ou mieux *habitamur*, Dieu présentement nous habite.

« La vie de la grâce et celle de la gloire, expliquait Bossuet à ses fidèles un jour de Toussaint, est la même; il n'y a d'autre différence entre l'une et l'autre que celle qui se rencontre entre l'adolescence et la force de l'âge. »

Ici-bas, le germe; là-haut, la fleur pleinement épanouie. Ici-bas, la possession dans l'obscur; là-haut, dans la lumière. Ici-bas, le « face à Dieu » là-haut, le « face à face avec Dieu ». Sauvés, nous le sommes déjà; il reste que le salut soit consommé. « Vous avez reçu l'esprit d'adoption », dira saint Paul — et presque aussitôt : « Nous gémissons attendant l'adoption »; — ou encore : « Nous sommes sauvés, oui — mais en espérance » (1); c'est-à-dire

(1) *Rom.*, v, 15-25-24.

dans un passé étendant son empire sur notre présent et notre avenir, à cette condition, toutefois, que ce présent et cet avenir soient un présent et un avenir « dans le Christ Jésus ».

Saint Jean ne parlera pas autrement. Il mélangera passé et futur : « Il nous a *promis* la vie éternelle. Il nous a *donné* la vie éternelle » (1).

Le feu est allumé, seulement un peu de cendre le recouvre.

Quand le vent des trompettes dernières soufflera sur ces quelques cendres, le feu jaillira brillant. Nous *avons*, mais il est juste d'ajouter : nous *aurons*. S'il y a déjà tant de différence entre un degré de gloire et un degré de gloire, que sera-ce entre grâce et gloire!

Ici-bas et là-haut, même vie. Nous l'avons avec insistance rappelé.

Mais ici-bas, foi; là-haut, vision. Ici-bas, voyage; et là-haut, arrivée. Ici-bas le partiel, là-haut la plénitude. Ici-bas le mouvant, là-haut le fixe. Ici-bas l'effort, là-haut la perfection. Ici-bas la lutte, là-haut la victoire. Ici-bas l'avenir incertain, là-haut l'avenir assuré.

Nous aimerons ce que déjà nous aimons, — mais sans obstacle.

Nous avons déjà Dieu en nous, mais au lieu seulement de croire cela, nous le verrons. Nous verrons Dieu à nous et en nous; comme il est en Lui-même.

(1) I *Joan.*, II, 25 et V, 11.

Malgré ces différences, n'exagérons pas l'imperfection de notre état présent. Croire est plus près de voir que l'on ne pense, si l'on donne à croire son sens riche. Attendre est déjà posséder, quand il s'agit d'un bien sûrement promis. Aimer, que ce soit sur terre ou là-haut, c'est toujours aimer.

Sans doute, pas la vision encore, mais la certitude qu'on Le verra si l'on reste fidèle. L'espérance n'a pas pour objet le désir d'*avoir* Dieu; par la grâce je l'*ai* déjà; — seulement le désir de le *voir*.

La grande misère de la terre n'est pas tant de ne pas *voir*. On *a*; qu'importe le reste! La grande misère est qu'on peut perdre ce que l'on a; et la grande joie du ciel n'est peut-être pas la seule vision, mais aussi la certitude que le bien possédé se trouve acquis pour jamais sans pouvoir se perdre.

Les conclusions s'imposent d'elles-mêmes, et après ce que nous avons dit, elles ne sembleront pas contradictoires.

Elles se réduisent à deux :

— S'encourager par la pensée de ce qui *sera*;

— Se consoler par le pensée de ce qui déjà *est*.

Ou si l'on veut : s'animer par la pensée du *Ciel de plus tard*; trouver la joie dans la pensée du *ciel de maintenant*. Plus tard ce sera si différent. Maintenant, c'est déjà, substantiellement, si pareil.

Et d'abord donc, mettre dans sa vie l'espérance éternelle. Au milieu des néants qui passent, éviter de se laisser absorber par le néant. Savoir et penser quelquefois qu'il y a autre chose : tout ce qui ne passe pas. Refuser de s'occuper tellement d'ici-bas, que le Ciel n'occupe jamais. Tant de gens ressemblent à ce soldat — le duc d'Albe, à la bataille de Vittenberg — qui, après avoir ferraillé neuf heures, interrogé par le roi de France s'il était vrai, au dire de plusieurs, que le soleil un instant s'était arrêté durant le combat : « Sire, dans cette journée j'ai eu tant à faire sur terre! Je n'ai pas eu le temps de regarder le ciel! »

Assurons-nous quelques minutes chaque jour, un peu plus même, si nous pouvons, pour regarder en haut. Il fait si bon, ou en tous cas il est si utile, à certaines heures, de « s'évader de la geôle des contingences » et de vivre dans le temps quelques minutes d'éternité.

Mais il faut dire davantage. La vie du ciel ne doit pas être seulement considérée comme un avenir à espérer. Il faut l'envisager comme un présent actuel à vivre.

Si je suis en état de grâce en effet, n'ai-je pas déjà le ciel sur terre, puisque « le ciel c'est Dieu et Dieu est dans mon âme. »

Prise de ce biais, — et c'est la seule façon de voir juste, — qu'elle devient aimable « notre petite planète de Rédemption », et qui voudrait ne voir en elle qu'une simple vallée de larmes.

Pour qui sait voir, et pour qui sait vouloir, tout est ciel : ou ciel de grâce, ou ciel de gloire.

Et si l'on réfléchit que le ciel de gloire, il dépend de nous d'en préparer la beauté dans le ciel d'ici-bas, quelle grandeur insoupçonnée et quelle joie permise; non seulement permise, obligée...

Je serai plus tard un être merveilleux, et dès maintenant j'ai tout ce qu'il faut en main pour me faire aussi merveilleux que je le souhaite : *Cœlum es et in cœlum ibis.* Fait pour le ciel, tu es un ciel, déjà (1).

Nous sommes enveloppés de Paradis. On comprend les primitifs chrétiens mettant autour des martyrs et des saints une atmosphère lumineuse.

Toute âme en grâce est marquée d'une invisible auréole. Nous ne l'apercevons pas, mais Dieu la voit. Qui n'a pas cette marque du juste, Dieu l'ignore. N'iront au ciel que ceux qui sont ciel.

Saint Augustin commentant le texte de l'Apôtre : Ce que l'œil n'a point vu, etc., abandonnait aux chrétiens, qui, avides, l'écoutaient, cette dernière matière à leurs réflexions :

« Le ciel, c'est ce que Dieu prépare à ceux qu'il aime. En voulez-vous savoir davantage? Interrogez Celui qui habite déjà en vous » (2).

Nous ne voulons pas terminer sur une autre pensée. Celui-là se fera du ciel de Gloire l'idée

(1) *Saint Augustin.*

(2) *Illum interrogate, qui cœpit in vobis habitare.* Sermo CCCXXXI, *In natali martyrum*, 3, 4.

la plus haute, la plus compréhensive, la plus juste, qui cherche à vivre le plus qu'il peut dans le ciel de son âme, et là, à interroger Celui qui vit en Lui. Notre « Patrie » nous la portons avec nous, puisqu'en nous Dieu vit. Le ciel ce ne sera pas *autre chose*, ce sera *autrement*. Vivre au-dedans c'est déjà vivre, sur terre, *in excelsis*.

CONCLUSION

Actuellement, beaucoup de chrétiens sont avides — et de plus en plus — de piété *éclairée.*

Ils ne veulent pas seulement beaucoup aimer. Ils aspirent à beaucoup mieux connaître l'objet de leur amour.

***

Ce livre est écrit pour eux.

Dieu donne à ces pages de ne pas se trouver trop inférieures à leur dessein.

L'Apôtre saint Paul, qu'une dernière fois ici nous voulons invoquer en témoignage, dit : « *Loquimur Dei sapientiam in mysterio quæ abscondita est.* Pour beaucoup, le mystère que nous annonçons est caché. »

Puissions-nous avoir un peu mieux fait connaître « le Mystère caché » !

Aussi bien, pour que ce résultat soit obtenu, avons-nous beaucoup moins confiance en nos paroles qu'en la méditation attentive et priante de chaque lecteur.

La seule curiosité ou la seule étude ne suffisent

pas pour pénétrer Jésus-Christ, — *surtout* le Jésus-Christ si intimement mêlé à notre propre vie que nous révèle le dogme du Corps Mystique. Même si près de nous, le Christ échappe à qui ne lui demande pas souvent : « Maître, où habitez-vous? »

***

Ainsi que l'on peut aisément s'en rendre compte, cette étude sur les rapports de *chaque* chrétien *avec Jésus-Christ* du fait de notre incorporation *individuelle* au Sauveur, appelle — nous le marquions en commençant — un travail parallèle sur les rapports *entre eux* de *tous* les chrétiens, du fait de leur incorporation *commune* à Jésus-Christ.

Alors la synthèse sera complète.

Ce travail parallèle a pour titre : « *Le Christ dans nos frères* ».

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION..... IX
PLAN D'ENSEMBLE..... XV

LIVRE I

LE FAIT DE NOTRE INCORPORATION AU CHRIST

CHAPITRE I. — *Son énoncé :*

I. — Jésus, pour nous sauver, nous fait « Christ »..... 1
II. — Vraie conception du Christ complet..... 10

CHAPITRE II. — *Sa portée :*

I. — Lien juridique? moral? — Mystique.... 19
II. — La médiation du Christ..... 28

CHAPITRE III. — *Son utilisation :*

I. — Dans la spiritualité courante..... 36
II. — Chez les Maîtres..... 40
III. — Dans la liturgie..... 46

LIVRE II

LE COMMENT DE NOTRE INCORPORATION A JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE I. — *Jésus-Christ nous divinise par son Esprit :*

I. — Idée d'ensemble..... 53
II. — Vue de détail..... 58

CHAPITRE II. — *La dévotion au Saint Esprit :*

I. — Pourquoi mention spéciale du Saint Esprit dans une œuvre commune aux Trois Personnes?..... 64
II. — L'Amour Personnel. — L'Esprit de Jésus-Christ..... 68
III. — Si nous connaissions « le don de Dieu ». 72

LIVRE III

ORIGINE DE NOTRE INCORPORATION A JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE I. — *Si l'on considère Dieu qui l'a voulue :*

I. — L'origine de notre Incorporation, du point de vue de Dieu, se confond avec notre prédestination à la grâce..... 80
II. — Miséricorde de ce Père acceptant de livrer son unique pour sauver ses adoptifs... 85
III. — Incarnation et Rédemption..... 89

CHAPITRE II. — *Notre-Seigneur qui l'a méritée :*

I. — Jésus-Christ nous incorpore à Lui au Calvaire..... 94

II. — Mystère de la Croix..... 97

CHAPITRE III. — *Le Saint Esprit qui l'effectue :*

I. — Le Saint Esprit opère notre Incorporation à Jésus-Christ le jour de notre baptême. 103

II. — « Réaliser » nos grandeurs baptismales.. 111

III. — Utilité de cette « réalisation » par la foi, aux moments de tentation..... 118

LIVRE IV

L'INTELLIGENCE PRATIQUE DE NOTRE INCORPORATION A JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE I. — *Le péché dans une vie de chrétien :*

I. — Nous ne faisons qu'un avec le Christ, destructeur du péché..... 123

II. — D'où gravité du péché dans un membre de Jésus-Christ..... 127

III. — Heureuse possibilité du pardon après la faute. Le Sacrement de Pénitence nous incorpore de nouveau à Jésus-Christ... 133

CHAPITRE II. — *Le renoncement chrétien :*

I. — Le renoncement, question de prudence. Si le péché originel est détruit, la possibilité du péché actuel subsiste..... 139

II. — Question, aussi, d'imitation de Notre-Seigneur 144

III. — La doctrine du renoncement, bien comprise, est la vraie doctrine du bonheur. 147

CHAPITRE III. — « *Jam non ego, Christus!* » :

I. — L'idéal chrétien : réaliser le « Ce n'est plus moi qui vis », de saint Paul..... 155

II. — Difficultés de la tâche..... 158

III. — Sa grandeur : devenir pour le Christ « une humanité de surcroît »..... 163

LIVRE V

LES EXIGENCES DE NOTRE INCORPORATION A JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE I. — *La Fidélité à la Grâce.* — I. *Psychologie du Saint Esprit agissant dans l'âme :*

I. — Douceur et force..... 174

II. — Persistance inlassable et variété ingénieuse 179

III. — Le mystère des « venues » divines..... 184

CHAPITRE II. — *La Fidélité à la Grâce.* — II. *Psychologie de l'âme sous l'action du Saint Esprit :*

I. — Dispositions avant d'agir..... 188

II. — Dispositions pendant..... 191

III. — La Fidélité, vraie marque et terme dernier de l'amour..... 199

LIVRE VI

LE RAPPEL LE PLUS ÉLOQUENT ET L'AGENT LE PLUS EFFICACE DE NOTRE INCORPORATION A JÉSUS-CHRIST : L'EUCHARISTIE

CHAPITRE I. — *Offrir à Dieu Jésus-Christ :*

I. — L'acte essentiel du culte chrétien est l'offrande à Dieu de Jésus-Christ..... 208

II. — Le moment où ce culte est rendu au maximum : la Messe..... 211

III. — Même en dehors de la messe, prier ainsi.. 216

CHAPITRE II. — *Nous offrir à Dieu avec Jésus-Christ :*

I. — Offrir Jésus-Christ au Père, c'est s'englober dans le sacrifice. — Jésus-Christ c'est Notre-Seigneur *plus* nous..... 221

II. — Le moment où cette offrande de nous-même avec Jésus-Christ est le plus indiqué : c'est la Messe..... 224

III. — Participer au sacrifice..... 228

CHAPITRE III. — « *Hostie avec l'Hostie* » :

I. — L'esprit d'abandon..... 234

II. — L'esprit de recherche du sacrifice..... 238

III. — Le moment de la messe où ce double esprit est le plus de mise : la Communion... 241

LIVRE VII

L'ABOUTISSEMENT DE NOTRE INCORPORATION A JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE I. — *Notre mort « dans le Christ » :*

I. — La mort, châtiment pour tous, n'est vraiment terrible que pour l'homme attaché à la terre 252

II. — Le chrétien fidèle ne doit pas la redouter mais profiter de ce suprême moyen d'union au Christ 257

III. — Insister sur les joies de la mort 265

CHAPITRE II. — *Notre résurrection « dans le Christ » :*

I. — Unis à Jésus-Christ dans sa mort, nous sommes solidaires de lui dans sa Résurrection 270

II. — Solidité et bonheur de l'Espérance chrétienne 276

CHAPITRE III. — *Notre vie « dans le Christ » au ciel :*

I. — Ce qu'est le Ciel de la Gloire 284

II. — Que déjà nous possédons par la grâce une manière de ciel sur la terre 291

CONCLUSION 299

Toulouse. -- LES FRÈRES DOULADOURE, impr. r. S.-Rome, 39. -- 5488

242.31
P745

2260

AUTHOR Plus, Raoul

TITLE Dans le Christ Jésus.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	STORAGE - CBPL	

2260